

Aicardiana

2^e série — n° 21 — 15 juin 2017

▪ *Un premier recueil poétique*

Dominique AMANN

▪ *Les Jeunes Croyances*

Jean AICARD

▪ *Notes complémentaires*

Dominique AMANN

Notes et Documents

- *Victor de Laprade*
- *Léon Laurent-Pichat*
- *Charles Alexandre*
- *Ernest Morin*

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 21

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Un premier recueil poétique.</i> Dominique AMANN	7
<i>Les Jeunes Croyances.</i> Jean AICARD	49
<i>Notes complémentaires.</i> Dominique AMANN	179
Notes et Documents	215
<i>Victor de Laprade</i>	217
<i>Léon Laurent-Pichat</i>	222
<i>Charles Alexandre</i>	228
<i>Ernest Morin</i>	230

ÉDITORIAL

Mon livre *Jean Aicard, une jeunesse varoise* (Marseille, éditions Gaussen, 2011) a attiré l'attention sur l'enfance et l'adolescence de notre poète, la formation de son talent et ses débuts littéraires, période pathétique d'exil à Mâcon puis à Nîmes, sans amour ni affection.

De nombreux lecteurs m'ont signalé la difficulté à trouver les publications de cette époque, dont les exemplaires disponibles dans le commerce sont aujourd'hui de plus en plus rares..

Le cent-cinquantième de la sortie en librairie de cet ouvrage me procure une excellente occasion de publier à nouveau *Les Jeunes Croyances* – qui n'ont connu qu'un seul tirage.

Certes, le recueil se trouve sur le site Internet *Gallica* de la Bibliothèque nationale de France. Mais j'ai pensé intéressant d'en proposer une édition critique avec introduction, notes et éclaircissements. En effet, si l'établissement du texte ne pose aucune difficulté, l'auteur évoque des événements ou des personnages bien oubliés aujourd'hui, sur lesquels il apporte des informations souvent inédites et originales.

Après une introduction historique et une analyse des *Jeunes Croyances*, j'ai fait suivre la publication des quarante-neuf poèmes de notes complémentaires sur quelques-uns d'entre eux. Et le lecteur trouvera encore, dans les *Notes et Documents*, des notices biographiques sur quatre écrivains particulièrement liés à notre jeune poète dans ces années 1864-1867 qui ont vu la rédaction de son recueil.



Jean Aicard.

*Photographie année 1867 ou premier semestre 1868.
(collection particulière).*

Les lecteurs d'*Aicardiana* trouveront ainsi dans cette nouvelle livraison l'occasion de redécouvrir cette anthologie des premiers poèmes de Jean Aicard, cette première expression de son talent naissant et les prémices d'une pensée originale qui se structurera progressivement tout au long de la carrière de notre écrivain.

Dominique AMANN

6

UN PREMIER RECUEIL POÉTIQUE

Dominique AMANN

Jean Aicard acheva sa scolarité secondaire au lycée de Nîmes à l'été 1865 et se présenta aux épreuves du baccalauréat à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence le 19 décembre suivant¹. Ayant satisfait aux épreuves, il se trouva à un moment important de sa vie : le choix de son avenir.

La raison commandait à ce jeune homme dépourvu de fortune familiale l'orientation vers une profession rémunératrice lui procurant à la fois l'indépendance matérielle et une place dans la société. Son père avait fait des études juridiques ; et son tuteur de l'époque, Alexandre Mouttet, – lui-même licencié en droit et titulaire d'une charge d'avoué à Toulon, – lui conseillait également cette filière... Jean s'en fut donc à l'université d'Aix-en-Provence et y prit sa première inscription le 30 janvier 1866.

7

¹ Cet examen était alors régi par l'arrêté du 10 avril 1852 et le règlement du 5 septembre suivant. En ce qui concernait le baccalauréat ès lettres, l'impétrant devait se présenter devant une faculté des lettres pour une épreuve écrite comprenant une version latine et une composition latine ou une composition française suivant le sort, les sujets étant choisis par le doyen de la faculté. En cas de succès, l'élève subissait une épreuve orale : explication de textes grecs, latins et français, puis interrogation sur la logique, l'histoire et la géographie, l'arithmétique.

Une vocation littéraire

Mais l'adolescent ne se voyait pas passer sa vie à ergoter dans d'insipides plaidoiries... d'autant plus qu'il avait rapidement perçu combien la justice de son temps était une justice de classe :

*En marge d'un Code*²

Sais-tu bien ce que c'est qu'un code ?
Sais-tu ce que c'est qu'une loi ?
Ma chère enfant, c'est une mode
Capricieuse comme toi ;

Et faire son droit, c'est apprendre
À mystifier l'indigent,
Et la manière de défendre
Les malheureux, — pour de l'argent !

La lettre morte, c'est la règle !
La loi vivante du cœur n'est rien :
Si le juge n'est pas un aigle,
Le mal est le vainqueur du bien !

Avocat, — moteur de querelle,
C'est synonyme évidemment :
Notre langue qu'on dit si belle
A de trop ce mot alarmant !

Et c'est bien triste quand on songe
Que tout ce système est construit

Parce que l'Univers se plonge
Dans l'injustice et dans la nuit !

Si mon Code a sur chaque marge
Tant de vers, sais-tu bien pourquoi ?
Dans cette place la moins large,
J'écris une plus grande loi !

Et, surtout, le virus de la poésie avait saisi le jeune Toulonnais qui se sentait davantage porté vers la littérature.

En février 1865, à l'âge de ses dix-sept ans, la fin du lycée approchant, il commença à songer à son avenir, à la place qu'il voulait occuper dans la société. Sa passion pour l'écriture – poésie mais aussi prose et théâtre – l'orientait incontestablement vers une profession littéraire. Par ailleurs, il voyait bien que la société évoluait, que l'Empire connaissait une opposition de plus en plus forte, malgré la censure et les persécutions qu'il développait contre ses contestataires ; et, même si l'ambiance n'était pas encore prérévolutionnaire, il sentait, avec les esprits éclairés de son temps, craquer ce régime de plus en plus impopulaire.

Grâce à la figure et à l'exemple de Victor Hugo, l'Exilé vers qui se tournaient tous les espoirs, le jeune homme prit alors conscience du rôle social du poète, en qui il voyait un guide de l'humanité opprimée ; il éprouva le besoin de sortir de son isolement et de s'inscrire dans le mouvement littéraire de son époque.

Sa mère, qui avait débuté une liaison avec Alexandre Mouttet dans les années 1856-1857, se mit en ménage avec celui-ci et c'est chez eux, 26 rue Saint-Roch – adresse que Jean Aicard se donne dans une lettre du 13 novembre 1865 – qu'il venait passer les vacances scolaires.

Or, Alexandre Mouttet, qui nourrissait une grande passion pour la littérature, était en relations avec de nombreux écrivains

² AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, pages 135-136 ; poème daté à la fin « 28 Juin 66 » ; on le retrouve également dans le recueil *Aimer-Penser*.

et personnalités de son temps. Opposant à l'Empire, il fréquentait les milieux progressistes appelant de tous leurs vœux la république.

Alexandre Mouttet a apporté toute son attention au jeune Jean, a favorisé ses premiers pas dans la vie adulte, le faisant bénéficier de son grand réseau de relations, l'introduisant dans les rédactions et distribuant ses premières œuvres. Tout particulièrement à la fin de l'année 1864, alors que l'apprenti-poète souhaitait progresser dans son art et se cherchait des guides et des maîtres, Mouttet le mit en relation avec des écrivains comme Victor de Laprade, Jules-Guérin Ponzio, Léon Laurent-Pichat ou Victor Gelu³.

De ses travaux d'enfance et d'adolescence, Jean Aicard avait amassé, dans ses papiers et cahiers, des poèmes, des textes en prose et des pièces de théâtre. En ce qui concerne sa poésie, le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon en conserve une grande quantité, sous deux formes : 1° des chemises renfermant des essais, des ébauches, des états intermédiaires et des mises au net⁴, 2° des recueils reliés regroupant les pièces paraissant achevées⁵.

L'écrivain en herbe put faire publier, principalement grâce à l'entregent de Mouttet, quelques proses et poésies dans des feuilles locales et tout cela était, certes, bien encourageant ; mais il lui fallait encore se faire connaître du public et de la critique : il devait « entrer en littérature » en publiant chez un éditeur parisien un véritable recueil témoignant de son talent.

³ Pour Victor de Laprade et Léon Laurent-Pichat, voir leurs notices biographiques dans les *Notes et Documents* de ce volume, pages 217 et 222.

⁴ Voir les recueils manuscrits *Vieux vers et vieille prose*, *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, *Poèmes et contes divers*, *Cahier vert* et *À ma sœur*.

⁵ Voir les recueils manuscrits *Mes vers d'enfant*, *Poésies à ma douce mère*, *Flux et Reflux*, *Aimer-Penser*.

L'année 1866

L'année 1866 fut, pour notre poète, celle de son entrée dans la famille André, avec toutes les conséquences – affectives et matérielles – qu'elle produisit.

Jacqueline André

D'un côté, Jean Aicard n'avait aucun lien par le sang avec la famille André : fils adultérin de l'épouse infidèle d'Amédée André, il se trouvait même *a priori* dans une position bien délicate vis-à-vis de celui-ci... mais le mari malheureux eut la magnanimité de ne point faire porter à l'enfant la faute d'une mère volage.

D'un autre côté, Jean se trouvait être le demi-frère de Jacqueline André, de neuf ans son aînée, puisqu'il était né de la même mère après qu'elle eût quitté Amédée pour se mettre en ménage avec Jean-François Aicard.

Jacqueline, née à Toulon le 24 février 1839, épousa, le 5 janvier 1856, le lieutenant de vaisseau Émile Lonclas, un neveu du célèbre juriste Joseph Ortolan. L'époux poursuivit sa carrière dans la Marine... mais hélas pour peu de temps, car il avait contracté des maladies lors de ses campagnes sur les côtes africaines en 1847-1848 : des séquelles tardives apparurent et son état de santé se détériora rapidement. Il dut quitter le service actif et accepter un emploi administratif de trésorier des invalides de la Marine. Affecté successivement à Saint-Valéry-sur-Somme le 23 mai 1859, puis à Martigues le 13 décembre 1859 et enfin à Nice le 21 mai 1860, il fut admis à l'hôpital de la Marine de Toulon le 24 mars 1863 puis transféré à l'hospice Saint-Pierre (asile des aliénés) de Marseille où il mourut tristement le 28 juin suivant à l'âge de trente-sept ans.

Le décès d'Émile Lonclas fit de Jacqueline une veuve d'à peine vingt-cinq ans. Restée seule et sans enfants, elle revint auprès

de son père retraité qui partageait son temps entre sa maison de la rue de l'Ordonnance à Toulon et sa bastide campagnarde des *Lauriers*, isolée sur *lou plan*, la plaine agricole qui s'étend au sud du village de La Garde, proche de Toulon : existence aisée, certes, à l'abri de tout besoin, et dont la monotonie était brisée par les allées et venues entre les deux maisons... mais existence triste et sans relief pour cette femme sans avenir, très affectée par son infortune et n'ayant pour toute compagnie qu'un père vieillissant.

Probablement séduite par ce beau jeune homme, fin et délicat, artiste d'une grande sensibilité, poète mais aussi philosophe, désireux de conquérir la gloire, elle décida de reporter toute son affection sur cet unique demi-frère... dont la situation familiale était également bien compliquée.

La rencontre

Beaucoup de choses contradictoires ont été dites sur la rencontre de Jacqueline et de Jean. La rareté des documents ne permet pas des affirmations bien tranchées.

La première certitude est que Jean, durant tout le temps de son pensionnat, c'est-à-dire jusqu'à l'été 1865, ne vint que fort peu à Toulon, juste un ou deux mois aux grandes vacances passées pour partie chez sa mère et pour partie à Sainte-Trinide. De son côté, Jacqueline suivit son mari dans ses différentes affectations, et notamment à Nice jusqu'au 24 mars 1863. Enfin, les démêlés entre Amédée et Victoire – séparation, procès, divorce, querelles financières – opposèrent irrémédiablement les anciens époux.

Victoire avait conservé des liens avec les Aicard : dans une lettre du 13 novembre 1865, Jean annonce par exemple à son grand-père et à sa tante que sa mère va passer les voir. Même

si l'union de Jean-François et Victoire n'avait pas été scellée par le mariage, Jacques et Magdeleine la considéraient comme leur belle-fille et belle-sœur, et, de toute façon, elle était la mère de leur petit-fils et neveu Jean.

Après le décès de son mari en juin 1863, Jacqueline trouva refuge auprès de son père, dans la grande maison de la rue de l'Ordonnance. L'été se passa dans les peines et le deuil ; mais aussi la jeune veuve renoua ses fréquentations toulonnaises, notamment avec sa mère... relations difficiles et parfois même conflictuelles, Victoire parlant, dans ses lettres à son fils Jean, de « Madame Lonclas » !

Sur le témoignage des documents conservés, le premier indice d'une rencontre entre le frère et la sœur est un poème daté « Toulon, 27 septembre 1864. Soirée » :

À ma sœur

Madame, — une voix amie
M'apprend un détail charmant
Qui, dans mon âme endormie,
Réveille un doux sentiment.

On m'a dit, — en confidence, —
Que la Muse vous sourit,
Et que le cœur et l'esprit
Font vos vers plein d'élégance.

J'ai pris la plume pour vous,
Croyant vous être agréable ;
Espérant que l'ange aimable
Qui dicte vos chants si doux,

Viendrait jusqu'à moi, Madame,
Et jetterait dans mon cœur
Un beau rayon de bonheur,
Un pur reflet de votre âme.

L'occasion bien longtemps m'avait fui
De vous écrire ;
C'est le moment, car je peux aujourd'hui
Vous dire :

La Poésie est pour nous
Une seconde mère ;
Poète, je suis ton frère :
Je t'aime... et toi ? — m'aimez-vous⁶ ?

14 Ce poème charmant, plein de délicatesse, qui prend la poésie pour occasion de rencontre, s'ouvre sur un pompeux « Madame ». Il faut attendre le pénultième vers pour un peu plus d'intimité, mais l'esquisse du tutoiement est vite effacé par le retour aux convenances de l'époque : Jean n'était qu'un petit lycéen pauvre, Jacqueline une dame, une veuve aisée et de neuf ans plus âgée... obstacles quasiment insurmontables en ce milieu du XIX^e siècle, et ces quelques vers ne témoignent donc pas d'une bien grande intimité !

Selon les habitudes de la bourgeoisie toulonnaise, Amédée et Jacqueline passèrent l'été 1864 dans la fraîcheur de leur campagne de La Garde. Jean vint, à la fin du mois de juillet, passer les vacances scolaires chez sa mère et Mouttet ; à la mi-septembre il se trouvait à Sainte-Trinide où s'étaient réfugiés le grand-père Jacques et la tante Magdeleine après la faillite de la famille.

⁶ AICARD (Jean), *Aimer-Penser.*, « Toulon, 27 septembre 1864. Soirée »

Le poème du 27 septembre 1864 a été écrit à Toulon. Jacqueline habitait rue de l'Ordonnance, Jean demeurait non loin de là, 26 rue Saint-Roch : la rencontre était inévitable et je la situe en cette fin septembre 1864, juste au moment où le lycéen s'appêtait à regagner l'internat où il allait être à nouveau enfermé pendant de longs mois.

Le poème suivant, du 14 mai 1865 soit huit mois après le premier, évoque un « amour né-mort » qui allait renaître et exprime une immense quête affective :

À Madame Jacqueline X.

15 Mon pauvre cœur battait bien fort
L'autre jour, près de vous, Madame ;
Sans vous reconnaître d'abord
Mon pauvre cœur battait bien fort.
Grand Dieu ! c'est qu'un amour né-mort
Allait renaître dans mon âme :
Mon pauvre cœur battait bien fort
L'autre jour, près de vous, Madame.

Vous portiez un vêtement noir ;
Plus que lui j'étais triste et sombre
Sous le crêpe du désespoir ;
Vous portiez un vêtement noir,
Eh ! bien, — je crus pourtant vous voir
Briller comme un éclair dans l'ombre
Vous portiez un vêtement noir :
Plus que lui j'étais triste et sombre.

Je fis vingt pas en vous suivant,
Sans oser dire une parole ;

Vous aviez les ailes du vent !...
 Je fis vingt pas en vous suivant.
 Vous ne m'avez pas vu souvent,
 Et trouviez étrange ce rôle
 De persister en vous suivant
 À n'oser dire une parole !

À vous une porte s'offrit ;
 Soudain vous êtes disparue ;
 Et cette fuite me surprit.
 À vous une porte s'offrit :
 Près de la maison qui s'ouvrit,
 Tremblant, j'attendis dans la rue...
 La porte se rouvrant sans bruit,
 Soudain vous êtes reparue !

Cœur avare, à quoi songiez-vous ? —
 — Un pauvre implora mon offrande ;
 Quand je lui donnais quelques sous,
 Cœur avare, à quoi songiez-vous ?
 — C'était un enfant à l'œil doux
 Qui murmura : « Dieu vous le rende ! »
 Cœur avare, à quoi songiez-vous ?
 J'attendais aussi votre offrande !

Vous reprîtes votre chemin ; —
 Deux pauvres suivaient cette voie ;
 Quand l'enfant vous tendit la main,
 Vous reprîtes votre chemin
 En faisant l'aumône à sa faim,
 Et j'enviai sa triste joie !
 Vous reprîtes votre chemin :
 Deux pauvres suivaient cette voie !

Puisque tu sais faire le bien
 Et que tout pauvre est notre frère,
 Pourquoi ne m'as-tu donné rien,
 Puisque tu sais faire le bien ?
 Riche est ton cœur ; pauvre le mien ;
 Plains et soulage sa misère
 Puisque tu sais faire le bien
 Et que tout pauvre est notre frère !

14 Mai 1865 Jacquelin.

Post-scriptum.

Je ne sais qui vous portera
 Ces vers, car moi-même je n'ose :
 Sans doute pourtant ce sera
 Le vent qui court de l'ortie à la rose,
 Qui, né sur terre, monte aux cieux,
 Portant les mots humains à l'oreille des dieux⁷ !

Jean n'osant pas écrire à Jacqueline, leurs relations n'avaient guère progressé depuis le premier poème du 27 septembre 1864 et cette nouvelle correspondance poétique ne dénote pas une bien grande intimité : on notera toutefois que l'auteur signe « Jacquelin » et, par la suite, il lui arrivera d'appeler sa sœur « Jeanne » :

Écoute, Jeanne !

Voici le frais matin, mais tout sommeil encore ;
 Les arbres sont rêveurs dans l'immobilité ;

⁷ AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — Même version, mais sans le post-scriptum, dans *Mes vers d'enfant*, pages 12-14.

La Nuit trace au fusain des tableaux que l'aurore
Couvrira d'un pastel sublime, — la clarté.

Les oiseaux ont caché la tête sous leur aile ;
L'insecte dans la fleur n'ouvre pas ses rideaux,
Et l'onde dit un chant si timide et si frêle
Qu'on dirait qu'elle a peur dans le lit des ruisseaux.

Le silence est partout, l'infini se recueille ;
Les yeux ouverts ont vu des spectres dans la nuit,
Et l'homme sous son toit, la bête sous sa feuille,
Éveillés ou dormant, ne font encor nul bruit.

Tout à coup le soleil paraît, l'azur flamboie,
Et la terre au grand ciel jette son cri d'amour !...
Ainsi quand tu surgis à mes yeux pleins de joie,
Délivré de la nuit, je chante un hymne au jour !

20 Juin 1866⁸

toutes tentatives encore bien timides pour mieux établir une relation fusionnelle.

Le retour à Toulon du jeune poète, à l'été 1865, et son séjour en cette ville ou à Sainte-Trinide pour préparer l'examen du baccalauréat, ne peuvent qu'avoir favorisé les occasions de rencontre, même si Amédée et Jacqueline s'en furent à La Garde durant la saison chaude.

⁸ *La Tribune lyrique & La Tribune mâconnaise réunies*, 7^e année, n° 19, 15 septembre au 15 octobre 1866, page 75, colonnes 2-3. — On retrouve ce poème dans *Les Jeunes Croyances*, II, v, page 50 et dans le recueil manuscrit *Aimer-Penser*.

Une date est évoquée dans deux pièces : celle du 11 janvier 1866⁹.

Que s'est-il passé en ce jeudi 11 janvier 1866 ? Jean, étudiant à Aix-en-Provence, revenait facilement à Toulon ; il préparait son premier examen universitaire, fixé au 30 janvier. Jacqueline souffrait de sa solitude, Jean ne se passionnait guère pour le droit... En ce 11 janvier, la sœur aînée proposa certainement à son cadet d'unir leurs solitudes...

Dans les jours suivants, malgré la préparation de l'examen, Jean développa une grande activité poétique à l'intention de sa sœur : « Aimez-Pensez » (13-14 janvier), « Promenade » (18-19 janvier), « Contemplation » (2 février), « À J*** » (28 février)... Et dans une lettre écrite « en janvier » au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine, il parle de sa sœur et lui laisse même une partie de la feuille... première lettre à deux : « Jean me laisse bien peu de place, mais elle me suffit pour vous embrasser de tout cœur. Ce pauvre enfant va bientôt passer un examen ; il faut qu'il travaille beaucoup ! Je fais quelquefois la sœur grondeuse et je suis appelée *Pion*, mais on ne m'aime pas moins pour cela¹⁰. »

L' « adoption » par Amédée André

Après ces premières rencontres à Sainte-Trinide ou chez Victoire, très vite Jacqueline invita son frère dans la maison de la rue de l'Ordonnance. Amédée André éprouva tout d'abord quelques réticences à la vue de ce jeune homme qui ne pouvait

⁹ Primo : AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, « Onze janvier », long poème de quatre-vingt-dix vers que j'ai publié dans *Jean Aicard, une jeunesse varoise*, pages 173-176. — Secundo : AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, première partie, poème II, « Souvenir du 11 janvier 1866 », pages 8-9. On le trouve également dans les recueils manuscrits *Flux et Reflux* (LXIV, page 137), *Aimer-Penser* et *À ma sœur*, II, page 4.

¹⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

que lui rappeler l'épouse infidèle... et l'on ne saurait reprocher à cet homme vieillissant, qui, avec le temps, avait retrouvé quelque sérénité, de vouloir éloigner les échecs de son passé... Mais Amédée était un grand cœur, bon et généreux : il ne pouvait rien refuser à son unique enfant, dont il voyait la tristesse et la solitude, et il était probablement, lui aussi, sous le charme de ce lycéen instruit, délicat et ardent. Il répondit avec bienveillance aux sollicitations de sa fille bien-aimée et accueillit Jean dans sa maison : il l'adopta ainsi pour fils, ce fils que la mort lui avait pris.

Les choses allèrent vite et, dès le mois de juin 1866, Jean Aicard fut admis dans la maison de campagne des *Lauriers*. Il avait trouvé une famille, qui deviendra sa véritable famille : Jacqueline fut en effet, pour son frère, non seulement une grande sœur, mais aussi une mère, une confidente, une amie, partageant les espoirs, les enthousiasmes et les luttes du jeune poète.

Un premier recueil : *Flux et Reflux*

Durant les vacances universitaires de l'été 1866, Jean Aicard rassembla toute sa production poétique, en effectua le tri et conserva principalement des écrits des années 1865 et 1866. Il copia le tout dans un beau volume relié, sous le titre *Flux et Reflux*, avec les sous-titres *Les Réalités, Heures d'oubli, Fictions, L'Horizon*, qui pourraient suggérer un projet de division de l'ouvrage, mais qui sont d'une autre encre et paraissent avoir été rajoutés postérieurement : il convient en effet de remarquer que les pièces sélectionnées pour le recueil ont été classées dans un ordre essentiellement chronologique et seulement affectées d'un numéro d'ordre en chiffres romains.

Il aboutit ainsi à un livret de cent quatre-vingts pages, regroupant les quatre-vingt-huit poèmes¹¹ lui paraissant dignes d'être conservés et éventuellement publiés : hormis trois qui ne sont pas datés, le plus ancien est de 1864 et le plus récent du 10 novembre 1866.

Dans ses échanges épistolaires, c'est auprès de Léon Laurent-Pichat que Jean Aicard trouva le meilleur accueil. Cet excellent ami de Mouttet¹² prit plaisir à conseiller l'apprenti-poète : « Ne soyez donc pas étonné. J'ai conservé une faculté qui ne me quittera qu'avec le souffle. Je suis jeune de la jeunesse des autres. Je m'attache aux amis qui me sont envoyés. S'ils ont du talent, s'ils ont des souffrances ; s'ils rêvent, s'ils espèrent, s'ils luttent, c'est un attendrissement fraternel qui me rapproche d'eux. Je bouillonne avec tous les printemps, comme l'arbre coupé, étendu à terre, qui sent un reste de sève le couronner de feuilles à la place même de ses blessures. Je revis à voir que je vous ranime¹³. »

Dès le début de l'année 1866, Jean prit l'habitude de lui soumettre des vers et le maître se plut à encourager ou à reprendre son élève¹⁴. Il lui prodigua également des conseils : « Vous tenez l'iambe en main, l'arme vous est familière, c'est un poignard, on

¹¹ Le poème « À J*** », page 36, n'est pas numéroté. D'un autre côté, il n'y a pas de poème numéroté LXXX, la page 162 étant restée blanche.

¹² Dans une lettre du mercredi 22 novembre 1865 : « Je dois votre lettre à mon admirable et excellent ami Mouttet » (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre n° 14). Toute la correspondance de Laurent-Pichat à Jean Aicard est émaillée de ces références très amicales et affectueuses à Alexandre Mouttet.

¹³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre n° 10, non datée.

¹⁴ Dans sa lettre du 27 février 1866, Laurent-Pichat corrige ainsi « Post-scriptum à Victor Hugo » (7 février 1866), « À J*** » (13-14 janvier 1866), et « Misère et soleil » (26 janvier 1866). — Dans la lettre du jeudi 24 mai 1866, il commente le long poème « Jeanne d'Arc ».

ne le brandit pas long temps, on frappe vite. Les périodes iam-biques ne doivent pas être longues et aller toujours crescendo. Pas de répétition, pas de redondance, pas de luxe lyrique. Au fait et au but. C'est un genre particulier qui tient de l'éloquence. Il faut être compris de tous, comme si l'on prononçait un discours devant une foule. Un morceau d'iambes doit se développer de lui-même et flotter comme un drapeau¹⁵. » Il l'encouragea à aborder la poésie allemande comme modèle de concision expressive.

La confiance étant établie, c'est donc à lui que notre apprenti-poète confia la première version de son livre. Dans sa lettre du vendredi 21 septembre 1866, Laurent-Pichat écrit : « Je reçois de Toulon le livre 2^{me} *Heures d'oubli* et le livre 3^{me} *Les fictions* ». À cette étape du projet, le jeune auteur était donc toujours dans l'idée du titre *Flux et Reflux* avec répartition des pièces en quatre parties : 1° *Les Réalités*, 2° *Heures d'oubli*, 3° *Fictions*, 4° *L'Horizon*.

Le maître se mit promptement au travail et, dans son courrier du 9 octobre 1866, contenant plus de dix feuillets, il envoya à son élève des corrections et suggestions pour plus de cinquante poèmes. La critique ayant été sévère mais toujours bien argumentée, Jean dut reprendre tout son travail : si quelques pièces avaient paru achevées, de nombreuses autres devaient être corrigées et au moins dix abandonnées. Par ailleurs, Laurent-Pichat demandait des vers plus consistants et plus riches, tant dans leur forme que leurs idées ; il invitait à plus de profondeur, à moins de pastiches – notamment d'Hugo – et, d'une façon générale, à une expression plus naturelle.

Jean se remit au travail en tenant le plus grand compte des précieuses indications qui lui avaient été données. Il refit, éli-

¹⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre n° 21 du lundi 23 avril 1866.

mina, corrigea ; il rajouta plus de dix poèmes. À la fin de l'année, le recueil était construit. Dans sa lettre du 9 décembre 1866, Laurent-Pichat conseilla à son élève de s'adresser à l'éditeur parisien Alphonse Lemerre, en lui proposant même de le recommander. Il y eut encore d'ultimes corrections.

Le 14 janvier 1867, Jean prit une cinquième inscription à la faculté de droit d'Aix-en-Provence et, le 30 janvier suivant, il réussit le premier examen de bachelier en droit.

1867 : *Les Jeunes Croyances*

Fort de ce premier succès universitaire, Jean Aicard marqua une pause dans ses études pour se consacrer pleinement au projet qui lui tenait grandement à cœur.

Alphonse Lemerre, toujours très dévoué pour les poètes, s'engagea à publier le futur volume ; Amédée André, tout à son nouveau rôle de substitut paternel, délia les cordons de sa bourse pour régler la part demandée par l'éditeur¹⁶.

Dans une lettre du début mars qui paraît être adressée à Charles Alexandre¹⁷, le secrétaire de Lamartine, Jean fait le point de la situation :

Toulon. 8 Mars 67.

Monsieur,

Vous m'avez en vérité rendu bien heureux de m'écrire une si longue lettre, si pleine d'affection et d'encouragements, — toutes choses dont j'ai grand besoin !

¹⁶ Le Fonds Jean Aicard, correspondance, conserve deux reçus d'Alphonse Lemerre : deux cents francs versés le 28 avril 1867 et encore deux cents francs le 18 juillet suivant.

¹⁷ Pour Charles Alexandre, voir sa notice biographique dans les *Notes et Documents* de ce volume, pages 228-230.

J'aurai avant quinze jours, Monsieur, occasion de vous serrer cordialement la main, et de vous donner de plus chaleureux remerciements : je serai en effet en route vers Paris, et m'arrêterai à Mâcon un jour ou deux. Je me permettrai donc, — il me serait difficile de faire autrement ! — d'aller vous rendre mes devoirs.

J'ajourne ainsi le paiement de mes dettes, et me prépare audacieusement à en contracter de nouvelles.

Depuis six mois, je remets et remets encore cent fois sur le métier mon volume de vers avec intention de le publier au plus tôt.

Il y a deux mois, votre ami M^r L. L. Pichat me le renvoyait annoté pièce à pièce ; depuis, le volume a été revu et corrigé. Je n'eusse sans doute pas osé vous le soumettre de moi-même, mais M^r Pichat m'y engageant fort, je le fais sans scrupules.

Ai-je besoin de vous recommander d'être sans pitié ! je serai sûrement attristé et vexé si votre suffrage me manque, mais, — sincèrement, — j'aime mieux une critique sincère.

À bientôt, Monsieur, n'est-ce pas ? et veuillez aujourd'hui agréer l'expression de mes jeunes et vives sympathies, et l'assurance de mon respect ;

M. Mouttet se rappelle à votre souvenir.

Jean Aicard
Rue Neuve 37

S'il vous est commode, Monsieur, pour me faire quelques observations, d'écrire sur le manuscrit, — faites-le, je vous prie¹⁸.

Dans la seconde quinzaine du mois de mars, Jean se rendit à Paris avec ses manuscrits, s'installa au 5 rue Toullier¹⁹ et donna à l'ouvrage sa forme définitive.

¹⁸ Collection particulière.

¹⁹ Dans sa correspondance, il donne pour adresse « 5 rue Toullier, Paris 5^e », minuscule venelle reliant la rue Soufflot à la rue Cujas, dans le quartier de la Sorbonne et de l'École de droit, où il est étudiant.

Une lettre très intéressante de Jean à Amédée André, qui n'est pas datée mais évoque des événements que l'on peut attribuer à la fin ce mois de mars 1867 ou au début du mois suivant, révèle l'état d'esprit du jeune homme :

Monsieur et cher Monsieur André,

Depuis longtemps, chaque jour je me propose de vous écrire enfin ! de vous écrire un peu l'état de mon âme, l'état de mon cœur. Vous le savez, je porte en moi une grave souffrance, mais plus que jamais j'espère ! — j'aime à ce qu'on voie, à ce qu'on comprenne ma façon d'exister, d'être ; vous, je crois, vous l'avez vue. — je me rappelle avec joie que vous avez remarqué la passion que je mets en tout ; je me rappelle vos recommandations, — vos exhortations au calme, et cela me fait du bien, surtout parce que ce sont là des preuves vraies d'affection, — et que je sens ma vie attachée surtout à l'*Amour* ! Je ne crois pas provoquer vos sourires en parlant ainsi. Vous êtes de ceux qui ont à un haut degré l'intuition des choses de l'âme, et vous me comprendrez bien, j'en suis sûr. — je vous l'ai dit, déjà, n'est-ce pas, on m'a ici reçu avec grande sympathie, avec une grande foi en *mon talent*. j'en suis aise encore, — mais nullement ébloui ; j'ai pour but à présent mon examen de droit. je viens de trouver une chambre, qui, je crois aura tous les agréments, — toutes les commodités désirables, — et je me prépare à ce grand repos des luttes morales, — au travail.

— j'y suis déjà en somme, — mais je suis particulièrement dans un travail qui n'est pas du repos pour moi, car il est l'expression de ma passion au contraire : mon livre ! — il avance ! — la pièce qui vous est dédiée, — et en tête de laquelle j'ai mis vos initiales, (le permettez-vous ?) est trouvée une des plus belles. Elzéar l'aime beaucoup. Elzéar est fort gentil, plein de cœur.

[...]. À bientôt, cher Monsieur André ; — laissez-moi vous serrer la main avec respect et reconnaissance, — avec affection.

Jean Aicard

Je vous dois beaucoup je n'aime pas à parler de mes dettes ; seulement, dès qu'on le peut, j'affirme qu'on doit les payer ! je les paierai. Merci²⁰ ! »

Alors que la composition typographique était déjà commencée, il rajouta, *in extremis*, trois poèmes : « Solidarité » (Toulon, février 1867), « Exil » (Paris, 7 avril 1867), « À Lamartine » (Paris, 24 avril 1867).

Différents titres avaient été envisagés²¹. Finalement, l'ouvrage sortit en librairie sous le titre *Les Jeunes Croyances*, au milieu du mois de mai 1867²², dédié à Jacqueline :

Je pleurais : tu me fis sourire ;
En te voyant je crus au Bien.
De ton cœur fort mon cœur s'inspire
Et mon livre est aussi le tien !

le poème « Solidarité » étant dédié à un « M. A. A. » en qui je crois reconnaître Amédée André²³.

²⁰ Fonds Jean Aicard, carton 1 S 5, boîte, lettre n° 391-392 de Jean Aicard à Amédée André, non datée mais datable fin mars ou début avril 1867.

²¹ Par exemple *L'Horizon* ou *Les Horizons* (voir la lettre de Léon Laurent-Pichat à Jean Aicard du dimanche 9 décembre 1866, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance) ; ou *Les Aurores* (voir la lettre de Charles Alexandre à Jean Aicard du samedi 25 mai 1867, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 11, lettre n° 95 ; et *Le Toulonnais*, du mardi 25 juin 1867, « Variétés », page 3, colonne 1, sous la plume de Charles Alexandre).

²² L'achevé d'imprimer, à la page 140 du recueil, est daté « le dix mai mil huit cent soixante-sept ».

²³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre de Jean Aicard à Amédée André, non datée mais datable de la fin mars

Analyse du recueil

Dans cette version définitive, le recueil rassemble quarante-neuf poèmes distribués en quatre parties simplement numérotées et qui conservent assez bien l'idée des quatre thèmes primitifs : 1° *Les Réalités*, 2° *Heures d'oubli*, 3° *Fictions*, 4° *L'Horizon*.

Première partie (*Les réalités*)

À l'exception du premier, écrit en décembre 1865, tous les autres poèmes de cette première partie ont été écrits à Toulon en 1866.

I. *Vere novo*. — Neuf strophes de quatre alexandrins alternant rimes masculines (*m*) et rimes féminines (*f*). — Au « printemps nouveau », métaphore de la jeunesse et des amours, la nature se réveille : la sève court dans les bourgeons, les insectes et les oiseaux sortent du long hiver. La génération montante sent en elle l'éclosion des sentiments amoureux ; le poète sent en lui un frémissement : il veut s'élaner dans l'espace... Mais tous sont conviés à ne pas oublier les réalités du moment²⁴ !

II. « Souvenir du 11 janvier 1866 ». — Seize alexandrins aux rimes plates (*ffmm*). — Alors qu'il est accablé par le désespoir, le poète trouve une sœur qui lui apporte le bonheur.

III. « Aimer-Penser ». — Quatre sizains hétérométriques formés de deux alexandrins aux rimes masculines suivis d'un

ou du début avril 1867 : « mon livre ! — il avance ! — la pièce qui vous est dédiée, — et en tête de laquelle j'ai mis vos initiales, (le permettez-vous ?) est trouvée une des plus belles. »

²⁴ « *Vere novo* la première poésie lance le ravissement de la jeunesse sous l'émotion du printemps. Mais sous ce frisson de mai, glisse un souffle d'octobre, et dans cet ardent amour de la nature résonne le ferme accent du citoyen : Combattre pour le droit et jamais pour la gloire ! » (Charles Alexandre, *Le Toulonnais*, 33^e année, mardi 25 juin 1867, « Variétés », page 3, colonne 1).

octosyllabe de rime féminine. Puis neuf quatrains hétérométriques dans lesquels un alexandrin de rime masculine est suivi d'un octosyllabe de rime féminine. Et le poème se termine par un sizain de même structure que ceux du début. — Les désillusions du poète qui voit ses contemporains refuser l'Idéal auquel il les appelle. « *Aimer-Penser*, résume la double nature de notre poète. Il lutte déjà à l'âge du rêve. Il revient vite au printemps, se consoler dans la campagne. ²⁵ »

IV. — Deux sizains dont les alexandrins alternent une rime féminine suivie de deux rimes masculines (*fmmfmm*). — Deux strophes qui opposent le jour — joie, calme, lumière, soleil, sourire, amour — et la nuit — abîme, nuages noirs, foudre, éclairs, sombre, crime, deuil, horreur.

V. — Quatre quatrains ; alexandrins aux rimes croisées alternativement féminines et masculines (*fmfm*). — Le poète célèbre la mort qui délivre (strophes 1 et 3) et lui oppose l'amour, méconnu de la foule insensée (strophe 2) mais tant recherché par lui (strophe 4).

VI. « À toi qui veux mourir ». — Douze quatrains d'octosyllabes aux rimes croisées alternativement féminines et masculines (*fmfm*). — Deux strophes pour supplier l'être aimé de demeurer puis cinq strophes sur la souffrance de la jeune femme développent un registre intimiste dont le poète n'arrive pas à se détacher malgré sa mission à accomplir (les cinq dernières strophes).

VII. — Deux quatrains, alexandrins aux rimes croisées *fmfm*. — Deux strophes très noires qui évoquent le désespoir et les idées de mort.

VIII. — Un quatrain de décasyllabes aux rimes embrassées (*mffm*). — Petit poème sur les souffrances du cœur.

²⁵ ALEXANDRE (Charles), *Le Toulonnais*, 33^e année, mardi 25 juin 1867, « Variétés », page 3, colonne 1.

IX. « Chanson de Beppo ». — Cinq couplets d'heptasyllabes aux rimes croisées (*fmfm*). — Complainte décrivant la détresse de celui qui n'a ni père ni mère et est rejeté de tous.

X. *Solus eris*. — Quatre quatrains d'alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). — Le solitaire apporte à un pauvre moribond la compassion et l'amour que tous lui refusent.

XI. « Charité ». — Trois quatrains ; alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). — Le poète qui marche vers l'Idéal s'élève au-dessus des « petits ».

XII. — Deux quatrains de décasyllabes aux rimes croisées : *mfmf* pour le premier ; *fmfm* pour le second. — Pluie et soleil ; rires et larmes.

XIII. — Huit quatrains ; alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). — La douleur et la solitude de Jacqueline et Jean qui ne trouvent la force de vivre et de sourire que dans leur amour mutuel.

La succession des strophes et des poèmes marque une alternance d'expériences opposées : le rêve du poète porté par le réveil de la nature et des émotions face aux dures réalités ; la dépression suicidaire ou les désillusions de l'adolescent raillé éloignées par l'amour d'une sœur ; le jour éclairé par le soleil qui chasse la nuit de l'horreur et du crime ; la mort offerte et la mort subie, la haine et l'amour, l'indifférence et la compassion, les larmes et le rire. Le cœur du jeune homme est plein d'élan, de rêves, de passions, de désirs, d'aspirations... tandis que son esprit broie du noir, patauge dans la dépression, ressasse le fiel et la douleur morale. La réalité apparaît ainsi dichotomique, obligeant à un fonctionnement cyclique maniaco-dépressif, à des sentiments ambivalents, voire même à un isolement schizoïde. C'est un monde encore immature, celui de l'adolescent rejeté de tous ou perdu dans son rêve et qui ne peut vivre qu'un amour chaste et pur avec le personnage féminin idéalisé de la sœur.

Deuxième partie (Les Heures d'oubli)

Les dix poèmes qui forment cette partie, parmi lesquels les trois les plus anciens du recueil – écrits au lycée de Nîmes dans les années 1863 et 1864, – font oublier le climat sinistre précédemment développé.

I. « L'Ange et l'Enfant ». – Poème originalement construit où un ou deux quatrains sont suivis d'un distique en forme de refrain. Les quatrains sont formés d'octosyllabes aux rimes alternativement embrassées (*fmmf*) et croisées (*fmfm*) tandis que les distiques sont composés d'alexandrins aux rimes masculines. – Un enfant part au Ciel, avec son ange gardien, pour y retrouver sa mère.

II. « Le parfum des pervenches ». – Sonnet formé d'alexandrins ; les quatrains aux rimes plates (*ffmm*) et les tercets selon la séquence *ffm*. – Jolie pièce à la Vierge, que l'enfant souhaite rejoindre au Ciel comme une mère idéale.

III. « À Victor Hugo ». – Douzain ; alexandrins aux rimes plates (*ffmm*). – Poème à la gloire du « bien-aimé poète » qui incarnait alors, depuis son exil de Guernesey, l'opposition à l'Empire.

IV. « À M. Victor de Laprade ». Quatorze quatrains ; alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). – Long poème en l'honneur d'un écrivain chantre « de la Justice et du Droit » mais aussi amoureux de la Provence.

V. – Quatre quatrains formés d'alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). – Ode aux premières heures du jour, quand le soleil inonde soudain la Nature endormie.

VI. « Aquarelle ». – Quatre quatrains ; décasyllabes aux rimes croisées (*fmfm*). – Pièce dédiée au peintre toulonnais Vincent Courdouan et qui célèbre une nature idéalisée où se niche l'amour.

VII. – Trois quatrains, alexandrins aux rimes croisées (*mfmf*). – Poème décrivant l'éclosion de la nature printanière.

VIII. « Promenade ». – Quatre sizains hétérométriques (12-12-6-12-12-12 syllabes) aux rimes *ffmffm*. – Deux strophes sonnant « les noires choses » suivies de deux strophes plus lumineuses où une nature paisible rapproche de Dieu.

IX. « Psuchè ». – Neuf quatrains d'heptasyllabes aux rimes croisées (*fmfm*). – Jolie fantaisie qui rapproche l'âme et le papillon que le souffle divin avait créés libres et heureux... avant que la faute d'Ève ne rompe le lien avec la divinité.

X. « À notre cri-cri mort ». – Cinq quatrains d'octosyllabes aux rimes croisées (*fmfm*). – Déploration sur la mort du grillon, image du poète, qui, après avoir tant chanté, meurt « vaincu du sort ».

Dans cette plus courte partie, la tonalité est très différente. Le poète rêve d'une mère parfaite, sur le modèle de la Vierge Marie. Il célèbre, en Hugo et Laprade, qu'il ne connaît que de loin – images idéalisées, – les inspireurs qui lui donnent la vie. Puis cinq poèmes chantent une Nature – *imago* maternelle – imaginaire, pleine de soleil, d'amour et de Dieu. Ces heures d'oubli se passent donc en compagnie d'une mère idéale – Marie, la Nature – dans un monde idéal, celui de la Muse et de Dieu : on pourrait aussi intituler cette partie « Poésie et Paradis ». Ces heures heureuses font oublier toutes « les noires choses », celles qui ne vivent plus par le souffle divin, celles qui appartiennent au monde d'Ève, de la mère terrestre instigatrice du péché, génératrice du malheur ! Le Ciel est l'Idéal recherché et le poète n'a sa vraie place qu'au Ciel !

Troisième partie (Fictions)

Cette partie – la plus courte – est formée de huit poèmes qui expriment les attentes et les espoirs affectifs du poète à l'aube de sa vie d'adulte.

I. « Amours ». – Cinq strophes de quatre alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). – L'adolescent n'a encore éprouvé que des sentiments amoureux très idéalisés. Ses jeunes croyances consistent surtout en l'espoir dans le printemps et la foi dans l'avenir.

II. « Lied ». – Trois petits couplets de quatre pentasyllabes aux rimes croisées (*mfmf*). – Chansonnette célébrant l'Amour qui seul mène au Ciel.

III. « Le plongeur ». – Chanson de quatre couplets ; heptasyllabes aux rimes croisées (*fmfm*). – Le poète voudrait se noyer dans l'amour.

IV. « À une Arlésienne ». – Dix quintils formés d'octosyllabes (*fmffm*). – Émois adolescents... vite sublimés... car l'Amour reste encore bien lointain.

V. « Lumière ». – Quatre quatrains ; alexandrins aux rimes embrassées alternativement *fmmf* et *mffm*. – Hymne à la lumière solaire qui prodigue la vie à tout l'univers, et que seul l'amour peut remplacer.

VI. « Le long de la rivière ». – Sept quatrains hétérométriques alternant des décasyllabes aux rimes féminines et des pentasyllabes aux rimes masculines. – Sur les rives du Gapeau, petite rivière qui descend du moyen Var vers la mer, la dépression disparaît quand surgit l'amour pur incarné par une jeune fille idéalisée et évanescence.

VII. – Quatre quatrains formés de décasyllabes aux rimes croisées (*fmfm*). – L'amour prend le visage de Nina dont le pied nu trouble le poète, qui voudrait tenir l'adolescente dans ses bras.

VIII. « Chanson du rivage ». – Quatre couplets d'hexasyllabes, rimes croisées (*fmfm*). – Chansonnette qui invite à profiter du jour, selon le conseil d'Horace : *carpe diem*.

Le monde idéal et fictionnel du poète est celui d'un amour essentiellement cérébral, idéalisé, empruntant les traits évanes-

cents et diaphanes de la jeune fille pure ; c'est celui de l'éclatant soleil, principe de la vie ; c'est celui du printemps des vingt ans, fêté par le *tra la la la lère...* d'une chansonnette ou une adresse délicieusement coquine à la piquante Ninetta. Le poète joue ici sur un registre plus serein, parfois même badin, essentiellement dans la forme poétique de la chanson.

Quatrième partie (L'Horizon)

Le recueil se termine avec un ensemble de dix-huit poèmes, parmi les plus récents – années 1866-1867.

I. « La jeunesse ». – Neuf quatrains d'alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). – Hymne à la jeunesse combattante et fière qui veut établir un monde où règneraient le progrès, la justice, la compassion, la liberté et la Raison sous la conduite d'un « Poète du combat, combattant de la paix ! »

II. « À un poète de combat ». – Dix quatrains ; octosyllabes aux rimes croisées (*fmfm*). – Le jeune homme s'apprête à rejoindre ses aînés en littérature pour participer à leurs luttes.

III. « Le bas ». – Quarante-quatre alexandrins répartis en quatre strophes d'inégale longueur ; rimes plates (*ffmm*). – Histoire d'une fillette pauvre condamnée à une vie de labeur tandis que, dans les grandes cités, le progrès ne profite qu'aux riches.

IV. « Sauts périlleux ». – Neuf strophes, alternativement quatrains et sizains d'octosyllabes ; les quatrains avec rimes croisées (*fmfm*) ; les sizains selon le schéma *ffmffm*. – Le saltimbanque, même malheureux, doit faire rire, autant que le chien savant, et jusqu'à en mourir !

V. – Neuf quatrains ; octosyllabes aux rimes croisées (*fmfm*). – Si les chrétiens venaient à l'essentiel, la pure charité changerait le monde...

VI. « À Lamartine ». – Sept quatrains ; alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). – Le temps n'est plus des peuples ardents de la Grèce antique ; aujourd'hui les héros sont méconnus et même insultés.

VII. « Misère et Soleil ». – Soixante-huit vers ; alexandrins aux rimes plates (*mmff*). – En contemplant toute la misère du monde... le Soleil ne peut qu'espérer !

VIII. « Asthma ». – Sonnet ; alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*) pour les deux quatrains et *ffm* pour les deux tercets. – Poème à la mémoire du père mort d'une maladie pulmonaire. Le mot grec *ἄσθμα*, qui désigne le souffle court et l'essoufflement, décrit ici l'état d'âme du poète qui ne parvient pas à remplir sa mission.

IX. « L'historien ». – Sonnet d'octosyllabes ; rimes croisées (*fmfm*) pour les quatrains et succession *ffm* pour les tercets. – Le savant appelle de tous ses vœux la révolution libératrice des peuples.

X. « Samson ». – Sonnet ; rimes disposées comme dans le précédent. – Hymne à Voltaire qui a lutté pour la Liberté.

XI. « Visite à l'arsenal de Toulon ». – Sonnet de même forme que le précédent. – L'ouvrier est le citoyen du monde et le poète le révèle et le fait aimer.

XII. « Cincinnatus ». – Sonnet d'alexandrins ; les quatrains *fmfm* et *mfmf* ; les tercets *mmf*. – Science, progrès, fraternité, égalité... sont apportés par le labeur des artisans et des paysans.

XIII. « Deux athées ». – Sonnet d'alexandrins ; les quatrains aux rimes embrassées (*mffm*) et les tercets *ffm*. – Condamnation des athéismes.

XIV. « Solidarité ». – Douze quatrains d'alexandrins aux rimes croisées (*mfmf*). – Le poète parcourt le monde misérable habité par « l'horreur religieuse », désertique. Soudain une coccinelle lui montre l'universel Amour, la vie, le soleil, la Fraternité.

XV. « La mer ». – Six strophes de quatre alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). – La mer, vivante et grouillante, est l'image de « L'humanité mêlée à Dieu, dans l'avenir ».

XVI. « Liberté, égalité, fraternité ». – Huit quatrains ; alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). – Ode aux trois valeurs fondamentales de la République.

XVII. « Exil ». – Quatorze strophes d'alexandrins aux rimes croisées (*mfmf*). – Hymne à la Provence – la « petite patrie » – que le poète vient de quitter.

XVIII. – Deux quatrains ; alexandrins aux rimes croisées (*fmfm*). – En deux strophes, le poète déclare qu'il veut travailler jusqu'à la mort et être utile à son pays.

Cette dernière partie, la plus longue, regarde vers l'horizon de l'avenir et proclame les idées sociales, politiques et religieuses du poète, qui appelle de ses vœux la République et le Christianisme. C'est la jeunesse combattante et fière qui établira un monde où règneront le progrès, la justice, la compassion, la liberté et la Raison : les poètes seront ses guides. Le progrès ne profite trop souvent qu'aux riches, le pauvre meurt de son labeur harassant, les héros sont insultés, le soleil ne contemple que la misère, les chrétiens ont oublié la charité... L'historien appelle la révolution, Voltaire prône la Liberté, le poète magnifie le travail de l'artisan et du paysan. La petite patrie est l'image quotidienne de la grande Patrie pour laquelle il faut travailler sans relâche jusqu'à son dernier jour.

Les Jeunes Croyances ont été composées avec le souci d'une certaine diversité dans l'expression littéraire. Si Jean Aicard reste fidèle au classique alexandrin, vers cardinal de la poétique française, il ne dédaigne toutefois pas les vers plus courts, de mètre pair – hexasyllabes, octosyllabes et décasyllabes – ou de mètre impair, pentasyllabes et heptasyllabes. Les poèmes connaissent

différentes longueurs, depuis le simple quatrain jusqu'à des pièces de plus de soixante vers. La strophe préférée est le quatrain, le plus généralement aux rimes croisées (principalement *fmfm*) ; les sizains sont traités de différentes manières (*mmfmmf*, *fmmfmm*, *ffmffm*) ; une seule pièce est formée de quintils (*fmffm*) ; on trouve très peu de rimes embrassées (*mffm* ou *fmmf*). Les poèmes non divisés en strophes, depuis le douzain, sont traités en rimes plates (*ffmm*, plus rarement *mmff*). Enfin, dans les sonnets, les quatrains sont principalement traités selon la séquence *fmfm* et les tercets *ffm*.

L'esquisse d'une pensée

Ce premier recueil, on le voit, véhicule un certain nombre de thématiques variées. Il esquisse les principales idées que le poète va porter tout au long de son existence et développer dans toute son œuvre littéraire.

Le thème de la nature

En ses jeunes années, le poète est davantage sensible au printemps, saison de l'éclosion : la nature se réveille après le sommeil de l'hiver, boutons et bourgeons éclosent, les feuilles reverdisent, les fleurs sourient ; l'eau paisible s'écoule ; les insectes réapparaissent, les oiseaux chantent, la ruche bourdonne, tout palpite. L'humanité elle-même prend un nouvel essor : les filles sont jolies et désirables, montrent leurs corps ; les cœurs adolescents s'embrasent, la sève devient ardente ; la jeunesse veut profiter de l'instant.

La mer, « Concert prodigieux des ondes et des pierres ! / Long retentissement des flots sur les galets ! », est « la source suprême » (IV, xv) de la vie : venus de ses tréfonds, les organismes montent vers le firmament pour y trouver leur plein épanouissement.

La nature printanière est idéalisée : « Le printemps donne à tout la vie et la beauté » (II, vii) ; la nature vivante porte la joie, le calme et la fécondité.

Ces miracles sont l'œuvre du soleil, « l'éclatant soleil, principe de la vie, / Regard de Dieu tombant sur notre âme asservie » (III, v), ce soleil « Qui ressuscite notre France, / Ou l'illumine à son réveil » (IV, iii). Et le soleil agit sur notre monde par la lumière qu'il lui envoie : « La lumière, ce fleuve insondable qu'envoie / Le soleil, vaste source, aux mondes, vastes mers, / Prodigue largement la Vie à l'univers, / Et dans le cœur de tous fait ruisseler la joie ! » (III, v).

La nature, œuvre de Dieu, est le média par lequel « Dieu se laisse entrevoir » (II, vii) : « Dieu rayonne dans l'espace » (II, viii), « Le bon Dieu sourit et le ciel descend » (II, vi), « La nature parle et l'âme comprend » (II, vi) ; surtout quand cette nature est celle du sol natal, de « cette rive fleurie / Où le poète ému se sent plus près de Dieu » (II, iv).

Laissez-moi vous aimer : vous chantez la Nature ;
Des vents dans les forêts vous notez les concerts,
Et vous en traduisez l'ineffable murmure ;
Dieu, comme le soleil, resplendit en vos vers !
(II, iv, « À M. Victor de Laprade », douzième strophe).

Le printemps est incontestablement la saison préférée du jeune poète : « Le printemps me plaît » (III, vii) ; il aime « Respirer le printemps amoureux et sauvage » (IV, xvii).

Le thème du spleen

Le *spleen* est un état affectif, plus ou moins durable, qui décline les divers degrés de la mélancolie, depuis le simple ennui

et jusqu'à la tristesse voire le dégoût de l'existence. Il se manifeste par la langueur, la neurasthénie, la dépression, les idées noires.

L'expression des affects dépressifs est, chez notre poète, une auto-thérapie, une tentative d'abréaction d'un vécu personnel très perturbé : mort du père, absence de la mère, exil dans de froids internats, manque d'affection et d'amour.

Mais c'est également un *topos* typiquement romantique. Musset et Chateaubriand ont parlé de « mal du siècle » : le rationalisme des Lumières a désenchanté le monde ; l'industrialisation a dépeuplé les campagnes, entassé les travailleurs dans les villes et imposé le matérialisme et la productivité ; le religieux n'est plus la référence ultime.

Baudelaire a titré la première partie de ses *Fleurs du mal* « Spleen et Idéal ». Quatre pièces de cette section (LIX, LX, LXI, LXII) sont intitulées « Spleen » : elles évoquent « Pluviôse irrité contre la ville entière » qui « à grands flots verse un froid ténébreux » et « la mortalité sur les faubourgs brumeux » ; le poète qui se sent « un cimetière abhorré de la lune », « un cadavre hébété / Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé ». Son *spleen* désigne une grande tristesse, les agitations et les mélancolies de la jeunesse d'alors, une asthénie véritable, un mal profond de vivre : « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage, / Traversé çà et là par de brillants soleils²⁶ ».

Notre poète pleure : « J'ai le cœur et les yeux tout gonflés par les pleurs » (I, 1), « Mon âme alors se prit à pleurer en silence » (IV, XIV) ; parfois même, il rit jaune : « Et le sourire aux pleurs se mêle dans mes yeux » (II, IV).

²⁶ BAUDELAIRE (Charles), *Les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis et De Broise libraires-éditeurs, 1857, in-16, 248 pages. Les deux vers cités sont pris au sonnet « L'ennemi », page 32.

Son vécu est essentiellement dépressif : « Seul, mais seul malgré moi, malheureux d'être seul, / Désespéré, songeant avec joie au linceul » (I, II) ; il est morne, se sent oppressé par les ténèbres et l' « horreur ténébreuse » (III, III) ; il est triste, « l'âme pleine / De papillons noirs » (III, VI), tout lui semble laid.

Une grande source de sa dépression est l'amour introuvable : l'adolescent sent son cœur s'ouvrir, il recherche les compagnies féminines, il voudrait « plonger dans l'amour » (III, III). Mais ses amours restent « des songes vagues », son « âme est fiancée à l'humble solitude » (III, I) ; il ne rencontre qu'une Arlésienne à peine entrevue dans la faible clarté d'une église (III, IV), la pimpante Nina traversant un ruisseau (III, VII), ou une vision éphémère au bord du Gapeau (III, VI).

Son cœur, qui ne peut aimer, souffre : « La moitié du cœur souffre par les haines, / Et l'autre moitié souffre par l'amour ! » (I, VIII).

Le thème de la famille

Jean Aicard a retiré de son enfance chaotique un vécu familial très négatif.

Beppo (I, IX) est le modèle des sans famille : il n'a ni père ni mère et « erre comme un maudit » ; il est « sans feu ni lieu », n'a pas connu l'amour, alors que, fils de Dieu, il se sent frère de tous les hommes.

L'auteur consacre une pièce à son père mort d'une maladie pulmonaire (IV, VIII), image du poète vaincu par le destin.

La mère terrestre est ardemment désirée (II, I, II, IV), mais elle apparaît également sous la forme idéalisée de Marie (II, II) ou de la Muse (II, IV).

Le seul personnage perçu positivement est celui de la sœur, à qui le recueil est dédié et qui est omniprésente dans la première partie du recueil.

Le thème du pays natal

Le poète se plaît à évoquer la Provence, principalement la Provence maritime où il a vécu : il nomme le petit fleuve Gapeau, le mistral, le ciel bleu, « la bleue immensité », Bandol, l'arsenal de Toulon, le Faron, le Coudon...

Il cite cette Provence d'une manière très personnalisée : « *ma* Provence », « *mes* flots bleus », « *mon* pays », « *ma* chère patrie » (II, IV).

Sa petite patrie, c'est « La Provence éclatante et chaude », à « la nature ardente », le « pays des âmes immortelles », « le pays où luit la bonne Volonté » (IV, XVII) ; « l'immortel pays d'où mon cœur est venu » (III, I).

Le thème de l'Idéal

Jean Aicard emploie volontiers le substantif « Idéal » pour désigner ce vers quoi de très supérieur il se sent attiré. Le terme n'est pas précisément défini et renvoie à des concepts métaphysiques autour du sens et de la finalité de la Destinée de l'homme.

Atteindre cet idéal est une lutte, un combat de toute une vie : « Je suis l'homme du sacrifice » (I, III), « J'ai mon sillon dur à tracer [...] J'ai mes souffrances à souffrir » (I, VI) ; il va engager une bataille (IV, II), il marche depuis longtemps (IV, VIII) dans le sentier rude et serré du Bien (IV, XIII), il doit « travailler, travailler » (IV, XVIII) ; il est un « poète de combat » (IV, II), appelant de tous ses vœux, avec Jules Michelet, la révolution sociale : « Ô Révolution, ma mère, / Que vous étiez lente à venir ! » (IV, IX).

Cette lutte est une marche ascensionnelle : l'âme, d'abord condamnée à « ramper comme un ver », doit se faire papillon et s'envoler vers l'infini (II, IX). « Sans fin je m'élève, je monte ! » ; « Je vais à l'Idéal, dans un élan suprême ! » (I, XI) ; « Meilleurs, nous voulons voir plus haut monter notre âme » (IV, I) ; « mon âme au vol ardent s'élève » (IV, XIV).

Il se sent investi d'une mission à accomplir au profit de l'humanité : « j'ai ma mission, car j'ai mon Évangile » (IV, XI) ; il doit être un « Poète du combat, combattant de la paix » (IV, I), « livrer au malheur la dernière bataille » (IV, VII), « Combattre pour le droit, et jamais pour la gloire » (I, I).

Son grand modèle est Victor Hugo (II, III), le poète « Qui nous guide vers l'avenir, / Et fait marcher à notre tête / Sa pure gloire de martyr » (IV, II).

Le poète a conscience de vivre dans un monde égoïste et sourd où chacun ne recherche que son profit immédiat et sa jouissance personnelle : l'humanité est vile et aveugle ; une multitude noire et insensible ignore la souffrance des malheureux, délaisse les isolés, insulte les vaincus du sort ; les puissants ne reconnaissent aucune autorité supérieure et marchent dans le vice, rampent dans la fange ; chacun ne connaît que « La pâle indifférence et le désir brutal » (IV, VI). L'Église éloigne de Dieu (IV, V) ; les vrais apôtres sont les combattants de la Liberté, « Seuls prêtres de la charité » (IV, II).

Les Jeunes Croyances prêchent les valeurs républicaines (IV, XVI) : la Liberté, déifiée (I, V ; IV, I, IX, XVI) ; l'Égalité, sans valets ni seigneurs, sans asservis ni profiteurs (IV, III) ; la Fraternité, inspirant l'amour entre les hommes, la pitié et la compassion envers les souffrants. Elles enseignent aussi la Justice et le Droit (II, IV ; IV, I et II), appellent le règne de la Raison (IV, I) et de la Vérité (IV, II). Et, si la foi et l'espérance – généralement sans capitale initiale – ne font pas référence aux vertus chré-

tiennes, la Charité, évoquée à trois reprises, paraît davantage inspirée par l'enseignement de Jésus.

Dans ce premier recueil, notre poète, encore bien débutant, proclame ses « jeunes croyances » : « Espoir dans le printemps, et foi dans l'avenir » (III, 1). Il le fait avec force et foi, avec courage et passion, toutes énergies issues de son malheur personnel et de sa dépression. Son recueil exprime une grande révolte et une quête affective inextinguible, mais aussi un débordement de générosité et d'espérance. Cette poésie très personnelle célèbre la vie et le bonheur recherchés dans le monde idéal que pourrait former la rencontre de l'idéal républicain et de l'idéal chrétien, dans un christianisme social ou un socialisme chrétien. Dans une très belle vision, l'auteur compare « la mer au firmament unie » à « l'Humanité mêlée à Dieu » (IV, xv) et conçoit l'homme appelé, comme Jésus, à la divinité : « Quand l'Homme le voudra, c'est lui qui sera Dieu ! » (IV, XIII)²⁷.

La réception des *Jeunes Croyances*

D'après les pièces conservées dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon et mes investigations personnelles, quinze périodiques ont signalé la parution des *Jeunes Croyances* :

²⁷ La décennie révolutionnaire a instauré une Religion de l'Humanité, dont les théoriciens réconciliaient facilement les idéaux socialistes républicains et les grandes vertus du christianisme : Liberté-Égalité-Fraternité voisinaient avec Foi-Espérance-Charité. Voir, par exemple : Philippe Buchez et son socialisme chrétien ; Félicité-Robert de Lamennais qui, dans *Paroles d'un croyant*, rêve d'une société communautaire qui réalisera l'idéal de Liberté et Fraternité ; Pierre Leroux et sa religion nationale ; Claude-Henri de Saint-Simon et le *Nouveau Christianisme* ; Charles Fourier et le socialisme utopique ; Victor Considérant ; Auguste Comte et son nouveau spiritualisme ; Ernest Renan.

— dans la presse parisienne et nationale : *L'Étudiant*, mercredi 8 mai 1867, Edgard Monteil²⁸ ; *Le Siècle*, jeudi 9 mai 1867 ; *Le Figaro*, vendredi 10 mai 1867, Georges Maillard ; *L'Opinion nationale*, vendredi 10 mai 1867 ; *L'Univers*, samedi 11 mai 1867, Louis Veuillot ; *Le Charivari*, dimanche 12 mai 1867, Pierre Véron ; *L'Étendard*, samedi 8 juin 1867, Henri Nicolle ; *Le Moniteur universel*, samedi 22 juin 1867 (Henri Lavoix) ;

— dans la presse étrangère et régionale : *L'Écho du Var*, dimanche 12 mai 1867 et dimanche 7 juillet 1867 ; *Le Phare de la Loire*, mardi 21 mai 1867, Léon Laurent-Pichat ; *Le Toulonnais*, jeudi 23 mai 1867, samedi 8 juin 1867 (B. Piétra) et mardi 25 juin 1867 (Charles Alexandre) ; *L'Indépendance belge*, samedi 1^{er} juin 1867, Louis Ulbach ; *L'Écho de Marseille*, samedi 8 juin 1867, Alfred Gabrié²⁹ ; *Tribune artistique et littéraire du Midi*, juin 1867, Ernest Bonjour ; *Le Propagateur de la Méditerranée et du Var*, décembre 1867-janvier 1868, trois articles de Darius Rossi.

D'une manière générale, la critique accueillit favorablement ce premier essai d'un nouveau talent. Seul Louis Veuillot, journaliste et polémiste très engagé du quotidien catholique *L'Univers*, apporta une critique acerbe : à vrai dire, il n'attaqua nullement le recueil dans son ensemble mais se contenta de brocarder le sonnet « Samson », faisant l'éloge de Voltaire... crime assurément imprescriptible pour cette frange extrémiste de l'Église ! Et il termina sa chronique sur une note inattendue :

²⁸ Edgar Monteil, né à Vire (Calvados) le 26 janvier 1845, décédé à Villejuif (Seine) le 17 juillet 1921. Écrivain, journaliste, homme politique, fervent républicain, communard, libre-penseur, anticlérical et franc-maçon. Étudiant en droit à Paris, il y fonda, en 1867, *L'Étudiant*, interdit après sept semaines d'existence.

²⁹ Pour davantage de renseignements sur cet écrivain, voir *Aicardiana*, n° 2, mai 2013, pages 5-34.

Bravo, jeune homme ! C'est bien ainsi qu'il faut chanter entre M. Jourdan et la femme d'un robespierriste.

Tu PONSARDUS eris !

prédissant à l'apprenti-écrivain un avenir de poète-goguettier³⁰ !

Si aucun critique ou journaliste ne se risqua à emboucher la trompette de la Renommée, du moins tous félicitèrent le jeune auteur et l'encouragèrent à travailler et à persévérer :

« Jean Aicard est un brun enfant de la Provence devenu un enfant du quartier latin : c'est un étudiant. Son regard clair exprime tout ce qu'on respire dans son livre : de l'amour élevé et la soif d'idéal qu'a toujours la jeunesse. Ce livre est d'un poète, et je crois, en disant cela, faire le plus grand éloge qui se puisse faire d'une chose, puisque pour être poète, il faut sentir et savoir exprimer ce qu'on sent. » (*L'Étudiant*, 8 mai 1867).

« Un charmant volume de vers pleins de sève et de vigueur vient de paraître chez l'éditeur Lemerre. Il a pour titre significatif : *Les jeunes croyances*, et pour auteur un jeune écrivain qui porte un nom honorablement connu dans le monde des lettres, M. Jean Aicard. » (*Le Siècle*, jeudi 9 mai 1867).

« Le nouveau poète, qui porte un nom dont s'honore la littérature contemporaine, fait dans ce livre un début qui nous prouve que la jeunesse française sait encore retrouver la sève et la vigueur

³⁰ *Tu Ponsardus eris !* « Tu seras un Ponsard ! ». Louis Veuillot fait ici allusion à René Ponsard (1826-1894), un poète-chansonnier célèbre en son temps mais aujourd'hui complètement oublié. Orphelin élevé par des grands-parents, il fut envoyé à l'école des Mousses de Brest dès l'âge de treize ans. Libéré du service, il entra dans l'administration d'une compagnie de chemins de fer. Nanti d'une simple instruction primaire, autodidacte, il produisit une poésie populaire et argotique dont il forma plusieurs recueils.

nationale qui, sous nos pères, ont enfanté des chefs d'œuvre. » (*L'Opinion nationale*, vendredi 10 mai 1867).

Succès d'estime, donc, qu'il fallait encore confirmer, mais le but était atteint : l'apprenti-poète avait fait son entrée en littérature ; il appartenait désormais à la phalange des jeunes écrivains promis à un brillant avenir... du moins s'ils parvenaient à progresser en maturité et en expression artistique.

BIBLIOGRAPHIE

AUX ARCHIVES MUNICIPALES DE TOULON, MANUSCRITS DU FONDS JEAN AICARD :

Mes vers d'enfant (carton 1 S 34, pièce n° 301) : cahier d'écolier de 64 pages où l'auteur a copié, dans un ordre essentiellement chronologique, des poèmes et articles publiés jusqu'en 1879.

Vieux vers et vieille prose (carton 1 S 31, chemise jaune n° 230) : vrac de feuilles très raturées, d'une lecture difficile, contenant essentiellement des ébauches.

Poésies à ma douce mère (carton 1 S 35, album n° 327) : registre noir oblong, non folioté (60 pages) ; poèmes des années 1861-1862, d'abord joliment mis au net, puis revus, corrigés par un censeur sévère, raturés voire cancellés jusqu'à devenir illisibles.

Vestiges de mes cahiers d'enfant (carton 1 S 40, chemise n° 415) : vrac de feuilles généralement très raturées, d'une lecture difficile, avec des poèmes totalement cancellés, d'autres non datés, essentiellement des années 1863-1866.

Cahier vert (carton 1 S 38) : cahier relié contenant des textes en prose et un vrac de poèmes et de proses, à différents états d'avancement, pas toujours bien datés.

Flux et Reflux (carton 1 S 32, registre « Ms 224 », 180 pages) : beau registre folioté, regroupant quatre-vingt-huit poèmes composés en 1865 et 1866, joliment mis au net.

À ma sœur (carton 1 S 38) : paquet de feuilles non reliées qui constitue une tentative de recueil faite en 1867.

Hommes et Choses (carton 1 S 38) : beau registre relié, 146 pages ; souvenirs et pensées des années 1866 et 1867 (le dernier quart du registre a été rempli plus tardivement).

Poèmes et contes divers (carton 1 S 38, chemise n° 397) : vrac de poèmes généralement mis au net, essentiellement de la période 1864-1869.

Aimer-Penser (carton 1 S 32, « Ms 229 ») : beau registre non folioté, composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.

IMPRIMÉ :

AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages. C'est la seule édition de ce recueil.

JEAN AICARD
—
LES
JEUNES CROYANCES

Aimer, c'est la moitié de croire !
V. Hugo.



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47
—
M.D.CCC.LXVII

JEAN AICARD

LES JEUNES CROYANCES

Aimer, c'est la moitié de croire !
V. Hugo.

48

49

AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*.
*I de couverture de l'exemplaire de D. Amann, restaurée par logiciel
(cliché Dominique Amann).*

Nouvelle édition, strictement conforme à l'édition unique de
1867 et augmentée de notes et commentaires en bas de page par
Dominique AMANN.

À
MA SŒUR
MADAME J. L. *

Je pleurais : tu me fis sourire ;
En te voyant je crus au Bien.
De ton cœur fort mon cœur s'inspire
Et mon livre est aussi le tien !

J. A.

PARIS AVRIL 1867.

* AICARD (Jean), *À ma sœur*, page 1. — « J. L. » = Jacqueline Lonclas.

I

VERE NOVO *.

Je ne sais pas pourquoi je me crois au printemps ;
 J'ai l'esprit travaillé d'un mystérieux rêve :
 Je me vois au milieu des arbres, et j'entends
 Dans les bourgeons courir le frisson de la sève.

J'ai le cœur et les yeux tout gonflés par les pleurs.
 Au fond de moi je sens un frémissement d'aile !...
 Comme il doit faire bon marcher parmi les fleurs !
 Sur chaque tige humide éclot une étincelle.

L'oiseau chante l'amour... Connaissez-vous les nids
 Et les insectes verts dans un creux de vieux saule ?
 Ô charmant souvenir ! quand nous étions petits,
 Nous nous grimpions, pour voir, l'un l'autre sur l'épaule.

J'ai d'étranges désirs... ainsi qu'en ont les fous !
 À présent, je voudrais m'élancer dans l'espace !
 Et je songe à la fois que ce doit être doux
 De suivre par les blés une fille qui passe.

* AICARD (Jean), *À ma sœur*, page 3 ; *Aimer-Penser ; Les Jeunes Croyances*, I, I, pages 5-7. — Voir aussi, dans ce volume, l'article « Notes complémentaires », pages 179-180.

Un jour, ils étaient deux qui s'en allaient ainsi :
Je les vis, ces heureux, causer sous l'aubépine ;
Deux oiseaux, étonnés, près d'eux chantaient aussi...
Peut-être ils sont encor dans la même ravine !

Large effluve d'amour, une immense chanson
Palpite dans les airs au temps des feuilles vertes ;
Un souffle d'inconnu ranime le buisson
Et la blanche façade aux fenêtres ouvertes.

Non loin des amoureux, dans les gazons épais,
Comme la ruche à miel bourdonne une famille.
Les garçons querelleurs font la guerre et la paix ;
La mère gravement parle à sa brune fille.

Le père, encor plus grave et les yeux vers l'azur,
Conte à son fils aîné les destins de l'histoire,
Et qu'il faut ici-bas, d'un cœur tranquille et sûr,
Combattre pour le droit, et jamais pour la gloire !...

Mais, vain rêveur, poète, où t'en vas-tu si loin ?
Tu te livres entier au rêve qui t'emporte,
Pour revenir plus seul et plus triste en ton coin
Où les vents font trembler ta lampe à demi morte !

Toulon, décembre 1865.

II

SOUVENIR DU 11 JANVIER 1866 *.

Oh ! le monde est à moi, puisque enfin quelqu'un m'aime !
Figurez-vous ! un soir, plein d'un ennui suprême,
Seul, mais seul malgré moi, malheureux d'être seul,
Désespéré, songeant avec joie au linceul,
Songeant avec frayeur, peut-être avec envie !
Qu'il est des jeunes gens qui se dorment la vie,
Et qu'on peut acheter le rire et le plaisir,
Sans amour, fou d'amour, harassé de souffrir,
Doutant de tout, j'allais tomber dans un abîme !
Morne, je descendais la montagne sublime
Des résignations et des virginités ;
Mes ténèbres déjà n'avaient plus de clartés...
Une main, douce, prit la mienne par derrière.
Je tremblai. J'entrevis une vague lumière.
Une voix murmura : « Frère, je suis ta sœur ! »

Et mon ciel éclairci s'étoila de bonheur.

Toulon, 29 juin 1866.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXIV, page 137 ; *À ma sœur*, page 4 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, I, II, pages 8-9.

III

AIMER-PENSER *.

Cœur naïf ! j'avais cru pouvoir à tous les yeux
 Dévoiler mes douleurs comme en face des cieux,
 Et trouver pour mon âme une âme,
 Une seule parmi la foule des humains,
 Un inconnu qui vînt me prendre les deux mains,
 Un seul amour d'homme ou de femme !

Pauvre fou ! je croyais à la sainte pitié
 Qui verse doucement et longtemps l'amitié
 Sur les blessures d'un cœur triste,
 Et je ne savais pas, — honte ! — qu'au lieu de pleurs,
 Le monde, gai toujours, donne à toutes douleurs
 Un éclat de rire égoïste !

C'est bien ; — je garderai pour toi, dont je suis sûr,
 Pour toi seule et pour Dieu mon malheur calme et pur
 Que salirait la foule avare,
 Et grand par ma douleur, et grand par mon orgueil,
 Si dans des vers badins je lui cache mon deuil,
 Elle me jouera sa fanfare !

* Poème titré « Aimer-Penser » ou « Aimez-Pensez » selon les versions. AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 16-18 ; *Vieux vers et vieille prose* ; *Vestiges de mes cahiers d'enfant* ; *Flux et Reflux*, XXIV, pages 57-60 ; *À ma sœur*, pages 5-6 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, I, III, pages 10-14. Poème publié dans *La Tribune lyrique & La Tribune mâconnaise réunies*, 7^e année, n° 7, 5 mai 1866, pages 2-3.

Et quand mes chants auront amusé les pervers,
Toujours contents de voir apparaître en des vers
Des inutilités impies,
Je crierai, me dressant, sage, au-dessus des fous,
La justice en mes mains, et les fustigeant tous
D'un fouet d'iambe et d'utopies :

« Ô monstres ! vous avez devant Dieu, devant Dieu !
Devant le firmament auguste,
Dressé vos tréteaux vils et fait un mauvais lieu
De la nature belle et juste !

« Votre société, sous les noirs préjugés,
Penche comme un vaisseau qui sombre ;
Rien de vous ne vivra ! Navire et naufragés,
Vous serez engloutis par l'ombre !

« Ah ! vous vous êtes dit, en votre lâcheté,
Que le mal sur le monde règne ;
Qu'il doit régner toujours ; qu'une fatalité
Veut que toujours un Jésus saigne !

« Ah ! vous traitez encor d'insensés les penseurs,
Les libres rêveurs, les poètes,
Qui, — lorsque vous croisez vos haines, — âmes sœurs
Gémissent sur ce que vous faites !

« Ah ! vous pourriez trouver dans l'éternelle paix
Une félicité profonde,
Et vous ne voulez pas, et vos esprits épais
Se vautrent dans la nuit immonde !

« Vous célébrez en chœur arlequins et bouffons ;
Vous pensiez que, bête acrobate,
J'avais fait pour mon âme un habit de chiffons ;
Que mon vers était une batte ?

« Eh bien, détrompez-vous : quand j'ai pleuré, méchants,
Contre moi vous tourniez vos armes ;
Lorsqu'ils semblaient rieurs, vous admiriez mes chants,
Ignorant qu'ils étaient des larmes !

« Votre immense mépris, je le compte pour rien,
Pour rien vos paroles amères !
Je suis plus grand que vous, car je travaille au Bien !
J'ai pitié, moi, de vos misères !

« Et je vais seul... j'avance : en ma force j'ai foi ;
Je suis l'homme du sacrifice !
Et quand vous serez tous insensés comme moi,
Alors régnera la justice ! »

*

C'est afin de plus tôt les accabler ainsi
Que je ne veux pas mettre à leur folle merci
Plus longtemps mon âme brisée ;
Désormais nul d'entre eux ne saura ma douleur :
À toi je veux livrer ma pensée et mon cœur !...
Ils n'auront, eux, que ma pensée !

Toulon, 13-14 janvier 1866.

IV *

Dans les taillis vivants l'insecte se promène ;
Oh ! la grande herbe verte et le grand bois profond !
Dieu travaille : oubliez ce que les hommes font.
Les oiseaux tout joyeux jasant dans le vieux chêne ;
L'air est calme ; le ciel respandit ; c'est le jour,
C'est le soleil fécond, le sourire, l'amour.

La terre ténébreuse est un funèbre abîme.
De longs nuages noirs se déroulent là-bas ;
La foudre, sans éclairs, jette de sourds éclats.
L'heure sombre est parfois la complice du crime ;
C'est le ricanement, le deuil, l'horreur, la nuit !...

Le jour est dans mon cœur, la nuit en mon esprit.

Toulon, 15 avril 1866.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, XLI, page 97 ; *À ma sœur*, page 7 ; *Les Jeunes Croyances*, I, IV, pages 15-16.

V *

Écoute ! si je meurs, je veux mourir en homme !
Je veux mourir couché dans ma sérénité,
Calme et fier, le regard brillant de plaisir, comme
Un travailleur qui cherche un peu d'ombre, l'été.

Je parlerai tout haut, proclamant ma pensée ;
La liberté sera jusqu'à la fin mon Dieu !
Et je ferai rougir cette foule insensée
Qui ne sent pas l'amour épars dans le ciel bleu !

L'homme souvent pâlit devant l'heure suprême ;
Moi, faible, en ce moment je veux devenir fort !
Dans un rôle je veux chanter les vers que j'aime ;
Je veux être de ceux que fait vivre leur mort.

Toi, tu me pleureras quelquefois si tu restes !
Mais, pauvre enfant, sans moi s'il te fallait partir,
Si tu m'abandonnais pour tes frères célestes,
Ah ! je ne saurais plus ni vivre... ni mourir !

Toulon, 21 juin 1866.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LV, page 126 ; *À ma sœur*, page 8 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, I, v, pages 17-18.

VI

À TOI QUI VEUX MOURIR *.

Oh ! ne t'envole pas, doux être,
Ma colombe aux plumes d'argent !
Reste : ici-bas tu fais connaître
La joie à mon cœur indigent !

Ne quitte pas, ma tourterelle,
L'arbre où nous vivons tous les deux.
Car moi je ne pourrais sans aile
Suivre ton élan hasardeux.

Je sais bien que la mort est douce
Quand on a contemplé souvent,
Vide, le petit lit de mousse
Qu'en vain berce et berce le vent !

Je sais bien qu'il est monotone
De chanter la même chanson,
De voir l'hiver après l'automne,
La saison après la saison !

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LVII, pages 127-129 ; *À ma sœur*, page 9 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, I, VI, pages 19-22.

Je sais bien que ta vie est noire,
Que ton fardeau devient trop lourd,
Et qu'il est de ton droit de croire
Que tout est dur, même l'amour !

Oui, ma charmante petite âme,
C'est trop souffrir, et trop longtemps ;
C'est trop vivre pour une femme :
Les fleurs ne vivent qu'un printemps !

Va, je sais ta souffrance intime,
Jeune femme au cœur soucieux...
Quand tu pleures, humble et sublime,
Tes larmes roulent dans mes yeux.

Mais, vois-tu, j'ai ma tâche morne ;
J'ai mon sillon dur à tracer
Dans cette plaine dont la borne
Doit tôt ou tard se dépasser.

Moi, vois-tu, j'ai ma gerbe à faire ;
J'ai mes souffrances à souffrir ;
J'arrive à peine sur la terre :
Je dois vivre avant de mourir !

Et, tout seul, j'ai peur et je tremble ;
Oh ! va, mêle ton cœur au mien ;
Ne meurs pas, et vivons ensemble
Si tu veux que je vive bien !

Je le sais, je devrais te dire :
« Laisse-moi, mon enfant, adieu !

Assez de pleurs ; il faut sourire,
Et ton sourire est fait pour Dieu ! »

Mais, enfin ! c'est bien difficile
De briser un amour constant,
Et seul, misérable, débile,
De crier au bonheur : « Va-t'en ! »

Toulon, 21-22 juin 1866.

VII *

Il était sans amour ; il souffrait en son âme ;
Il avait travaillé longtemps. C'était pitié !
Son front, sombre, penchait, jamais homme ni femme
Ne l'ayant éclairé d'un rayon d'amitié.

Tous, rapides, voyant cet air morne et farouche,
Fuyaient. Nul ne savait que c'était un martyr,
Et pourtant, ô douleur ! ce mot crispait sa bouche :
« Puisque je ne vis plus, je voudrais bien mourir ! »

Toulon, 29 juillet 1866.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXXI, page 148 ; *À ma sœur*, page 11 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, I, VII, page 23.

VIII

QUATRAIN *.

Les rêves des nuits, les songes du jour,
Pour l'homme lassé tout se change en peines :
La moitié du cœur souffre par les haines,
Et l'autre moitié souffre par l'amour !

* AICARD (Jean), *À ma sœur*, page 12 ; *Hommes et Choses* : deux citations en 1866 ; *Les Jeunes Croyances*, I, VIII, page 24.

IX

CHANSON DE BEPPO *.

Je n'ai pas connu ma mère,
Et nul ne m'en a rien dit ;
Je n'ai pas connu mon père,
Et j'erre comme un maudit.

Je n'ai ni toit ni famille,
Je suis Beppo le bâtard,
Jamais une jeune fille
Ne m'a donné son regard !

Pourtant je sens en mon âme
Toutes les saintes ferveurs,
Et les baisers d'une femme
Auraient grandi mes grandeurs.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXXIX, page 161 (daté : 1866) ; *À ma sœur*, page 13 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, I, IX, pages 25-26. Publication : *L'Écho du Var*, 4^e année, n° 182, dimanche 20 octobre 1867, « Feuilleton », page 1, colonnes 1-2.

Mais non ! toute porte est close ;
Un obstacle est là devant,
Et dans l'homme et dans la chose,
Dans la mer et dans le vent !

Je n'ai ni père ni mère !
Moi pourtant, sans feu ni lieu,
Hommes, je suis votre frère,
Comme je suis fils de Dieu !

X

SOLUS ERIS *.

À mon ami Alexandre M.

Tout est fini : la nuit surgit, le malheur règne.
Le toit s'est écroulé sur l'hôte confiant,
Et près du moribond immobile et qui saigne
On passe, le regard distrait ou souriant.

Ainsi ceux qui l'ont vu jadis en sa jeunesse
Donner son temps à tous, et son âme et sa main,
Ceux qui l'ont vu livrer son cœur, seule richesse,
Aux pauvres en amour qu'il trouvait en chemin ;

Ainsi ceux qui l'ont vu, prodigue de lui-même,
Naïf et généreux répandre ce trésor,
N'iront pas aujourd'hui lui dire : « Je vous aime, »
Et lui rendre ce qui leur reste de son or !

* AICARD (Jean), *À ma sœur*, page 14 ; *Les Jeunes Croyances*, I, x, pages 27-28. — « Alexandre M. » = Alexandre Mouttet ; il était alors en butte à de violentes attaques à propos de sa liaison avec Victoire Isnard. — Voir aussi, dans ce volume, l'article « Notes complémentaires », pages 181-185.

Soit. — Moi, je vais à lui. Par son nom je le nomme ;
Tranquille, j'accomplis un devoir : me voici !
Et vous, vous qui fuyez la douleur de cet homme,
Puissiez-vous, ô méchants, me laisser seul aussi !

Toulon.

78

XI

CHARITÉ *.

Si vous croyez que j'ai l'âme assez abaissée
Pour porter vos dédains sans me lever un jour,
Si vous croyez en moi tuer toute pensée
Et sous la haine froide engloutir mon amour,

Détrompez-vous ! Sans fin je m'élève, je monte !
Pour vous voir par-dessus l'épaule, humiliés,
Moi, je n'ai pas besoin, comme vous, dans la honte,
De me hisser, furtif, sur la pointe des pieds.

Je vais à l'Idéal, dans un élan suprême !
Mais vous êtes si bas, je vous en avertis,
Qu'on ne peut parmi vous rester, bien qu'on vous aime,
Ni, lorsqu'on se fait grand, vous faire moins petits.

Toulon.

79

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXIX, page 146 ; *À ma sœur*, page 15 ;
Aimer-Penser ; *Les Jeunes Croyances*, I, XI, pages 29-30.

XII *

Il pleut, nous pleurons,... Vive le soleil !
Nous sommes le ciel, essayons de luire ;
Nous sommes enfants, essayons de rire ;
Le rire est toujours d'or... ou de vermeil !

D'or ou de vermeil ! on se tient les hanches ;
On rit bien fort, mais — on a sa douleur !
Hélas ! oui, toujours, ma petite sœur,
On rit jaune, même avec des dents blanches !

10 août 1866.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXXV, page 154 ; *À ma sœur*, page 16 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, I, XII, page 31.

XIII *

Nous sommes deux enfants et nous sommes deux âmes ;
Nos cœurs sont enlacés ; nous enlaçons nos mains,
Toi, femme aux pleurs bénis, forte parmi les femmes,
Moi, sérieux, déjà penché sur les humains.

Nous vivons ; nous chantons ; nous faisons notre aumône,
Et nous ne demandons qu'à nous aimer, ma sœur,
Et dans la route où nulle étoile ne rayonne
Nous foulons sous nos pieds les débris du bonheur !

Quoi ! si jeunes ? si tôt ? Oui, les méchants, ma fille,
Ont toujours sur les bons versé leur acre fiel...
Mais moi qui suis tout seul, seul même en ma famille,
Je croyais avoir droit aux clémences du ciel !

Je croyais avoir droit aux clémences des hommes,
Puisqu'ils ont ici-bas leur libre volonté ;
Je pensais que plusieurs, sachant ce que nous sommes,
Nous donneraient un peu d'amour, par charité.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXXXI, pages 163-164 ; *À ma sœur*, page 17 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, I, XIII, pages 32-34.

Eh bien, non, tous ont vu notre dure souffrance.
Ils nous ont entendu sangloter et gémir :
Ils ont passé, riant dans leur indifférence,
Ou de notre douleur se faisant un plaisir !

Ta porte s'est fermée, et pour moi s'est rouverte !
Sans cela, pèlerin privé de tout secours,
On m'eût retrouvé mort dans ma route déserte,
Car mon fardeau me pèse, et je marche toujours.

Toi, tu repris la main loyale de ton frère,
Tu vins rendre une joie au pauvre paria ;
En échange il t'offrit sa saignante misère,
Et l'espoir sur nos fronts pour un moment brilla.

Aujourd'hui, tout s'éteint. — La noire multitude
Nous insulte et s'en va ! Nous, pleins d'un vaste amour,
Nous traversons la nuit, sinistre solitude,
Tristes, mais grands et fiers, et meilleurs chaque jour !

2 septembre 1866.

I

L'ANGE ET L'ENFANT *.

À M. Franz Grillparzer.

Il lui disait : « Je suis ton frère ;
Ne te souvient-il plus des cieux ?
Leur doux reflet brille en tes yeux :
Tu n'es pas l'enfant de la terre ! »

Et l'ange souriait et lui tendait les bras ;
L'enfant semblait dormir et ne répondait pas.

« Déjà les portes éternelles,
Enfant, sont ouvertes pour toi ;
Viens ; je te donnerai des ailes :
Tu t'envoleras avec moi !

* AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant* (imprimé, 3 pages ; un second exemplaire avec des corrections) ; *Cahier vert* (deux versions, avec lettres à Mouttet et à sa mère) ; *À ma sœur*, pages 19-20 ; *Poèmes et contes divers* (deux ébauches). Publications : *Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*, année 1864, pages 40-41 ; tiré à part, Toulon, imprimerie Eugène Aurel ; *Le Toulonnais*, 31^e année, n° 4738, jeudi 14 décembre 1865, « Variétés » ; *Les Jeunes Croyances*, II, 1, pages 37-41. — Voir aussi, dans ce volume, l'article « Notes complémentaires », pages 185-199.

« Bien souvent tu vois dans ton rêve
Des rubis, des perles, des fleurs ;
Pour ne te laisser que des pleurs,
Ce vain songe trop tôt s'achève. »

Et l'ange souriait et lui tendait les bras ;
L'enfant semblait dormir et ne répondait pas.

« Je ne veux pas que tu t'éveilles ;
Blond chérubin, remonte aux cieux ;
Tu retrouveras ces merveilles
Dont le songe éblouit tes yeux.

« Viens ; tu courras dans les allées,
Sur le sable d'un grand jardin ;
Je te conduirai par la main
Jusques aux voûtes étoilées. »

Et l'ange souriait et lui tendait les bras ;
L'enfant semblait dormir et ne répondait pas.

« N'entends-tu pas l'appel des anges ?
Va jouer dans le firmament ;
Sors de la vie et de ses langes
Dans les plis de mon vêtement !

« Tu verras des fleurs immortelles,
Des diamants dans les ruisseaux,
Des fruits d'or, et de blancs oiseaux
Qui laissent caresser leurs ailes ! »

Et l'ange souriait et lui tendait les bras ;
L'enfant semblait dormir et ne répondait pas.

« Oh ! que veux-tu que je te donne,
Frère, si tu viens avec moi ?
Prends les rayons de ma couronne :
Ces fleurons divins sont à toi.

« Tu ne sais pas que la souffrance
Ici-bas pourrait t'accabler !
Viens, suis-moi : je vais m'envoler...
Pauvre ami, je suis l'Espérance ! »

Et l'ange souriait et lui tendait les bras ;
L'enfant semblait dormir et ne répondait pas.

« Quoi ? tu veux rester sur la terre,
Tout seul, jouet de la douleur ?
Et le ciel t'offrait le bonheur !...
Enfant, dans le ciel est ta mère ! »

Et deux anges fuyaient, heureux, loin d'ici-bas ;
Et l'enfant endormi ne se réveilla pas !

Nîmes, mars 1863.

II

LE PARFUM DES PERVENCHES *.
ENFANTINE.

Bonne Vierge, écoutez ma voix, je vous en prie !
Hier, parmi les bouquets vivants de la prairie,
Je cueillis, en tressant ma guirlande, une fleur
Dont le calice bleu n'exhalait nulle odeur.

« La pervenche, pour nous, dit ma mère chérie,
Est toujours sans parfums célestes, car Marie
Par les anges en fait dérober la senteur,
Et leurs tremblantes mains la portent à son cœur.

« Mais quand l'hiver flétrit les plantes qui frissonnent,
Pour embaumer les cieux les chérubins moissonnent
Les âmes des petits innocents comme toi. »

Vierge, ayant écouté, tout joyeux, ces paroles,
J'ai des fleurs du jardin ravagé les corolles,
Pour que tes messagers n'y trouvent plus que moi !

Nîmes, 1864.

* AICARD (Jean), *À ma sœur*, page 21 ; *Poèmes et contes divers ; Les Jeunes Croyances*, II, II, pages 42-43.

III

À VICTOR HUGO *

Je ne vous connais pas, ô bien-aimé poète ;
Je n'ai pu contempler la fière et noble tête
Où les rayons brûlants et doux du divin feu
Font germer sans effort la semence de Dieu.
Je ne vous connais pas ! cependant j'imagine
Si bien votre grand front qu'un éclair illumine ;
En votre œuvre, poète, on peut voir si souvent
Votre visage auguste, éclatant et vivant,
Que si, par un beau jour, perdu dans une foule,
Car nous ne savons pas où le hasard nous roule,
Par un jour envié vous passiez devant moi,
J'irais droit jusqu'à vous pour vous dire : « C'est toi ! »

Nîmes, 1864.

* AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose ; Flux et Reflux*, XXVII, page 66 ; *À ma sœur*, page 22 ; *Les Jeunes Croyances*, II, III, pages 44-45.

IV

À M. VICTOR DE LAPRADE *.

Devant les flots heureux qui baignent les rivages
De la douce Provence où vous passiez un jour,
Vous avez accordé votre lyre, et ces plages
Nous redisent sans fin l'hymne de votre amour !

Au foyer maternel, après un an d'absence,
Libre écolier, j'allais fêter ma liberté ;
Sur les bords de la mer, dans toute ma Provence,
J'entendis votre chant par les cœurs répété.

Je vis s'épanouir vos vers pleins d'harmonie :
Je moissonnai ces fleurs, et je partis encor ;
J'emportais un écho de la mer infime ;
J'emportais un parfum : j'ai gardé ce trésor.

* AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 5-6 ; *Flux et Reflux*, XXVI, pages 63-65 ; *À ma sœur*, pages 23-24. Publications : *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1865, pages 223-225 ; *La Tribune lyrique*, Mâcon, 1865, n° 145, pages 119-120 ; *Le Propagateur du Var*, n° 28, janvier 1866, pages 303-304 ; *Les Jeunes Croyances*, II, iv, pages 46-49. — Pour Victor de Laprade, voir sa notice biographique dans les *Notes et Documents* de ce volume, pages 217-222.

Ah ! puisque vous aimez cette rive fleurie
Où le poète ému se sent plus près de Dieu ;
Puisque vous la chantez et qu'elle est ma patrie,
Que votre âme s'allume à son beau ciel en feu ;

Puisque vous désirez vivre, mourir peut-être,
Aux lieux dont votre amour vous a nommé l'enfant,
Poète, permettez ; permettez, ô mon maître,
Que je vienne, exilé, vous parler un instant !

Ô fils de mon pays, veuillez être mon frère ;
Mes yeux, jadis rians, de larmes sont noyés :
Je pleure mon exil en songeant à ma mère,
Et j'apporte mon cœur débordant à vos pieds !

Bien des fois vous avez consolé ma souffrance,
Et je vous ai béni, poète, bien des fois,
Car vous me ramenez, tressaillant d'espérance,
Au bord de mes flots bleus, au fond de vos grands bois !

Vous donnez pour le ciel des ailes à mon âme ;
En chantant la Justice et le Droit, ô penseur,
De mes espoirs éteints vous rallumez la flamme...
L'enfant même a souvent le doute au fond du cœur !

Quand la hache sonore ébranle le vieux chêne,
Je gémis avec vous sur son funeste sort ;
Si je songe avec joie à notre vie humaine,
Vous me faites comprendre et célébrer la mort !

Pour toutes mes douleurs vous avez une larme,
Un mot qui me pénètre, un mot harmonieux ;

Votre luth murmurant répand un divin charme,
Et le sourire aux pleurs se mêle dans mes yeux !

Le poète est toujours sensible à la parole
D'un cœur reconnaissant qui lui dit : Oh ! merci,
Chanteur, homme sacré dont la voix me console,
Laissez-moi vous aimer et vous le dire aussi.

Laissez-moi vous aimer : vous chantez la Nature ;
Des vents dans les forêts vous notez les concerts,
Et vous en traduisez l'ineffable murmure ;
Dieu, comme le soleil, resplendit en vos vers !

Laissez-moi vous aimer : de ma chère patrie
Vous avez fait plus doux le nom mélodieux ;
On comprend, aux accents de votre âme attendrie,
Que votre muse, au front étoilé, vient des cieux !

Votre muse est un ange au manteau de lumière,
Un esprit couronné d'éternelles clartés ;
Votre Génie, ô fils pieux, c'est votre mère :
Son luth est votre cœur ; il vibre, et vous chantez !

Nîmes, janvier 1865.

V *

Voici le frais matin, mais tout sommeille encore ;
 Les arbres sont rêveurs dans l'immobilité,
 La nuit trace au fusain des tableaux que l'aurore
 Couvrira d'un pastel sublime, la clarté !

Les oiseaux ont encor la tête sous leur aile ;
 L'insecte, dans la fleur, n'ouvre pas ses rideaux,
 Et l'onde dit un chant si timide et si frêle
 Qu'on croirait qu'elle a peur dans le lit des ruisseaux.

Le silence est partout. L'infini se recueille ;
 Les pâles visions meurent avec la nuit,
 Et l'homme sous son toit, la bête sous sa feuille,
 Éveillés ou dormant, ne font encor nul bruit.

Tout à coup le soleil paraît. L'azur flamboie,
 Et la terre au grand ciel jette son cri d'amour...
 Ainsi, quand tu surgis à mes yeux pleins de joie,
 Délivré de la nuit, je chante un hymne au jour !

La Garde, 20 juin 1866.

* Poème titré « Écoute » ou « Écoute Jeanne » dans certaines versions. AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LI, page 118 ; *À ma sœur*, page 25 ; *Aimer-Penser*. Publications : *La Tribune lyrique & La Tribune mâconnaise réunies*, 7^e année, n° 19, 15 septembre au 15 octobre 1866, page 75, colonnes 2-3 ; *Les Jeunes Croyances*, II, v, pages 50-51.

VI

AQUARELLE *.

À V. Courdouan.

L'ombre est lumineuse : à travers les branches
Le bon Dieu sourit et le ciel descend ;
Le vent du matin cueille les fleurs blanches ;
La nature parle et l'âme comprend !

Tout semble pensif : la terre travaille ;
Le bourgeon gonflé boit les feux du jour,
Et le lierre tresse un pan de muraille
Où va, gracieux, se nicher l'amour !

L'insecte s'éveille au sein de la rose,
Dont l'air embaumé fait un doux berceau ;
Le divin secret sort de toute chose ;
La chanson du nid vole avec l'oiseau ;

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, II, pages 3-4 (avec une strophe de post-scriptum) ; *À ma sœur*, page 26 ; *Aimer-Penser*. Publications : *Le Propagateur du Var*, 1866, page 37 ; *Les Jeunes Croyances*, II, VI, pages 52-53 ; *L'Écho du Var*, 6^e année, n^o 284, dimanche 10 octobre 1869. — Vincent Courdouan : célèbre peintre toulonnais de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Et le ruisseau bleu joint à ce mystère
Le bruit éternel et mystérieux,
Le bruit du baiser qu'il donne à la terre,
Qu'il jette aux amants, qu'il envoie aux cieux !

La Crau d'Hyères, 1865.

102

VII *

Le printemps donne à tout la vie et la beauté ;
Chaque tige a sa fleur ; chaque fleur est superbe ;
L'azur est souriant. La nature en gaîté
Met des trésors d'amour et de bonheur dans l'herbe !

Dans les arbres, songeurs profonds, germe le fruit ;
La joie est par les airs ; tout est gonflé de sève ;
Et ce jour trouble plus le penseur que la nuit,
Car un plus grand mystère entre dans son grand rêve !

Dieu se laisse entrevoir,... et sur des arbrisseaux,
Êtres souffrants que nul doux parfum ne console,
Une fleur vient d'éclorre, un nid de passereaux :
Encore de l'amour au sein d'une corolle !

La Simiane, 21 juin 1866.

103

* Poème titré « Luciole » dans certaines versions. AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LVI, page 125 ; *À ma sœur*, XI, page 27 ; *Aimer-Penser ; Les Jeunes Croyances*, II, VII, pages 54-55.

VIII

PROMENADE *

Nous qui croyons souffrir, songeons à la souffrance
 De ceux qui vivent seuls, sans même une espérance,
 Et qui mourront tout seuls ;
 Regardons les méchants et ceux de qui la vie
 N'a d'autre but que d'être à jamais asservie
 Aux choses dont la mort fait les vers des linceuls !

Vois les hommes des champs ; vois les hommes des villes :
 Les combats étrangers ou les guerres civiles
 Déchirer leurs esprits ;
 Jette un profond regard sur l'histoire profonde,
 Et devant les forfaits entrevus sous cette onde,
 Dis-moi ce que ressent ton pauvre cœur surpris.

Après avoir sondé toutes ces noires choses,
 Regarde, là, tout près, les fleurs blanches ou roses
 Sourire au grand ciel bleu ;
 L'arbre étend ses longs bras, lorsque avec toi je passe,
 Pour nous bénir, et Dieu rayonne dans l'espace,
 Car l'arbre nous connaît et nous connaissons Dieu !

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, XXV, page 61 ; *À ma sœur*, page 28.
 Publications : *Les Jeunes Croyances*, II, VIII, pages 56-57 ; *Le Propagateur
 du Var*, 1868, page 463.

Amie, et délivrés de la ville lointaine
Dont le bruit nous arrive ainsi qu'un bruit de chaîne,
Essuie enfin tes pleurs !
Vois : la brise s'endort ; l'eau paisible s'écoule ;
Est-il bonheur plus grand que d'oublier la foule,
D'être aimé des oiseaux, et d'être aimé des fleurs ?

Toulon, 18-19 janvier 1866.

IX

Ψ Y X H *.

Pour le Papillon et l'Âme
La Grèce avait un seul nom ;
Ô poètes ! je proclame
Que la Grèce avait raison.

L'Âme et l'insecte ont des ailes
Pour fuir la terre et le mal ;
Ces deux Psychés ont en elles
Un introuvable idéal.

Leur inconstance suprême,
Leur course de fleur en fleur,
C'est la constance elle-même
Courant après le bonheur.

Toutes deux n'ont qu'une essence...
Dieu, l'ayant fait de sa main,
Souffla l'âme et l'existence
Au père du genre humain.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, pages 165-166 ; *À ma sœur*, pages 29-30.
Publications : *Le Propagateur du Var*, 1867, pages 227-228 ; *Les Jeunes
Croyances*, II, IX, pages 58-60. — Voir aussi, dans ce volume, l'article
« Notes complémentaires », pages 199-203.

Un peu de l'haleine douce,
De l'haleine du Seigneur,
Toucha, dans l'herbe et la mousse,
La corolle d'une fleur.

Or, tout à coup, la corolle
S'est émue, et, vers les cieux,
Palpitante, elle s'envole,
Blanc papillon radieux ;

Car l'Éden parmi les branches
Des profonds pommiers tremblants,
N'ayant que des âmes blanches,
N'eut que des papillons blancs.

Mais, depuis le péché d'Ève,
Dans les clartés de l'éther
Nul papillon ne s'élève
Qu'il n'ait rampé comme un ver.

Ô mystère ! Ève et sa pomme
Rejettent loin du ciel bleu,
Dans la chrysalide et l'homme,
Ψυχή, le souffle de Dieu !

6 septembre 1866.

X

À NOTRE CRI-CRI MORT *.

Vraie image du vrai poète,
Tous les soirs, mon petit grillon,
Tu nous chantais ta chansonnette
Parmi les fleurs de ce balcon.

Tu voulais, pour parler, cette heure
Où l'homme se tait, où Dieu luit,
Car toute voix douce est meilleure
Quand on l'écoute dans la nuit.

J'emprisonnais ta fantaisie
Dans une cage, loin des champs ;
Il te restait la Poésie :
Ton bonheur était dans tes chants.

Mais un jour on brisa tes ailes,
Tes ailes où vibrait ta voix
Et pétillaient en étincelles
Tes vives gaîtés d'autrefois !...

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LIV, pages 123-124 ; *À ma sœur*, page 31 ; *Aimer-Penser*. Publications : *Les Jeunes Croyances*, II, x, pages 61-62 ; *Almanach historique de la Provence*, année 1867, pages 53-54.

Quand il n'a plus de tâche à faire,
Le poète, vaincu du sort,
Pour l'infini quitte la terre !...
Pauvre Cri-cri ! te voilà mort !

Toulon, 20 juin 1866.

I

AMOURS *.

De tout temps mes amours furent des songes vagues ;
Je n'ai causé tout bas qu'aux nymphes, dans les bois,
Et, sur le bord des mers, ces sirènes, les vagues,
Me font seules vibrer aux accords de leur voix.

Mon âme est fiancée à l'humble solitude :
Son chaste baiser plaît à mon front sérieux ;
Je connais de profonds ombrages où l'étude
A des charmes plus doux pour l'esprit et les yeux.

Je suis l'amant rêveur des récifs et des grèves,
L'insatiable amant du grand ciel inconnu ;
Je ne retrouverai la vierge de mes rêves
Qu'en l'immortel pays d'où mon cœur est venu.

La vertu de l'amour, l'homme en a fait un crime !
Je ne veux pas aimer comme on aime ici-bas,
Et ce cœur, façonné pour un élan sublime,
Tant qu'il pourra monter ne se posera pas !

* AICARD (Jean), *Poèmes et contes divers* (ébauche) ; *Les Jeunes Croyances*, III, I, pages 65-66.

J'ai pourtant vu passer dans le vol de mes stances
De blanches visions, filles de mon désir,
Mais je n'aime d'amour que mes jeunes croyances :
Espoir dans le printemps, et foi dans l'avenir !

II

LIED *.

J'ai dit aux bons vents
Qui heurtent ma porte :
« Bien loin des vivants
Qu'un souffle m'emporte ! »

J'ai dit au soleil :
« Idéale flamme,
Astre du réveil,
Aspire mon âme ! »

Tout m'a fait défaut,
Vent et feu célestes...
Pour monter là-haut,
Amour, tu me restes !

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXX, page 147 ; *Hommes et Choses ; Aimer-Penser*. Publications : *L'Écho du Var*, 16 décembre 1866 ; *Les Jeunes Croyances*, III, II, pages 67-68.

III

LE PLONGEUR *.

CHANSON.

Où va ce plongeur sublime,
Intrépide en son travail ?
Il va ravir à l'abîme
Ses perles et son corail.

Où va cet oiseau qui passe
Dans le grand firmament clair ?
Je veux plonger dans l'espace
Comme on plonge dans la mer !

Où va l'étoile, ô mon âme,
Qui file ainsi qu'un éclair ?
Je veux plonger dans la flamme
Comme on plonge dans la mer !

Océan, père des mondes,
Rempli d'astres et de jour,
Comme on plonge dans tes ondes
Je veux plonger dans l'amour !

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXXVII, page 159 (daté : 1866) ; *Aimer-Penser*. Publication : *Les Jeunes Croyances*, III, III, pages 69-70 ; *L'Écho du Var*, 6^e année, n° 284, dimanche 10 octobre 1869, « Feuilleton », page 2, colonnes 1-2.

IV

À UNE ARLÉSIENNE *.

J'avais de plus d'une fillette
Au charmant costume arlésien,
Provoqué l'oeillade coquette,
Cherchant ce que chacun souhaite :
Le grand mal qui fait tant de bien !

Oui, j'avais voulu, le dirai-je
Sans regret ? boire un peu d'amour !
L'ennui monotone m'assiège,
Et, las de la paix du collègue,
J'aspirais à vivre à mon tour.

Je portais donc au fond de l'âme
Un idéal de la beauté ;
Mais toujours devant une femme
Mon espoir tremblait, vaine flamme,
Au vent de la réalité.

* AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose* (11 juillet 1865) ; *Flux et Reflux*, IX, pages 17-19 ; *Aimer-Penser* ; *Journal d'un lycéen en vacances* (plusieurs versions très raturées voire cancellées) ; *Les Jeunes Croyances*, III, IV, pages 71-74.

Or, j'allais quitter votre ville,
Calme, le cœur froid et l'œil sec,
Riant du sot assez habile
Pour savoir trouver entre mille
Une Arlésienne au profil grec !

Lorsqu'en parcourant une église,
À l'heure où jette son adieu
La clarté du jour indécise,
Moi, pauvre pécheur, ô surprise !
Je vis un prodige de Dieu !

Trop malin pour être d'un ange,
Pour être d'un démon trop doux,
Un regard avec moi s'échange :
C'est le feu d'un soleil étrange,
Et ce rayon partait de vous.

À vos yeux faut-il que l'on donne
Des traits profanes ou divins ?
Je ne sais, Vénus ou Madone,
Qui doit tresser votre couronne,
Des Amours ou des Séraphins.

Mais vous fuyez... Moi, je cours vite
Offrir à votre doigt rosé
La pure goutte d'eau bénite :
Il touche ma main ; je palpète...
Doigt tentateur ! que n'ai-je osé ?

Envolez-vous, forme céleste ;
Mon cœur ailé vous rejoindra.

Fuyez ; votre image me reste,
Et mon amante, je l'atteste
Devant Dieu, vous ressemblera !

Allons ! il faut que j'en convienne,
La blonde Grèce à genoux doit
Tomber devant une Arlésienne !...
Jamais Déesse athénienne
Ne valut votre petit doigt !

Arles, 5 juillet 1865.

V

LUMIÈRE *.

La lumière, ce fleuve insondable qu'envoie
Le soleil, vaste source, aux mondes, vastes mers,
Prodigue largement la Vie à l'univers,
Et dans le cœur de tous fait ruisseler la joie !

Quel bonheur d'admirer l'air libre qui reluit,
Quand le soleil sublime et charmant nous regarde !
Et s'il pâlit soudain dans la brume hagarde,
Comme dans l'âme aussi naît une étrange nuit !

J'ai toujours éprouvé, moi, pauvre solitaire,
Cette horreur ténébreuse et ce brillant plaisir ;
Et quand le ciel est morne et gris, je cherche à fuir
De mon cœur désolé le funèbre mystère.

Eh bien, je n'ai trouvé, pour remplacer le jour
Et l'éclatant soleil, principe de la vie,
Regard de Dieu tombant sur notre âme asservie,
Que tes yeux : en tes yeux resplendit ton amour !

1865.

* Poème titré « Rayons » dans certaines versions. AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, XXXVII, page 90 ; *Aimer-Penser*. Publications : *L'Écho du Var*, 3^e année, n° 111, dimanche 10 juin 1866 ; *Les Jeunes Croyances*, III, v, pages 75-76.

VI

LE LONG DE LA RIVIÈRE *.

Le Gapeau chantait une chanson folle
De joie et d'amours ;
Son onde tordait sur l'arène molle
Mille et un détours ;

Et moi j'allais, triste, avec l'âme pleine
De papillons noirs ;
J'avais promené du val à la plaine
De vieux désespoirs.

Je songeais à tout ce qui fait de l'ombre :
À la nuit, au sort ;
Je ne voyais plus que du côté sombre
La vie et la mort ;

Et, trouvant enfin ennuyeux de vivre
Comme de mourir,
Regardant le monde ainsi qu'un vieux livre
Qu'on est las d'ouvrir,

* AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose*. Publications : *L'Écho du Var*, 2^e année, n° 79, dimanche 29 octobre 1865, page 4, colonne 1 (poème publié sous le pseudonyme « J. Dracia ») ; *Les Jeunes Croyances*, III, VI, pages 77-79.

Tout me semblait laid, l'ortie et la rose,
L'astre et le flambeau...
Soudain je vous vis : ô métamorphose !
Tout redevint beau.

Vous étiez ensemble une fleur qui brille,
Un souffle embaumé ;
J'étais une autre âme, ô ma jeune fille,
Car j'avais aimé !

Votre pied suivait sur l'arène molle
Mille et un détours,
Et moi j'entonnais une chanson folle
De joie et d'amours !

Septembre 1865.

126

VII *

Le printemps me plaît... J'erre avec délices
Dans les champs joyeux, avec les moineaux ;
Je contemple tout : les riches calices.
Les insectes d'or et les foins nouveaux.

Ninetta là-bas relève sa robe,
Et, pour passer l'eau, montre son bas blanc :
Par le sang du Christ ! l'homme, roi du globe,
Devant ce pied-là se sent tout tremblant !

Le printemps me plaît... Je dis des folies !
Je suis sérieux, à la fois, et gai.
D'azur et de miel les fleurs sont emplies :
Pour suivre Nina j'ai passé le gué.

Bonjour, Ninetta ! j'éprouve en mon âme,
Dieu me le pardonne ! un trouble connu...
Viens, repasse l'onde en mes bras, ô femme,
Ou livre au ruisseau ton joli pied nu !

Hyères.

127

* Poème titré « Idéal du bohémien » dans le manuscrit. AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, L, page 117 ; *Les Jeunes Croyances*, III, VII, pages 80-81.

VIII

CHANSON DU RIVAGE *.

Tra la la la lère !
Les arbres sont contents,
Les flots dansent, la terre
A tout au plus vingt ans.

La nature palpite
D'une immense gaîté !
Le printemps, ma petite,
Est un flux de clarté.

Or la marée apporte
Toujours, en arrivant,
Une algue, bientôt morte
De soleil ou de vent.

Quand le printemps à l'âme
Porte ainsi les amours,
N'attendons pas, ô femme,
Le reflux des beaux jours !

* Poème également titré « Flux et Reflux » dans certains manuscrits. AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXXIV, page 153 ; *Aimer-Penser ; Les Jeunes Croyances*, III, VIII, pages 82-83.

130

IV

131

I

LA JEUNESSE *.
À M. L. Laurent-Pichat.

La jeunesse à l'heure où nous sommes
Doit rendre l'espérance aux hommes.
L. LAURENT-PICHAT.

Oui, nous sommes les fiers, nous sommes la jeunesse !
Le siècle nous a faits tristes, vaillants et forts ;
Condamnant sans pitié la peur et la faiblesse,
Nous plaignons les vivants sans gémir sur les morts.

S'il tombe de nos yeux quelques vains pleurs de femme,
Nous les laissons couler paisibles ; mais, après,
Meilleurs, nous voulons voir plus haut monter notre âme,
Des larmes à l'espoir, du progrès au progrès !

Nous aimons la justice et la clémence sainte ;
Nous poursuivons le mal plus que le malfaiteur ;
Nous embrassons le pauvre en une ferme étreinte,
Afin qu'il sente un cœur de frère sur son cœur !

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, pages 171-172 ; *Aimer-Penser*. Publication : *Les Jeunes Croyances*, IV, 1, pages 87-89. *Le Toulonnais*, jeudi 23 mai 1867, « Nouvelles artistiques ». — Pour Léon Laurent-Pichat, voir sa notice biographique dans les *Notes et Documents* de ce volume, pages 222-228.

Arrachés au repos, lancés dans la bataille
Par un pouvoir secret... qui nous importe peu,
Nous vivons ! et chacun de nous lutte, et travaille
À dresser sur l'autel la Liberté, son dieu !

Loin de l'humilité, la doctrine inféconde
Qui fait courber le front à l'auguste Vertu,
C'est pour vivre debout et citoyens du monde,
Que nos pères, martyrs saignants, ont combattu !

Et nous qu'ils ont grandis, au fond des cieux splendides
Nous pouvons, par-dessus les monts de l'horizon
Et par-dessus l'amas des préjugés stupides,
Entrevoir l'éclatant lever de la Raison.

134

Nos aînés sont tous là, devant nous, sur la route,
Mais l'un d'eux quelquefois s'arrête pour mourir ;
Parfois l'un d'entre nous, pâle, chancelle et doute,
Et la foule en révolte est lasse de souffrir !

Alors, vous le savez, vous, soldat jeune encore,
Penseur au chant superbe et mâle travailleur,
Vous dont l'âme rayonne en attendant l'aurore
Qui doit illuminer notre nuit de malheur !

Alors, serf du devoir, confiant dans son âge,
Un volontaire est là qui sort des rangs épais,
Et jette un cri vibrant d'amour et de courage,
Poète du combat, combattant de la paix !

Toulon, 8 octobre 1866.

II

À UN POÈTE DE COMBAT *.

Puisque la vérité sublime
Vous embrase d'un saint désir
Et vous pousse à combler l'abîme
Que notre siècle doit franchir ;

Puisque le beau nom de justice
Fait resplendir votre drapeau ;
Puisque vous tenez pour le vice
Les clous tout prêts et le marteau !

Puisque vous rêvez pour la ville
La mort des préjugés railleurs ;
Puisque le héros qu'on exile
A lu votre amour dans vos pleurs ;

Puisque vous avez l'espérance
D'admirer un nouveau soleil
Qui ressuscite notre France,
Ou l'illumine à son réveil ;

135

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, XXII, pages 53-55 ; *Les Jeunes Croyances*, IV, II, pages 90-92.

Acceptez mon salut de frère,
Car je veux vous suivre au combat,
Et porter aussi la bannière
Qu'en vain la tyrannie abat.

Mes aînés, vous jouez un rôle
Aussi grand que je suis petit,
Mais sur la vôtre ma parole
S'aiguise, et le temps me grandit.

Hier j'ai dit : salut ! au poète
Qui nous guide vers l'avenir,
Et fait marcher à notre tête
Sa pure gloire de martyr.

Aujourd'hui : salut ! aux apôtres
Qui vont prêchant la liberté,
Tombant les uns après les autres,
Seuls prêtres de la charité !

Salut ! j'ai voulu vous connaître,
Et vous dévoiler mon amour,
Mes frères, car bientôt peut-être
Je vais me lever à mon tour.

Oh ! puissé-je, dans la bataille
Que j'engagerai dès demain,
Grandir assez ma courte taille
Pour presser vos mains dans ma main !

Nîmes, mai 1865.

III

LE BAS *.

À Madame A. T.

Joanne a six ans. Hier c'était un ange encore ;
Ce n'est plus qu'une enfant d'Ève. Le ciel colore
Pourtant de son regard son regard caressant,
Car Dieu regarde face à face l'innocent ;
Elle est pauvre, elle est gaie, à la fois rose et blanche.
Elle a les mouvements de l'oiseau sur la branche,
Et sa voix est un chant éternel. À la voir,
Le plus désespéré d'un pur rayon d'espoir
Sentirait resplendir son âme, comme brille
La mer sous le soleil. Cette petite fille
Hier avait tout de l'ange et rien de l'être humain ;
Aujourd'hui le travail vient d'êtreindre sa main,
Car aujourd'hui c'est tout de bon qu'elle travaille !
Elle a l'air grave, l'air attentif ; maille à maille,
Le fin tissu d'un bas s'allonge sous son doigt,
Et le poète dit, triste de ce qu'il voit :

* AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose ; Flux et Reflux*, IV, pages 6-8 ; *Aimer-Penser*. Publications : *Les Jeunes Croyances*, IV, III, pages 93-96 ; *Le Propagateur du Var*, 1867, pages 317-318. — Jean Aicard a dédié deux poèmes à cette « Madame Anna T. » : il pourrait s'agir d'Anne-Camille-Catherine Calmels (1828-1886), épouse du Dr Jacques-Laurent Turrel (1818-1881), qui habitait alors dans la petite rue de l'Ordonnance, en face de la maison d'Amédée André. Notre poète dédia également deux poèmes humoristiques à ses filles Gabrielle et Valentine Turrel.

« Riche, une fille joue à vêtir sa poupée ;
À couvrir ses pieds nus, pauvre, elle est occupée ! »

Oh ! que de peine prit l'aïeule aux cheveux blancs
Pour la mettre au labeur ! Entre ses doigts tremblants
Elle tenait les mains inhabiles. La vieille
Tricotait lentement, une aiguille à l'oreille,
Et dans ce long travail monotone du bas,
Joanne pressentait notre vie ici-bas !
Humble tricot du pauvre, ô poème de femme !
Sympathique témoin des douleurs de son âme !

Regardez un instant la bonne femme : elle a
Vécu quatre-vingts ans, telle que la voilà !
Allant dans la forêt glaner le bois qui tombe,
Filant, faisant la soupe ou tricotant. La tombe
Doit la prendre au travail, et la fillette aussi.
L'existence du pauvre et sa mort sont ainsi.
Les hommes vont pieds nus, mais la femme tricote,
Toujours, pour son mari, pour ses enfants. Elle ôte
De sa bouche le pain pour eux. Elle voudrait
Leur mesure avec plus de bien-être, et mourrait
Heureuse, s'ils marchaient un jour sur cette terre
Sans déchirer leurs pieds... Ô richesse !

Ô misère !

Hélas ! pendant ce temps, dans les grandes cités
La vapeur jette un cri rauque de tous côtés,
Prend soie et cotons blancs, saisit d'épaisses laines,
Recueillis à grands frais sur des plages lointaines,
Et, travaillant avec son long cri douloureux,
Vend des bas de fabrique aux riches paresseux !

Toulon, août 1865.

IV

SAUTS PÉRILLEUX *.
À l'Auteur des Misérables.

C'était un saltimbanque leste !
Sa vie était un carnaval ;
Son costume d'un bleu céleste
Scintillait d'astres en métal.

Il avait le poing sur la hanche.
Sa Colombine, verte et blanche,
L'admirait d'un air orgueilleux ;
Mais sa paupière était baissée,
Et l'on eût dit qu'une pensée
Germeait en larmes dans ses yeux !

Jamais, dans les plus grandes fêtes,
Bouffon ne s'éleva si haut ;
Il faisait se dresser les têtes
Vers le ciel, à son moindre saut !

Sur sa joue amaigrie et blême,
Sous son rire blafard qu'on aime,
Sauvage, perçait la douleur ;

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXVII, pages 141-142 ; *Aimer-Penser*.
Publications : *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1866-1867, 10^e volume, pages 32-33 ; *Les Jeunes Croyances*, IV, IV, pages 97-100. —
« L'auteur des Misérables » : Victor Hugo.

Il contenait dans sa poitrine
Toute une tristesse divine :
Il souffrait, lui, le bateleur !

Allons ! le spectateur trépigne !
Allons ! gai pantin, en avant !
Et si tu veux manger, sois digne
De ton voisin le chien savant !

Ah ! si l'on connaissait les causes !
Si l'on pouvait de toutes choses
Voir le fond à travers la nuit !
Savons-nous où plane ton âme ?
Sur ces tremplins où l'on t'acclame,
Savons-nous ce qui t'a conduit ?

Bah ! qu'importe à la multitude ?
Fais-la rire, même en pleurant :
Dans une grotesque attitude,
C'est drôle un visage navrant !

Il vient, il bondit, il s'enlève !
Sa douleur, à lui, n'est qu'un rêve !
Plus que jamais leste et hardi,
Du haut de sa corde tendue
Feignant une chute éperdue,
Le saltimbanque est applaudi !

Comme il roule à travers l'espace !
Comme il est gracieux et fort !...
Mais tout à coup la corde casse,
Et l'on relève un homme mort.

Toulon, 8 juillet 1866.

V *

Que voulez-vous que je vous dise ?
Cela vous coûterait bien peu
De délaisser enfin l'Église
Et de vous rapprocher de Dieu.

Vous écrasez les grandes choses
Sous un niveau matériel,
Sans baisser les yeux vers les roses,
Sans les élever jusqu'au ciel !

Vous inventez des saintes vierges,
Tout en marchant dans l'impudeur ;
Vous portez à la main des cierges,
Et la nuit noire au fond du cœur.

Si vous le vouliez bien, mes frères,
Ancrés dans la félicité,
Vous abdiqueriez vos colères
Pour la simple fraternité !

* Poème parfois titré « La trêve de Dieu ». AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, XLVIII, pages 113-114 ; *Aimer-Penser* ; *Les Jeunes Croyances*, IV, v, pages 101-103.

L'Humanité, blanche et nouvelle,
Dresserait un front triomphant...
Sous l'azur, clémence éternelle,
Nul ne gronderait un enfant !

Les enfants auraient tous des mères ;
Ils pourraient se chérir entre eux,
Sans se mêler à des misères,
Sans ternir le ciel de leurs yeux !

Les enfants feraient leur murmure
Comme les oiseaux et les vents ;
La mystérieuse Nature
Serait comprise des vivants.

Je vous le dis ; moi, je vous aime,
Frères, je voudrais vous voir tous
Debout dans un amour suprême,
Jamais humbles, mais bons et doux !

Non ! l'homme rampe dans la fange,
Lui qui pourrait, juste et béni,
Entrouvrir ses deux ailes d'ange,
Et s'élancer dans l'infini !

Toulon, 5 mai 1866.

VI

À LAMARTINE *.

Le temps heureux n'est plus où rayonnait la Grèce,
Où Périclès vivait, étoile du plein jour !
Où les peuples, ardents de force et de jeunesse,
Voyant un Dieu partout, sentaient partout l'amour !

Le temps, le temps est mort des couronnes civiques,
Où l'on n'oubliait plus le poète vainqueur !
Il est bien mort, ce temps des vieilles républiques
Qui payaient largement les cœurs avec le cœur !

L'orgie en ses festins n'a même plus de roses !
Les âmes sont de cire, et les fleurs de métal ;
Des dieux et de l'amour il nous reste deux choses :
La pâle indifférence et le désir brutal !

* Publications : AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV, VI, pages 104-106 ; *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1866-1867, 10^e volume, pages 303-304. — Voir les notes complémentaires, pages 203-212.

Les jeunes d'aujourd'hui vaudraient-ils ceux d'Athènes ?
Eux qu'on voit, dédaigneux du juste en cheveux blancs,
Récolter ces moissons hâtives de leurs graines :
Des nouveau-nés déjà blêmes et tout tremblants !

D'autres l'ont dit : plus rien ne bat dans les poitrines !
Et s'il est quelque part, triste, sur les sommets,
Un héros de jadis, meurtri de nos ruines,
Et tel que notre temps n'en verra plus jamais !

S'il reste un grand poète et s'il reste un grand homme,
Ô miracle ! si grand qu'en un dernier effort,
La foule, par hasard, s'en souviennet et le nomme,
Un, dormeur, réveillé, l'insulte, et se rendort !

Ah ! comme il faut vouloir, pour garder l'espérance !...
Père, des bruits confus sont venus jusqu'à moi ;
On a cru t'émouvoir et troubler ton silence,
Mais, te sachant trop haut, j'ai répondu pour toi.

Paris, 25 avril 1867.

VII

MISÈRE ET SOLEIL *.

À M. L. Laurent-Pichat.

Êtes-vous quelquefois, rêveur, passé devant
Des baraques de bois qui craquaient à tout vent ?
Il faisait froid et chaud. C'était quelque dimanche ;
Un être maigre et laid sautait sur une planche ;
Il riait. Il était revêtu d'un lambeau.
Homme ou femme, il sautait. Beaucoup le trouvaient beau,
Et beaucoup admiraient ses paillettes de cuivre,
Sans songer qu'il riait de la sorte pour vivre.
Et si vous avez vu, dites, qu'aimez-vous mieux
Du saltimbanque triste ou du public joyeux ?
Avez-vous traversé jamais de vieilles rues ?
Les femmes, en haillons, sur vos pas accourues,
Deux enfants sur les bras, vous ont-elles montré
Leur misère vivante, et là, le cœur navré,
Insulté des petits, heurté de quelque homme ivre,

* AICARD (Jean), *Poèmes et contes divers ; Vieux vers et vieille prose ; Flux et Reflux*, XXX, pages 71-74 ; *Les Jeunes Croyances*, IV, VII, pages 107-110.

Effrayé de la mort, pris du dégoût de vivre,
N'avez-vous pas songé : « D'où vient que le ciel bleu
Brille sans s'émouvoir et sans trahir un Dieu ? »
Pour moi j'ai contemplé ces choses. Par la ville
J'erre souvent. Je plains notre humanité vile,
Et je répète en moi que si l'homme ici-bas
N'est pas heureux, c'est que son prochain ne veut pas.
Le riche est lâche. Il faut qu'on jeûne quand il mange !
Et je contemple alors le ciel,... et c'est étrange !

Or, hier, j'ai voulu fuir l'homme et marcher vers Dieu ;
J'ai pris la mer. Le vent chantait sous l'azur bleu,
Et je songeais qu'il faut que tout esprit travaille
À livrer au malheur la dernière bataille ;
Et je fuyais toujours loin de terre, croyant
Trouver un peu de paix sous l'espace brillant.
Mais je vis des forçats qui ramaient sous la chaîne ;
Des matelots grimpaient dans les mâts avec peine ;
Un vieux pêcheur tendait vainement l'hameçon,
Et soudain j'entendis un grand bruit. Le canon
Tonnait, et cette poudre avait coûté des sommes
Plus fortes qu'il ne faut pour nourrir bien des hommes.
Les Léviathans noirs étaient prêts aux combats.
Sur ces monstres de fer hurlait le branle-bas...
Alors je détournai les yeux vers la campagne :
La Guerre, un fort debout sur la haute montagne,
Disait : « C'est moi qui suis le maître tout-puissant :
Je veux vivre ! je veux des larmes et du sang ! »
Sombre, je me penchai pour voir au fond de l'onde :
C'était confus. Pourtant j'entrevis tout un monde :
Tout un monde hideux qui roulait vaguement
Sous les flots, et des yeux terribles, par moment

Me lançaient comme un dard leur clarté surhumaine ;
D'horreur et de pitié ma jeune âme était pleine,
Et je m'enfuis. Le vent chantait sous l'azur bleu...
Je gagnai la cité des morts pour chercher Dieu !
Les cyprès pleuraient seuls, quand j'entrai, sur les fosses ;
D'ailleurs, partout la joie ou bien des larmes fausses ;
Les moineaux francs, nombreux, chantaient devant la mort ;
J'étais calme ; j'étais tout tranquille d'abord.
On portait un enfant qu'on jeta dans la terre,
Et les suivants riaient devant le grand mystère.
Ce rire me navra. Là, des tombeaux ouverts
Attendaient leurs cercueils pour être recouverts,
Et sur d'autres, ici, poussaient de folles herbes ;
D'autres étaient chargés de sculptures superbes...
Ma tristesse grandit, car la société
Étalait encor là toute sa vanité !
Et devant ce néant et ces bouffonneries,
Ces festons de papier et ces verroteries,
Indigné, je criai, niant toute vertu :
« Impassible Soleil, pour qui resplendis-tu,
Et que fais-tu là-haut à regarder la Terre ? »

Et j'entendis les morts me répondre : « IL ESPÈRE ! »

VIII

ΑΣΘΜΑ *.

À mon père Jean AICARD

Mort le 16 mai 1853.

Ne pourrai-je saisir un espoir qui m'apaise,
 Ni voir luire la foi dans la clarté du jour,
 Dis, ô joyeux soleil dont le rayon me baise ?
 Réponds, toi que je sens dans la lumière, — Amour ?

Je ne sais si je crois en Dieu ! L'azur me pèse.
 Je voudrais d'un élan crever ce plafond lourd ;
 Depuis longtemps je marche, et la route est mauvaise ;
 Ma fatigue en vain jette un appel au ciel sourd.

Pourtant je veux donner à quelqu'un ma prière !...
 Les ailes de mon cœur me soulèvent de terre,
 Sans trouver aucun but à leurs brûlants efforts ;

Mais, aux vagues désirs quand mon être se livre,
 Je ne puis m'affirmer qu'on puisse ne plus vivre,
 Et l'Aspiration m'emporte vers les morts !

Toulon, 1866.

* AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV, VIII, pages 111-112. — Voir les notes complémentaires, page 212.

IX

L'HISTORIEN *.

Ô Révolution, ma mère,
que vous étiez lente à venir !
MICHELET.

Parfois l'historien qui sonde
Les grands règnes évanouis,
Ou sur les horizons du monde
Fixe ses regards éblouis,

Voyant dans quelle nuit profonde
Les esprits dormaient enfouis ;
Et quelle tempête féconde
Les fit surgir épanouis,

Cet homme enthousiaste pleure !
Superbe, impatient de l'heure
Où l'ignorance doit périr,

Il crie en sa sainte colère :
« Ô Révolution, ma mère,
Que vous étiez lente à venir ! »

Toulon, 1866.

* AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV, IX, pages 113-114.

X

SAMSON*.

À M. Charles Alexandre.

Tu dors content, Voltaire, et de ton fin sourire
L'ironique reflet parmi nous est resté ;
Le siècle t'a compris ; la jeunesse t'admire :
Toi, tu sommeilles, calme, et dans ta majesté.

L'édifice pesant que tu voulais détruire,
Debout, menace encor l'aveugle Humanité,
Et, radieux défi, l'éclair de ta satire
De la nuit qui l'entoure est la seule clarté.

Nous t'aimons, ô vieillard : ta colère était sainte !
Nous, nous embrasserons dans une immense étreinte
Les colonnes du temple où règnent les faux dieux...

Les Philistins mourront sous les ruines sombres,
Mais Samson, cette fois, surgira des décombres,
Avec la Liberté vivante dans ses yeux !

Toulon, 10 novembre 1866.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, page 175 ; *Les Jeunes Croyances*, IV, x, pages 115-116. — Pour Charles Alexandre, voir sa notice biographique dans les *Notes et Documents* de ce volume, pages 228-230 — Voir aussi, dans ce volume, l'article « Notes complémentaires », pages 212-213.

XI

VISITE À L'ARSENAL DE TOULON *.

La forge retentit de longs fracas d'enclume ;
Tout hurle, tout gémit, et, dans l'ancre infernal,
Sous le soufflet robuste un noir brasier qui fume
Est le naissant foyer du splendide idéal.

La machine à vapeur, rauque, siffle et s'allume ;
L'ouvrier sans repos veille dans l'arsenal...
Hors d'ici ! vain poète, ou jette au loin ta plume ;
La Science, sans toi, doit triompher du Mal !

« Non ! j'ai ma mission, car j'ai mon Évangile !
Si vous êtes l'airain, je ne suis pas l'argile ;
Je me sens frère aussi des puissants inventeurs !

« Eux seuls ils sont vraiment les citoyens du monde,
Mais vous laissez leurs noms dans une ombre profonde,
Et moi je les ferai briller dans tous les cœurs ! »

Toulon, 1866.

* AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV, XI, pages 117-118.

XII

CINCINNATUS *.

Hommage aux ouvriers de Bandol.

Les temps sont accomplis. L'aube sereine dore,
À l'horizon lointain, les paisibles sommets,
Et la terrible nuit qui nous oppresse encore
Doit insensiblement disparaître à jamais !

La Science a creusé les plus profonds secrets ;
L'ignorance d'esprit et de cœur s'évapore,
Et le monde bientôt, de progrès en progrès,
Ne verra dans son ciel qu'une éternelle aurore !

Tous les hommes seront frères, et tous égaux ;
Ils vivront sous l'azur, bons, paisibles et beaux,
N'ayant plus de mortel que l'enveloppe d'homme ;

Ni valets, ni seigneurs ! tous seront artisans !
Et les meilleurs d'entre eux se feront paysans,
Comme Cincinnatus,... le plus grand fils de Rome !

Bandol, 27 décembre 1866.

* AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV, XII, pages 119-120.

XIII

DEUX ATHÉES *.

L'un dit que nier Dieu, c'est ne plus croire en rien.
Cet homme ne sait pas sanctifier le doute,
Et, lâchement, il a du Mal suivi la route,
Car c'est un sentier rude et serré que le Bien !

Du moins, humble pécheur, le timide chrétien
Brave les châtiments d'un maître qu'il redoute ;
Mais lui ne reconnaît, sous l'éternelle voûte,
Nul pouvoir assez grand pour planer sur le sien !

Maudit soit son orgueil sans fierté ni justice !
N'ayant pas peur du juge, il marche dans le vice,
En étalant sa honte en face du ciel bleu !...

L'autre, pâle et saignant, meurtri par la souffrance,
S'est écrié soudain, debout dans l'espérance :
« Quand l'Homme le voudra, c'est lui qui sera Dieu ! »

Toulon, 1866.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, page 174 ; *Aimer-Penser ; Les Jeunes Croyances*, IV, XIII, pages 121-122.

XIV

SOLIDARITÉ *.

À M. A. A.

J'ai ceint mes reins, j'ai pris le bâton voyageur,
 Car mon âme souvent n'est qu'une plaie ouverte !
 Et je vais, demandant sans trêve un air meilleur,
 En tous lieux où l'on trouve une route déserte.

Or, hier, j'ai gravi l'escarpement d'un mont :
 J'escaladais les pics par des sentiers de chèvre ;
 Une étrange frayeur faisait pâlir mon front,
 Quand la nue, en passant, frémissait sur ma lèvre.

Là, dans les rochers gris, immuable comme eux,
 S'élève le sapin rêveur auprès du chêne ;
 Les souffles ennemis passent dans ses cheveux,
 Même sans émouvoir sa force souveraine.

Sur ces pures hauteurs règne l'éternité ;
 L'horreur religieuse habite cette cime,

* Poème parfois titré « Sommets ». AICARD (Jean), *Hommes et Choses ; Aimer-Penser*. Publications : *Les Jeunes Croyances*, IV, XIV, pages 123-126 ; *L'Écho du Var*, 12 mai 1867, « Feuilleton », page 1, colonnes 1-3. — « M. A. A. » = Amédée André.

Et, qu'on ait devant soi la nuit ou la clarté,
C'est toujours l'infini béant, toujours l'abîme !

J'ai promené mes yeux sur les grands horizons ;
C'étaient des monts houleux, c'était la mer immense,
Et j'aperçus à peine un groupe de maisons...
Mon âme alors se prit à pleurer en silence !

Mon âme alors se prit à pleurer les vivants
Qui sont si peu de chose au sommet des montagnes !
Que trouble le vertige, et qui tremblent aux vents
Plus que l'épi de blé par les blondes campagnes !

Mais, dans un creux de roche, une bête à bon Dieu,
Confiante, courait sous l'herbe fraîche et douce,
Et je compris que même en ce farouche lieu
Vivent, sans nul effroi, l'insecte et l'humble mousse !

Et tout à coup j'ai vu, comme je vois le jour,
Des yeux de mon esprit, la Clémence éternelle,
Et j'ai pu pénétrer l'universel Amour,
Ainsi que l'aigle monte aux cieux, d'un seul coup d'aile !

Comme par un miracle auguste, j'ai senti,
Distinctement, ma vie éparsée en la nature ;
C'est un songe puissant qui ne m'a pas menti :
Je suis ombre ! je suis soleil ! je suis murmure !

Je me sens palpiter sous l'haleine du vent !
Je suis le chêne vert ! je suis la jeune sève !
Je suis l'Homme ! je suis le suprême Vivant !
Dans tous les vols mon âme au vol ardent s'élève !

Ô feu du ciel tombé dans le sein des cailloux,
Pistils des fleurs, parfums sacrés de la bruyère,
Je me sens frissonner d'extase comme vous
Aux baisers virginaux de la blanche lumière !

J'aime, je vis ! La Mort est morte ; elle n'est rien !
Allez, vous dont la foi débile s'est éteinte,
Vous tous qui poursuivez le bonheur et le bien,
Respirer sur les monts la Fraternité sainte !

Toulon, février 1867.

XV

LA MER *.
À M. J. Michelet.

Concert prodigieux des ondes et des pierres !
Long retentissement des flots sur les galets !
Majesté de la mer débordant de lumières !
Fourmillement profond d'ombres et de reflets !

La mer, suprême tombe, est la source suprême ;
Plongez dans ce soleil, vous trouverez la nuit,
Mais la mort s'y fait vie, et dans cette ombre même
Un monde se recueille et travaille sans bruit.

Là les plus petits font l'œuvre la plus sublime ;
Unis et patients, ils montent vers le jour,
Et bientôt ce labeur qu'emprisonnait l'abîme
Le firmament joyeux l'embrasse avec amour !

* AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 19-20 ; *Flux et Reflux*, LXXXIII, pages 167-168. Publications : *Le Toulonnais*, 33^e année, samedi 26 janvier 1867 ; *Le Messager de Marseille* (?), non daté ; *Les Jeunes Croyances*, IV, xv, pages 127-128. — « J. Michelet » = Jules Michelet, le célèbre historien.

Parfois l'homme ainsi voit surgir quelque île immense,
Puis d'autres s'écrouler dans le gouffre écumant ;
Mais la puissante mer, sans repos, recommence
Les travaux éternels de son enfantement.

La mer, la grande mer est semblable à l'Histoire :
Toutes deux ont leurs nuits sans fond et leurs clartés ;
Au-dessous des splendeurs des rois et de la gloire,
Les peuples ténébreux forgent leurs libertés.

Et quand des ouragans s'apaise l'harmonie,
L'horizon vapoureux, lassé de se ternir,
Nous montre, dans la mer au firmament unie,
L'Humanité mêlée à Dieu, dans l'avenir.

Toulon, 15 octobre 1866.

166

XVI

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ *.

À mon ami Michel Reynaud.

Tout homme est prêtre.

Quand nous saurons bien tous que nous sommes des frères,
Quand l'amour coulera dans le sang de nos cœurs ;
Debout sur les engins des haines et des guerres,
Quand vainqueurs et vaincus s'embrasseront, vainqueurs ;

Quand, reniant le trône, un roi dira : « J'abdique !
J'abdique les hauteurs... je dois régner d'en bas ! »
Quand on aura compris la sainte République,
Quand les peuples n'auront ni prêtres ni soldats !

Quand on ne verra plus sous les splendeurs célestes
Le théâtre forain, l'auberge aux toits branlants ;
Quand les forts et les grands n'auront plus sur leurs vestes
Les tatouages d'or des bouffons ambulants !

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LXXXIV, pages 169-170 ; *Aimer-Penser ; Les Jeunes Croyances*, IV, XVI, pages 129-131. — Michel Reynaud (1808-1890), un chirurgien de la Marine, érudit et humaniste, qui a fourni à Jean Aicard le modèle de Rinal dans *Maurin des Maures*.

167

Quand l'homme bénira Dieu, créateur des mondes,
Ou dira : « Je ne puis monter jusqu'à la foi !
Ô Dieu qui t'es voilé de ténèbres profondes,
Laisse-moi seul ! je vais, sans plus songer à toi ! »

Quand les foules, bien haut par l'Esprit emportées,
Jetteront dans l'oubli l'inutile douleur,
Quand douteurs et croyants, et sublimes athées
Éclairciront les nuits de l'esprit par le cœur !

Quand la science et l'art par leurs portes divines
Montreront l'inconnu : la Vie ou le Néant !
Quand tous les cœurs auront dans toutes les poitrines
La régularité des flux de l'Océan !

Quand nous marcherons tous dans la même pensée,
Cherchant un seul but, même en des chemins divers ;
Quand vers ce but sera sans relâche fixée
Toute la volonté ferme de l'Univers !

Alors viendra la Paix, la grande Nourricière !
Alors plus de patrie ! un seul peuple de dieux !
L'Égalité luira vivante sur la terre !
La Liberté vivra splendide sous les cieux !

Toulon, 20 septembre 1866.

XVII

EXIL *.

À M. Ernest Morin.

J'ai besoin de silence... oh ! ne me parlez pas !
J'écoute au fond de moi le murmure d'un rêve
Et j'entrevois au loin, sous les vapeurs, là-bas,
La Provence éclatante et chaude qui s'élève !

Un souffle amer, pesant, me traverse le cœur...
Est-ce toi, folle brise ou mistral des collines ?
Est-ce vous dont le vol a pris tant de lenteur,
Parce qu'il s'est chargé des essences marines ?

Souffle étrange ! parfum qui trouble ! souvenir !
Toujours et malgré tout tu pénètres mon âme,
Et tu me fais chanter, et tu me fais souffrir,
Souvenir ! nom cruel, doux comme un nom de femme !

J'ai tout quitté ! ma sœur, mes flots et mon soleil !
J'ai quitté la nature ardente de Provence,

* AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV, xvii, pages 132-135. — Pour Ernest Morin, voir sa notice biographique dans les *Notes et Documents* de ce volume, pages 230-240.

Quitté mon fier pays ignorant du sommeil,
Qui moissonne sans trêve et sans trêve ensemence !

Tu ne me tendras plus, ma sœur, tes douces mains ;
Je suis seul maintenant ! je vais tête baissée,
Et je saigne de voir le peuple des humains
Oublier les hauteurs calmes de la Pensée.

C'est fini. Je suis là, morne. J'ai tout quitté !
J'ai fui ! Je suis parti sans regarder derrière !...
Elle n'est plus à moi, la bleue immensité
Tressaillant de bonheur, d'amour et de lumière !

Je ne vais plus, le front tout pensif, dans les bois,
Respirer le printemps amoureux et sauvage !
Je ne suis plus l'amant si joyeux autrefois
Des vagues aux yeux bleus qui chantent sur la plage !

Ah ! que je vous aimais, magnifiques sommets !
Pins et chênes mouvants, collines virginales,
Cimes de la Provence, ah ! que je vous aimais !
Vous qui montez au ciel mieux que les cathédrales !

Pics de Coudon, Faron, grands rêveurs soucieux,
Comme vous tentez bien l'escalade suprême !
Comme vous heurtez bien votre colère aux cieux !
Révoltés au cœur chaste et ferme, vous que j'aime !

Ô Provence, aujourd'hui je parle et chante ainsi !
Et, lorsque je t'avais, c'étaient d'autres contrées
Que mon âme en pleurant se rappelait aussi,
Et qu'aussi je nommais sublimes et sacrées !

Oui par-delà les monts et par-dessus l'azur,
Plus loin que le nuage et plus haut que les astres,
Je sais confusément un pays jeune et pur,
Un pays affranchi du mal et des désastres !

Là, l'Amour fraternel est de tous bien connu !
Là, tout arbre a des fruits et chaque enfant sa mère ;
On ne voit pas un homme errant, débile et nu,
Manger le froment dur de la pâle misère !

C'est le pays où luit la bonne Volonté !...
Ah ! mon cœur de vingt ans, comme vous battez vite
Au nom de la patrie et de la vérité !...
Tel, au bord de son nid, l'aiglon tremble et palpite !

Eh bien ! un peu de temps, un peu de temps encor,
Ô splendide pays des âmes immortelles,
Et je pourrai vers toi prendre enfin mon essor,
Quand la mâle Vertu m'aura donné des ailes !

Paris, 7 avril 1867.

XVIII *

J'ai, toute cette nuit, ferme et tête baissée,
Écrit, rêvé... c'est bien, et je vais m'endormir ;
Je suis content de moi ! La nuit s'est effacée :
C'est l'aurore ; mes yeux voient ma lampe pâlir.

Puissé-je ainsi, penché sur l'existence sombre,
Travailler, travailler tant que je serai fort,
Et puis, heureux, lassé de la vie et de l'ombre,
Voir naître longuement l'Aurore de la mort !

Toulon, 21-22 juin 1866.

* AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, LVIII, page 130 ; *Aimer-Penser ; Les Jeunes Croyances*, IV, XVIII, page 136.

TABLE**I**

- I. Vere novo
- II. Souvenir du 11 janvier 1866
- III. Aimer-Penser
- IV. *Dans les taillis vivants*
- V. *Écoute ! si je meurs*
- VI. À toi qui veux mourir
- VII. *Il était sans amour*
- VIII. Quatrain
- IX. Chanson de Beppo
- X. Solus eris
- XI. Charité
- XII. *Il pleut, nous pleurons*
- XIII. *Nous sommes deux enfants*

II

- I. L'ange et l'enfant
- II. Le parfum des pervenches
- III. À Victor Hugo
- IV. À Victor de Laprade
- V. *Voici le frais matin*
- VI. Aquarelle

- VII. *Le printemps donne à tout la vie*
- VIII. Promenade
- IX. Ψυχή
- X. À notre cri-cri mort

III

- I. Amours
- II. Lied
- III. Le plongeur
- IV. À une Arlésienne
- V. Lumière
- VI. Le long de la rivière
- VII. *Le printemps me plaît*
- VIII. Chanson du rivage

176

IV

- I. La jeunesse
- II. À un poète de combat
- III. Le bas
- IV. Sauts périlleux
- V. *Que voulez-vous que je vous dise ?*
- VI. À Lamartine
- VII. Misère et soleil
- VIII. Ασθμα
- IX. L'historien
- X. Samson
- XI. Visite à l'arsenal de Toulon
- XII. Cincinnatus
- XIII. Deux athées
- XIV. Solidarité

- XV. La mer
- XVI. Liberté, Égalité, Fraternité
- XVII. Exil
- XVIII. *J'ai, toute cette nuit, ferme et tête baissée*

177

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR QUELQUES POÈMES DES *JEUNES CROYANCES*

Dominique AMANN

1. *Vere novo*

Cette expression latine, « Au printemps nouveau », est le titre d'un poème des *Contemplations* de Victor Hugo, composé en mai 1831 :

XII
VERE NOVO¹

Comme le matin rit sur les roses en pleurs !
Oh ! les charmants petits amoureux qu'ont les fleurs !
Ce n'est dans les jasmins, ce n'est dans les pervenches
Qu'un éblouissement de folles ailes blanches
Qui vont, viennent, s'en vont, reviennent, se fermant,
Se rouvrant, dans un vaste et doux frémissement.
Ô printemps ! quand on songe à toutes les missives

¹ HUGO (Victor), *Les Contemplations*, 2/ Paris, Michel Lévy frères, J. Hetzel et Pagnerre éditeurs, 1856, deux volumes, in-8°, II-359-408 pages. Tome I. Autrefois, 1830-1843 ; tome II. Aujourd'hui, 1843-1856. Le poème cité est pris au tome premier, livre premier « Aurore », XII « Vere novo », pages 55-56.

Qui des amants rêveurs vont aux belles pensives,
À ces cœurs confiés au papier, à ce tas
De lettres que le feutre écrit au taffetas,
Aux messages d'amour, d'ivresse et de délire
Qu'on reçoit en avril et qu'en mai l'on déchire,
On croit voir s'envoler, au gré du vent joyeux,
Dans les prés, dans les bois, sur les eaux, dans les cieux,
Et rôder en tous lieux, cherchant partout une âme,
Et courir à la fleur en sortant de la femme,
Les petits morceaux blancs, chassés en tourbillons,
De tous les billets doux, devenus papillons.

Mai 1831

Le poète compare les billets doux que s'envoient les amoureux au printemps à des papillons qui volettent de fleur en fleur.

Jean Aicard n'a repris de ce poème que son titre et il traite le sujet d'une manière très différente.

2. *Solus eris*

L'expression latine *solus eris* est extraite d'un vers d'Ovide : *Tempora si fuerint nubila, solus eris*² : « Si le ciel se couvre de nuages, tu seras seul », que l'on trouve dans les *Tristia*, recueil de cinquante lettres en distiques élégiaques écrites entre 9 et 12 alors que le poète se trouvait à Tomis, dans l'actuelle Roumanie, où il avait été exilé par l'empereur Auguste et où il était aban-

² OVIDE, *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot frères, fils et C^{ie} libraires, Collection des auteurs latins, 1869, xvi-871 pages ; avec la traduction en français, sous la direction de Charles Nisard. Le vers cité est extrait de *Tristia*, « Les Tristes », traduction française de Charles Nisard, livre I, élégie 9, vers 6, page 674.

donné de ses proches. Cette pensée s'applique à ceux que des amis entourent au temps de leur prospérité et délaissent quand le malheur les atteint.

Auguste Lacaussade³ a utilisé ce titre pour la pièce qui achève son recueil *Les Épaves* (1862), que l'on trouve dans la bibliothèque de Jean Aicard aux *Lauriers-Roses* :

XL

SOLUS ERIS⁴

C'est quand le cœur se lasse, amoindri par la vie,
Qu'on insulte son rêve et qu'on n'a plus la foi.
Nos défaillances font notre misanthropie.
Ne plus croire au passé, c'est ne plus croire en soi.

M^{me} BLANCHECOTTE.

Il est en moi déjà bien des tombes muettes,
Il est en moi des morts bien chèrement pleurés ;
Mon âme en deuil, mon âme aux angoisses secrètes,
Les visite, la nuit, de ses pleurs ignorés.

Mais s'ils coulent, ces pleurs, ils coulent en silence !
Pour étouffer mes cris j'ai bâillonné ma voix.
L'oiseau que la vipère a surpris sans défense
Et mordu, pour mourir se cache au fond des bois.

³ Auguste Lacaussade est né à Saint-Denis (Île Bourbon) le 8 février 1815, fils illégitime d'un avocat français et d'une métisse ; il est mort à Paris le 31 juillet 1897. Secrétaire de Sainte-Beuve à partir de 1844, lettré polyglotte, il a laissé des poésies et des traductions. En 1872, la République le nomma bibliothécaire du Sénat.

⁴ LACAUSSE (Auguste), *Les Épaves*, Paris, Édouard Dentu libraire-éditeur, 1862, in-18, iv-224 pages. Le poème cité se trouve aux pages 213-222.

Dans la forêt paisible au lumineux feuillage
Restez, hôtes ailés des printemps radieux !
De la chantante arène un de vous, avant l'âge,
S'éloigne implorant l'ombre où se cloront ses yeux.

Aux cœurs blessés laissons leur pénombre discrète,
Respectons le silence où leur pudeur se plaît.
Chacun porte en son sein quelque peine secrète ;
La plus âpre souvent est celle qui se tait.

Je n'ai point renié mon passé ni mon rêve !
Ce qu'une fois j'aimai, je l'aimerai toujours !
Oui, le dégoût m'a pris ! oui, le cœur me soulève !
Mais j'ai trouvé mes dieux moins hauts que mes amours !

Je renonce à ces dieux dont je hais l'imposture.
Nul ne trahira plus mes vierges dévouements !
Pourquoi recommencer et lécher sa torture,
Comme un chien qui retourne à ses vomissements ?

Répudions l'idole et gardons nos croyances.
Je me suis trompé d'heure, et d'autel, et de lieu !
Pour ne plus s'attarder aux lâches défaillances,
À d'ingrates erreurs disons nous-même adieu !

Brillante de fraîcheur comme une fleur mouillée,
Notre âme, à son matin, prête à tous ses candeurs.
De ses espoirs ma vie aujourd'hui dépouillée
Oppose aux coups du sort ses muettes pudeurs.

Se lamenter ! gémir ! — gémir pour qu'on nous plaigne !
Ou subir résigné les maux immérités !

Non ! je n'accepte point les coups dont mon cœur saigne !
Je suis né, je mourrai parmi les révoltés !

Dédaignant la pitié, pour imposer l'estime,
De sa propre détresse il faut sortir vainqueur !
Si le monde en nous croit briser une victime,
Montrons-lui que la force est du côté du cœur !

J'ai trop voulu, j'ai trop attendu de la vie,
Et je sais le mensonge où j'accouplai ma foi.
Je m'en vais du festin la lèvre inassouvie :
Les fruits que j'ai connus n'étaient point faits pour moi !

Je ne veux plus d'un monde aux idoles traîtresses !
Préférant ma chimère à ses réalités,
J'ai repoussé la coupe aux banales ivresses !
Mon âme a soif d'amour et non de voluptés !

Interrogeant mes jours penché sur mes ruines,
Je le sens trop, des fleurs de nos étés ardents
J'ai perdu les parfums et gardé les épines,
Et mon cœur saigne ! — soit ! mais qu'il saigne en dedans !

N'étaions point aux yeux nos vivaces blessures !
Étouffons nos soupirs sur nos lèvres en feu !
Écrasons sur nos cœurs l'aspic et ses morsures !
Nos angoisses sans nom, ne les crions qu'à Dieu !

Rentrons en nous, rentrons nos vertus blasphémées !
Voilons nos vœux déçus des ombres du linceul !
Couvrons d'un masque froid nos pâleurs enflammées !
Disons à notre esprit : Debout ! et marche seul !

Je l'ai fait ; et voici que votre voix me blâme,
Vous, la Muse au doux verbe, au front vêtu de noir.
Mais en moi, sachez-le, vous blâmez, ô belle âme !
Un frère par l'épreuve et par le désespoir.

Vous vous trompez : ma voix n'a point raillé mes peines !
Le sort n'a point glacé mon cœur, il l'a bronzé !
Je souffre comme vous, mais, libre dans mes chaînes,
Je souffre du malheur d'être désabusé !

Vous vous trompez : les pieds sur mes tendresses mortes,
J'ai maudit, non raillé qui m'a su torturer !
J'ai crié dans l'angoisse au Dieu des âmes fortes :
Guérissez-moi d'aimer, de croire et d'espérer !

J'ai trop cru, trop aimé ! — ce crime, je l'expie !
Le doute après la foi ! la nuit après le jour !
Mon idéal trompé fait ma misanthropie !
Ma haine, — si c'est haine, — est fille de l'amour !

Ce que j'attends des jours, ce n'est pas l'espérance,
Mais l'ombre. — Eh ! que m'importe à moi le *væ soli* !
La solitude est sainte et bonne à ma souffrance :
En attendant la mort, j'y viens chercher l'oubli !

Qui, moi ! me replonger dans les mêmes détresses !
Abdiquer mon orgueil aux douloureux efforts !
Non ! — Ne point triompher de nos lâches tendresses,
C'est aux faibles donner raison contre les forts !

Je veux l'ombre et l'oubli, — l'oubli des luttes vaines !
Je ne veux plus souffrir du mal dont j'ai souffert !

D'un ardent idéal n'embrasons plus nos veines !
Autour de nous faisons la nuit et le désert !

Solitudes des mers aux horizons sans bornes,
Sables maudits que brûle un soleil destructeur,
Espace désolés, ô solitudes mornes !
Qu'êtes-vous ? qu'êtes-vous près du désert du cœur ?

Eh bien, je te préfère encore aux foules vides,
Désert du cœur ! désert par Dieu seul visité !
Si l'on n'y peut guérir ses blessures livides,
On en meurt dans tes bras, austère Liberté !

Compatissante amie, âme éprouvée et douce,
Vous dites vrai, vivons ! la vie est un devoir !
Vivons !... mais vos espoirs, ma raison les repousse !
Je puis encor donner, mais non plus recevoir !

Écoutez de la Muse en vous la voix sereine ;
Moi, je suis de mon cœur le stoïque conseil.
Jeune et calme, restez dans la brûlante arène !
Restez ! — Je ne veux plus de ma place au soleil !

3. L'Ange et l'Enfant

C'est un des poèmes les mieux connus de Jean Aicard, de ceux dont on trouve le plus grand nombre de copies dans ses papiers : ces vers firent leur première apparition dans l'*Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*⁵ pour l'année 1864, aux pages 40 et 41 avec la dédicace « à M. J.

⁵ Publié à Marseille par Alexandre Gueidon.

Reboul » et datés « Nîmes, mars 1863 » ; ils parurent ensuite dans *Le Toulonnais* (31^e année, n° 4738, jeudi 14 décembre 1865). Des copies manuscrites se trouvent également dans les recueils *Cahier vert* – qui contient deux versions : 1° une très belle calligraphie secondairement corrigée à l'encre rouge ; 2° un manuscrit à la suite d'une longue lettre adressée par le jeune lycéen à sa mère en date du 15 août 1863 et portant un post-scriptum invitant Mouttet à faire publier par Gueidon – et *Poèmes et contes divers* offrant seulement deux ébauches.

Le poème fut ensuite joint aux *Jeunes Croyances*, mais avec une dédicace « à M. Franz Grillparzer », que l'on retrouve sur un tiré à part de l'imprimerie Eugène Aurel à Toulon contenu dans les recueils *Vestiges de mes cahiers d'enfant* – deux exemplaires dont l'un avec des corrections – et *À ma sœur*.

Ces deux dédicaces successives renvoient à l'histoire singulière de ce thème poétique.

La version *princeps* de l'argument est due au poète autrichien Franz-Seraphicus Grillparzer (1791-1872) qui le mit en vers le 22 octobre 1817 à l'occasion de la mort, à l'âge de six ans, de la fille d'un sien cousin, le *hofrichter* Leopold von Sonnleithner. Ses vers furent publiés, sous le titre *Des Kindes Scheiden*, dans un célèbre almanach viennois de l'époque : *Aglaja, Ein Taschenbuch für das Jahr 1819*.

Jules Canonge en publia la traduction réalisée par les époux Merfeld⁶ :

⁶ CANONGE (Jules), *Lettres choisies dans une correspondance de poète*, Paris, J. Tardieu, 1^{er} mars 1867, in-16. N'ayant pas trouvé d'exemplaire de cet ouvrage, je cite la traduction d'après Camille Pitollet qui l'a reproduite dans la *Revue des langues romanes*, sixième série, tome dixième, tome LX de la collection, 1918-1920, pages 426-427. — Pitollet donne à entendre que Reboul aurait connu le poème de Grillparzer par cette traduction. Or les Merfeld étaient plus jeunes que lui et ne se trouvaient pas à Nîmes en 1828 !

« *Le retour de l'enfant dans la céleste patrie.*

« Sur le chevet d'un berceau planait avec un doux frémissement le vol léger d'un ange. Le regard de l'immortel s'arrête sur l'enfant endormi. Il croit le voir, gracieux fantôme, lui sourire amicalement, comme sa propre image dans le miroir des ondes argentées. Charmé de cette illusion, l'ange s'abaisse ; des pas aériens le rapprochent du jeune être qui dort. Quelle douceur dans ce sommeil ! L'innocence et la paix céleste animent d'un suave frémissement l'haleine de la bouche et s'épanouissent sur le front argenté dont la chevelure, se frisant en boucles dorées, rayonne autour de lui comme une auréole ; elles reposent comme une branche de lys dans ses mains jointes.

« L'ange sourit gracieusement ; mais son visage s'obscurcit tout-à-coup ; sombre, et comme s'il couvait l'enfant d'un regard sérieux et profond, en soupirant il se détourne ; son esprit embrasse les jours à venir ; il prévoit la tempête à laquelle le chêne seul résiste et qui brise les fleurs ; il entend bruire la flèche du malheur portant la mort dans les âmes, flèche contre laquelle l'innocence et le droit ne sont qu'un bouclier fragile. Il voit noyé de larmes l'œil qu'aujourd'hui couvre doucement la paupière, et, brisée, la poitrine qui s'élève maintenant, doucement palpitante. La pitié saisit l'âme du céleste messenger ; son regard s'élève ; il interroge, il supplie ; l'Être infini consent. Alors l'ange étreint les frêles épaules ; il baise les lèvres convulsives : « Sois heureux, dit-il, ô enfant ! » et l'enfant était morte. »

Adolphe-Abraham Merfeld est né à Bielefeld (Rhénanie du Nord-Westphalie) ca 1814 et son épouse, née Françoise Selberg, vit le jour à Rinteln (Basse-Saxe, Allemagne) le 20 mars 1826. Abraham était docteur en philosophie et enseigna l'anglais aux lycées d'Avignon puis de Nîmes.

Le poème de Grillparzer fut également connu en France par une adaptation qu'en fit Charles Loyson ⁷ :

L'Enfant heureux ⁸

ÉLÉGIE

Traduite de l'Allemand de M. Grillpattzer.

UN ange aux plumes argentées,
Au chevet d'un berceau qu'ombrageaient à demi
Ses ailes dans les airs mollement agitées,
Planait d'un vol léger sur l'enfant endormi.
L'immortel, incliné vers la douce figure,
Où brillait un sourire et d'amour et de paix,
Comme au miroir d'une onde pure,
Croyait voir son image et contempler ses traits.
De cette illusion entretenant l'ivresse,
Vers la couche tranquille il approche, il se baisse.
Oh ! combien ce sommeil lui paraît gracieux !
Le pur souffle échappé de ses lèvres de rose
Respire le calme des cieus ;
Sur ce front argenté l'innocence repose,
Et son éclat céleste en cercle radieux
Semble briller autour de ses boucles flottantes,

188

⁷ Né à Château-Gonthier (Anjou) le 13 mars 1791 ; décédé à Paris le 27 juin 1820 ; journaliste et écrivain. Bien oublié comme écrivain, Charles Loyson est surtout connu aujourd'hui pour avoir été l'oncle paternel de Charles Loyson, en religion « le père Hyacinthe », célèbre pour son mariage et son opposition à Rome (voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 13, 15 août 2015, pages 69-87).

⁸ *Annales romantiques, recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine*, 1825, pages 60-61. Le poème a été publié pour la première fois dans le *Lycée français ou Mélange de littérature et de critique*, 1819, pages 51-52.

Dont l'or en ondoyants replis
Voile deux mains éblouissantes ;
Jointes paisiblement sur un beau sein de lis.
L'immortel souriait à cette aimable image.
Soudain son front pensif s'est voilé d'un nuage ;
Il détourne les yeux, et pousse un long soupir.
Déjà dans les jours à venir
Il avait entrevu l'orage
Qui fait ployer le chêne et brise l'humble fleur.
Il entendait siffler la flèche du malheur,
La flèche au vol mortel, qu'inutile défense,
N'écartent la justice, hélas ! ni l'innocence.
Ces yeux clos doucement allaient s'ouvrir aux pleurs ;
Ce sein paisible et pur, qu'à peine
Agite en s'exhalant une légère haleine,
Devait être brisé sous le poids des douleurs.
L'esprit céleste, ému d'une sainte tristesse,
Consulte, l'œil aux cieus, l'éternelle sagesse ;
Le Tout-Puissant fait signe, et d'un facile effort
Soulevant dans ses bras l'innocent qui sommeille,
Il presse sa paupière et sa lèvre vermeille :
« Sois heureux » lui dit-il ; et l'enfant était mort.

Feu CH. LOYSON.

189

Ce thème fut repris par le boulanger-poète nîmois Jean Reboul en 1828. Celui-ci en fit une lecture dans un salon littéraire et l'un de ses auditeurs transmit ses vers à *La Quotidienne* qui les publia dans son numéro 24 du samedi 24 janvier 1829 sous le titre « Élégie à une mère ». Mais la transcription était très imparfaite, la quatrième strophe avait été omise et l'auteur nommé « Lebouc » ! Sur une réclamation du poète, le journal en fit une seconde publication dans son édition du lundi 9 février suivant,

rectifiant les erreurs et n'acceptant pas la dernière strophe rajoutée⁹.

Dès qu'il eut connaissance de ces vers, Lamartine célébra en Jean Reboul « le génie dans l'obscurité », poème en dix quintils hétérométriques :

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux,
Dédaigne des palais la pompe souveraine :
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnants des cieux ?¹⁰
[...].

La « version officielle » du poème de Reboul, en neuf strophes, a été publiée dans ses *Poésies*, édition de 1836 :

L'Ange et l'Enfant¹¹.
ÉLÉGIE À UNE MÈRE.
1828

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,

⁹ On trouve, dans les *Annales de la littérature et des arts*, 9^e année, tome XXXIV, n° 435, février 1829, pages 163-165, une version du poème très proche, à quelques détails de ponctuation près, de la version officielle du poème, mais avec un dixième quatrain : « Que des pleurs mouillent tes paupières, / Je ne blâme point ta douleur ; / Gémir, même sur le bonheur, / Est du nombre de nos misères ! » Cette dernière strophe a été finalement abandonnée par l'auteur et n'a pas paru dans l'édition de 1836 de ses *Poésies*.

¹⁰ LAMARTINE (Alphonse de), *Harmonies poétiques et religieuses*, Paris, Hachette et C^{ie} éditeurs, 1882, in-8°, 456 pages. Voir le livre troisième, XI « Le Génie dans l'obscurité », pages 302-304 pour le poème et 304-305 pour le commentaire.

¹¹ REBOUL (Jean), *Poésies*, Paris, librairie de Charles Gosselin et C^{ie}, 1836, in-8°, xxiv-372 pages ; précédées d'une préface par M. Alexandre Dumas et d'une lettre à l'éditeur par M. Alphonse de Lamartine. Le poème cité est

Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh ! viens avec moi !
« Viens, nous serons heureux ensemble,
« La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse ;
« L'âme y souffre de ses plaisirs,
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes ;
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,
« Viendraient troubler ce front si pur ?
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur ?

pris au livre I, pages 17-22. — Le poème de Reboul a connu une très grande célébrité. Il a été mis en musique par différents compositeurs, notamment : URHAN (Chrétien), Paris, imprimerie de M^{me} de Lacombe, sd, in-4°, 2 pages ; BEAUPLAN (Amédée de), Paris, J. Meissonnier, sd [1823], in-folio, 3 pages, cotage JM145 ; DOMÉNY (Céline), Paris, Heu, sd [1852], in-folio, cotage C.D. ; AMELOT (madame), Bruxelles, G. et J. Meynne, sd [1856], in-folio, 7 pages, cotage M. 695. J. ; GOUDAREAU (Jules), mélodie pour chant et orchestre, Paris, Le Beau, sd [1878], in-folio, réduction pour chant et piano ; FRANCK (César), mélodie pour mezzo-soprano ou baryton avec accompagnement de piano, Paris, J. Hamelle, sd [ca 1885], in-folio, 7 pages, cotage J. 2021 H.

« Non, non, dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler ;
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
« N'obscurcisse ses vêtements ;
« Qu'on accueille ta dernière heure
« Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien n'y révèle un tombeau ;
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort !

Jean Aicard a peut-être lu également ce poème dans la traduction latine effectuée par Eugène Beaufrère, qui fut son professeur de latin, grec, grammaire et littérature françaises au lycée de Nîmes durant l'année scolaire 1861-1862 :

*Angelus et Infans*¹²
(traduction latine d'Eugène Beaufrère)

*Ecce videbatur, radianti splendidus ore,
Angelus ipse suos, puri quasi fontis in undâ,*

¹² REBOUL (Jean), *L'Ange et l'Enfant, traduction en vers latins par Eugène Beaufrère*, Nîmes, imprimerie de Soustelle, 1857, in-12, 24 pages.

Pronus in infantis cunabula cernere vultus.
« *O puer, aiebat, faciem qui, blandule, nostram*
« *Ore refers, comes esto meus, te vita perennis*
« *Nostra vocat ; melior, terrenas, ah ! fuge sedes !*
« *Omnia haliens lacrymas terrestria gaudia ; laeti*
« *Triste sonant hominum cantus ! non pura voluptas,*
« *Nec gemitu caret ipsa suo. Timor assidet hospes*
« *Omnibus hîc epulis. Hesterno sole serena,*
« *Quòd niteat sine nube dies, ventique silescent,*
« *Nulla est indè fides non impendere procellam*
« *Cujus crastina lux tenebris horrescat abortis.*
« *Curarum quid enim ? Tristissima nubila puram*
« *Hanc frontem suffusa tegent !... spargetis, amarae*
« *Vos, lacrymae, hosce oculos quibus aemulus invidet*
[*aether !...*

« *Non ità : quâ coeli spatia infinita patescunt*
« *Te procul hînc mecum sociâ volo tollere pennâ,*
« *Quae fuerat tibi vita, puer, vivenda, remittit*
« *Clemens ipse Deus ; nemo lugubria sumat*
« *Atra domi ; quae vox te primo in limine vitae,*
« *Extremo in vitae te limine laeta salutet !*
« *Neminis insideat fronti dolor ; extera mortis,*
« *Sit nota nulla tuae ; vestigia nulla sepulcri.*
« *Quem sua sic aetas puro vestivit amictu*
« *Est olli suprema dies faustissima vitae »*
Dixit, et assurgens niveas movet Angelus alas.
Nec mora : Coelicolûm sedes petit... Hei tibi, mater,
Hei miserae ! periit, periit, jam non tuus, infans !

Jean Aicard aura d'abord connu *L'Ange et l'Enfant* d'après Reboul et c'est pourquoi sa première version, datée de mars 1863, est dédiée au poète nîmois. Il aura ensuite découvert

l'histoire de ce thème poétique et rendu hommage par une seconde dédicace à Franz Grillparzer.

Le poème de notre écrivain est très différent, dans sa forme, de ceux de Loyson et Reboul et apporte une modification au thème : dans ses vers, l'enfant n'accepte de retourner au Ciel que lorsqu'il apprend que sa mère s'y trouve aussi, préférant les douceurs de l'amour maternel aux fastes du Paradis.

Il y a là un thème que le lycéen de Nîmes s'est plu à développer, et que l'on retrouve, par exemple, dans les deux pièces suivantes :

Les Anges ¹³.

Oh ! vous aviez trop dit au pauvre petit ange
qu'il est d'autres Anges là-haut !
V. Hugo.

Mon Dieu, l'on dit qu'au ciel les enfants ont des ailes
Comme ce passereau qui tremble dans ma main,
Et qu'ils sont doux et blancs comme mes tourterelles,
Et qu'ils chantent toujours — comme elles le matin !

Et qu'ils ont des oiseaux encor plus jolis qu'elles
Qui se laissent toucher ; — et, dans un grand jardin,
Qu'ils cueillent en jouant des fleurs toujours nouvelles,
Et que les jeux du ciel n'auront jamais de fin !

Mon Dieu, si l'on dit vrai, je deviendrai bien sage :
J'embrasserai souvent, à genoux, ton image.
Alors, tu me prendras avec Toi dans les cieux.

¹³ AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, chemise n° 415.

Mais pourtant, ô Seigneur exauce ma prière
Si pour aller au ciel il faut quitter ma mère,
Laisse-moi loin du ciel : près d'elle, l'on est mieux !

Janvier 64. Nîmes.

Enfantine ¹⁴.

À ma petite amie Marie Rouvel.

C'est l'aurore. — Un enfant à demi sur sa couche
S'est dressé,
Et déjà le baiser maternel sur sa bouche
A passé.

« Quel songe ! — enfin, dit-il, je te revois, ma mère ;
Cette nuit,
Toute notre maison s'emplissait de lumière
Et de bruit.

« Voilà qu'un grand jardin aux portes étoilées
S'est ouvert.
Et j'entendais chanter du fond de ses allées
Un concert.

Des enfants vêtus d'or passaient avec des ailes
Devant moi !

¹⁴ AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, pièce n° 301, pages 11-12. On le trouve également dans : AICARD (Jean), *Poèmes et contes divers*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, chemise n° 397 ; AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier relié « Ms 224 », pages 39-40. Publication : *Le Propagateur du Var*, année 1866, pages 85-86.

Comme eux voletaient de blanches tourterelles,
Sans effroi.

D'autres oiseaux portaient sur leurs plumes vermeilles
L'arc-en-ciel ;
Sans péril, je pouvais voir de près les abeilles
Et leur miel.

Sur mon front ruisselait une divine pluie,
Tourbillons
Qui me faisait baisser ma prunelle, éblouie
De rayons.

Les anges m'appelaient dans une hymne céleste,
À genoux,
Et Jésus me disait : reste, ô mon frère, reste
Avec nous.

Jouis au Paradis des clartés éternelles,
Jours sans nuits...
Et soudain je sentis qu'il me venait des ailes,
Mais je fuis ;

Je fuis, en agitant mes deux ailes légères,
Loin des cieux :
Oh ! les pauvres enfants ! je n'ai pas vu leurs mères
Auprès d'eux !

Si tu m'offres, Jésus immortelle auréole,
Mon doux Roi,
Eh bien ! fais de ma Mère un ange qui s'envole
Avec moi ! »

Lycée de Nîmes, Février 1865.

Enfin, Jean Aicard a réutilisé la forme poétique de *L'Ange et l'Enfant* pour un nouveau poème mettant en scène un homme et un ange :

L'Homme & L'Ange ¹⁵.

à V. Hugo.

L'Homme disait : « Être céleste,
J'ai souvent désiré mourir,
Et voici que pouvant partir,
Je sens qu'il vaut mieux que je reste.

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« À peine ai-je de l'existence
Comblé la première moitié,
Et je succombe à la souffrance
Faute d'amour ou de pitié.

« Dieu permet qu'à présent je meure ;
J'ai tant lutté que j'ai vécu.
En me voyant pâle et vaincu
L'Espoir se détourne, et me pleure.

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

¹⁵ AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, chemise n° 415. On le trouve également dans : AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier relié « Ms 224 », pages 143-145.

« Dieu juge que ma courte vie
Mérite la paix de la mort,
Ayant été trop asservie
Aux injustices du plus fort.

« Il est vrai ; j'ai fini sur terre
Tout mon labeur en peu de temps,
Et j'ai vu sur mon beau printemps
Neiger l'hiver de la misère.

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« Après ma mère, sainte femme,
Je puis, ô séraphin béni,
Ouvrir les ailes de mon âme,
Et m'élancer dans l'infini.

« Je sais que ma belle enfant morte
Me garde son divin amour,
Dans l'éternel palais du jour
Dont tu me désignes la porte !

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« Mais je sais aussi que le monde
Manque de bras forts et de cœurs ;
Je sais que sa nuit est profonde,
Et que les maux y sont vainqueurs.

« Je sais qu'il est peu d'hommes fermes,
Et combien est long le chemin !

Et la lenteur du genre humain
À faire un pas vers les grands termes !

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« Eh bien ! laisse-moi vivre encore :
Mes frères sont meilleurs, conduits
Par le martyr, astre des nuits,
Précurseur de la vraie Aurore.

Et tous deux se penchaient, tristes, sur les vivants ;
Mais le doigt vers les cieux et les ailes aux vents.

Toulon.
17 Juillet 66.

Pour souligner le succès considérable du poème de Reboul, on peut signaler que le jeune Arthur Rimbaud, alors élève en classe de seconde au lycée de Charleville, en effectua lui aussi une traduction latine¹⁶.

4. Psuchè (Psyché)

Notre poète, sorti du lycée de Nîmes pétri de culture classique, n'ignorait pas que le mot grec ψυχή désignât aussi bien l'âme que le papillon.

L'âme des morts, séparée du corps, était imaginée par les anciens Grecs comme un souffle plus ou moins matériel qui

¹⁶ RIMBAUD (Arthur), « *Jamque novus* », *Moniteur de l'enseignement secondaire spécial et classique*, *Bulletin de l'académie de Douai*, n° 11, 1^{er} juin 1869.

séjournait dans l'Hadès et pouvait apparaître sous une forme légère et volante. C'est ainsi qu'Achille, accablé par la mort de son ami Patrocle, voit en songe son âme disparaître sous la forme d'une fumée (καπνός)¹⁷ ; et dans l'Odyssée, les âmes qu'Hermès conduit aux Enfers sont comparées à des chauves-souris (νυκτερίς)¹⁸. Le papillon était ainsi tout désigné pour figurer ces âmes libres se hâtant vers l'Hadès.

Et Basile de Césarée¹⁹ a comparé le cycle larve / chrysalide / papillon au cycle vie / mort / résurrection : « Que pouvez-vous dire, ô vous qui refusez de croire le bienheureux Paul sur les changements qui doivent s'opérer dans la résurrection, quand vous voyez nombre d'habitants de l'air changer de formes ; quand vous songez à ce qu'on rapporte du ver à soie qui, étant d'abord une espèce de chenille, devient chrysalide avec le temps, et ne tarde pas à quitter cette forme pour prendre les ailes d'un papillon ?²⁰ »

Psyché est aussi le titre d'un long poème de Victor de Laprade²¹ dans lequel l'auteur, à partir de l'histoire mythologique de Psyché et d'Éros, tente de « restaurer dans l'art, à l'aide de la philosophie, les symboles les plus élégants, les plus clairs, les plus humains dont l'imagination se soit servie pour exprimer

¹⁷ HOMÈRE, *Iliade*, chant XXIII, vers 100.

¹⁸ HOMÈRE, *Odyssée*, chant XXIV, vers 6.

¹⁹ Basile de Césarée, dit Basile-le-Grand (329-379), devint évêque de Césarée en 370. Il a laissé une œuvre théologique importante qui lui a valu d'être reconnu comme l'un des principaux « Pères de l'Église ».

²⁰ BASILE DE CÉSARÉE, *Homélie et lettres choisies de saint Basile le Grand*, Paris, Crapart libraire, 1788, in-8°, XL-663 pages ; traduites par M. l'abbé Athanase Auger. Voir « Homélie sur l'hexaéméron ou ouvrage des six jours », homélie VIII « Des oiseaux », page 608.

²¹ Pour Victor de Laprade, voir sa notice biographique dans les *Notes et Documents* de ce volume, pages 217-222.

dans sa langue les grandes idées métaphysiques et morales²² ».

LIVRE I : ÉDEN OU L'ÂGE D'OR, LE BONHEUR PRIMITIF, LA CHUTE.

Psyché s'éveille dans les jardins de l'Amour : l'âme humaine est placée par Dieu au sein d'une merveilleuse nature appropriée à tous ses besoins. Toutes les voix de la Nature, messagères de Dieu, annoncent à la jeune fille la venue d'Éros. Leurs noces mystiques sont célébrées mais il est interdit à Psyché de chercher à voir son époux.

Le bonheur de Psyché dans cette union de l'innocence et de l'amour est fondé sur l'ignorance du bien et du mal. Psyché interroge les créatures, toutes amies et pacifiques, sur son époux invisible, dont l'image commence à la tourmenter.

En vain toute la nature invite l'âme de Psyché à la soumission : l'implacable besoin de savoir et de sentir, une curiosité mêlée de concupiscence et d'orgueil l'emportent chez elle sur la tendresse et sur la crainte. La lampe fatale est allumée et Psyché reconnaît l'Amour, le plus beau et le plus puissant des dieux. Mais, touché par une goutte d'huile brûlante, Éros bannit Psyché : c'est la fin de l'âge d'or. Ainsi s'est consommée la première faute à laquelle se rattache l'origine de tout mal. Toutefois, en annonçant à Psyché les épreuves de l'exil, Éros laisse deviner une promesse de rédemption.

LIVRE II : LA VIE TERRESTRE

Psyché, au désert, en proie aux douleurs de la faim, exposée à la rage des bêtes fauves au milieu des sables torrides ou des forêts glaciales, perd presque entièrement le souvenir de l'époux mystique.

²² LAPRADE (Victor de), *Psyché*, Paris, J. Labitte, 1841, in-18, 294 pages. J'ai consulté la troisième édition augmentée de pièces nouvelles : *Psyché, poème ; Odes et poèmes*, Paris, Michel Lévy frères libraires-éditeurs, collection « Bibliothèque contemporaine », 1860, in-18, 378 pages. Pour le texte cité, voir « Préface », page 3.

L'humanité se prosterne devant des idoles monstrueuses. Prise par une tribu de chasseurs, Psyché est réservée comme la plus précieuse victime d'une hécatombe humaine : elle va monter sur le bûcher, lorsqu'elle est délivrée par une peuplade nomade.

Psyché, devenue esclave, prépare la nourriture grossière des captifs qui construisent Babylone. Un souvenir du bonheur antique et de l'apparition de l'idéal s'est réveillé dans son âme.

Psyché arrive en Égypte. Employée au service des temples, elle retrouve dans son cœur le souvenir d'Éros. Elle fuit les dieux monstrueux pour rechercher ce dieu plus jeune, plus libre et plus beau.

Dans sa fuite, elle est recueillie dans un temple de la Haute-Grèce. Consacrée à la déesse, elle connaît une divinité plus élevée et plus douce, une divinité à forme humaine. Elle aperçoit chaque jour plus clairement dans sa pensée la radieuse figure de l'époux. Elle s'enfuit du temple en emportant la lyre sacrée.

Aux temps d'Homère, Psyché remporte le prix du chant aux jeux Pythiques : son hymne, en célébrant Apollon, chante, à travers les symboles helléniques, l'évolution de l'âme humaine et ses destinées célestes.

Psyché se rend à Sunium. Par le culte du beau, splendeur du vrai et souverain mobile de l'âme, Psyché est emportée vers l'idéal et remonte jusqu'au dieu qu'elle a perdu.

Psyché, devenue reine, ressent le désir d'idéal et d'infini et pressent la réhabilitation prochaine. Brisée par le désir de l'infini, elle expire en appelant Éros. Le cercle de l'épreuve est parcouru : l'expiation est consommée.

LIVRE III : LE CIEL, UNION DE L'ÂME HUMAINE AVEC LA DIVINITÉ.

L'absence de Psyché attriste l'Amour son époux et fait un vide dans le ciel. Éros supplie le père des dieux de mettre un terme aux épreuves et à l'exil de l'âme à laquelle il doit s'unir

éternellement. Les Grâces intercèdent. La douleur était nécessaire à la formation de la personnalité de l'âme humaine, à cette évolution sublime qui devait ramener l'humanité dans le sein de Dieu. L'union de Psyché et d'Éros, de l'homme avec Dieu, est nécessaire, en quelque sorte, pour compléter l'être et parfaire l'infini. Jupiter consent au retour de l'âme dans le ciel, à la réunion des époux mystiques. Éros descend sur la terre et rapporte dans ses bras Psyché évanouie. Les Muses font entendre le chant nuptial. Au lieu de la première lampe, pâle et furtive, un astre immortel inonde de lumière la couche de l'hymen condamné jadis à l'obscurité. La mort est bénie, car elle a donné naissance à la résurrection : la vie de la résurrection est plus belle que la vie d'avant la mort.

« *Psyché*, c'est, à travers les voiles poétiques de l'allégorie, l'histoire de l'humanité même, d'abord innocente et heureuse, puis coupable, expiant sa faute par la souffrance et arrivant par le repentir à la réhabilitation.²³ »

Jean Aicard, qui connaissait bien le poème de Laprade, évoque lui aussi le parcours de l'âme, au travers de l'image des métamorphoses du papillon : obligé de « ramper comme un ver » puis de connaître une mort apparente dans la momification de la chrysalide, il peut renaître ensuite comme une créature ailée capable de « fuir la terre et le mal ».

5. À Lamartine

Jean Aicard termine son poème à Lamartine par ces vers :
« Père, des bruits confus sont venus jusqu'à moi ; / On a cru

²³ CONDAMIN (James), *La Vie et les œuvres de V. de Laprade*, Lyon, librairie et imprimerie Vitte et Perrussel, 1886, in-8°, xx-451 pages. Pour le texte cité, voir page 161.

t'émouvoir et troubler ton silence, / Mais, te sachant trop haut, j'ai répondu pour toi. » Achievé le 25 avril 1867, alors que le recueil était déjà composé, ce poème fut en effet rajouté *in extremis* pour répondre à une insulte faite au grand écrivain.

Déçu par la monarchie de Juillet, Lamartine sympathisa progressivement avec les idées républicaines et joua un grand rôle lors de la révolution de 1848 : il proclama la république et fut pendant trois mois le chef du gouvernement provisoire. Mais sa politique fut jugée trop libérale et, à la suite de son échec à l'élection présidentielle du 20 décembre 1848, qui porta au pouvoir Louis-Napoléon Bonaparte, il abandonna la vie publique et se retira dans ses domaines.

Au temps de sa vie fastueuse, Lamartine avait vécu cigale plutôt que fourmi. Avec la retraite vint pour lui une période de vaches maigres : il était lourdement endetté et, malgré une tentative de souscription nationale en sa faveur au début de l'année 1858, il fut obligé de vendre son domaine de Milly (Saône-et-Loire) en 1860 et de se livrer à des travaux fort alimentaires très en-dessous de ses grandes productions littéraires.

Malgré tous ses efforts, l'écrivain ne put restaurer ses finances et dut finalement solliciter lui-même l'aide que l'empereur lui avait toujours proposée mais qu'il avait toujours refusée :

Revenons au présent. Un bruit, singulier tout au moins, avait couru, il y a quelque temps, le *Nord* le confirme avec beaucoup de détails :

Il est question d'un projet de gratification nationale de quatre cent mille francs qui serait donnée à M. de Lamartine. On raconte qu'au commencement de l'empire, l'Empereur aurait fait offrir à M. de Lamartine de payer ses dettes sur sa cassette

particulière. M. de Lamartine crut devoir décliner cette offre. Aujourd'hui, l'ancien chef du gouvernement provisoire a, dit-on pris lui-même l'initiative de la demande d'une récompense nationale.

Cette récompense aurait chance d'être votée sous forme de pension viagère, mais M. de Lamartine préférerait, paraît-il, un capital qui lui permît de dégrever ses biens.

Les biens de M. de Lamartine sont, dit-on, engagés pour deux millions. Si ce chiffre est exact, il faut reconnaître qu'en demandant une somme de cinq cent mille francs, qui court au moins la chance d'être réduite à quatre cent mille, l'illustre poète n'allégera que bien faiblement le lourd fardeau des charges qui pèsent sur sa vieillesse²⁴.

Les amis de Lamartine furent généralement consternés par sa situation critique et la nécessité de sa soumission au pouvoir honni : « Jacqueline me parle de Lamartine, et l'accable de reproches pour avoir accepté l'argent du gouvernement. Il a eu tort, soit, — mais je réponds que son passé doit faire oublier son présent, que la seule abolition de la peine de mort, mérite un amour quand même, et en tous cas, *oblige au respect*. N'est-ce pas votre avis ? Expliquez-le plus longuement à Jacqueline !²⁵ »

Le montant et les modalités de cette aide – capital, pension... – étaient encore en discussion que les opposants au poète se déchaînèrent contre lui, notamment le jeune Louis Hémon, dans une publication plutôt restreinte, essentiellement diffusée dans le Quartier latin de Paris :

²⁴ *Le Figaro*, 15^e année, 2^e série, n° 98, jeudi 21 février 1867, « Paris au jour le jour », page 3, colonne 2.

²⁵ Lettre autographe signée de Jean Aicard à Amédée André, écrite de Paris le mardi 7 mai 1867. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

BÉLISAIRE.

Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Ésaï de la liberté ?
A. de Lamartine (À Némésis).

C'EST un poète ! — Ainsi les vendeurs d'hexamètres
Auront, pour les couvrir, un nom parmi les maîtres !
Un poète ! — il attend au pied du Sinai,
Comme Israël, jaloux, épiait son prophète,
Pour que d'en haut sa loi descende toute faite,
Que Belmontet se lève, et qu'il parle pour lui !

Un poète ! — Être aimé, voir la foule si prompte
À le grandir, régner, ce n'est pas là son compte,
Il faut que le tribut en or soit apporté ;
Il faut, dans ces deux mains à s'ouvrir résignées,
Que les napoléons s'entassent par poignées,
Car la gloire, pour lui, s'appelle charité !

Orgueil, fier conseiller qui sais montrer sa route
Au cœur cent fois déçu qui s'égare et qui doute,
Toi qui le soutiens seul, quand fléchit la vertu,
Et, quand tout, à nos pieds, rampe et se rapetisse,
Nous fais lever le front vers la sainte Justice,
En ce jour de misère, orgueil, où donc es-tu ?

Quoi ! sous ces fronts blanchis pas une âme virile !
Pas un qui vive enfin dans notre âge stérile,
Comme un fier souvenir des Titans d'autrefois !
Quoi ! Voilà ce qui reste au bout de ces années,
De ces aubes, hélas, par l'éclair sillonnées...
Un peu de cendre éteinte, et l'écho d'une voix !

Mourir pauvre, est-ce donc, vieillard, si difficile ?
Encore un peu de temps, tu touchais à l'asile
Où le malheur se change en immortalité ;
Et nos enfants, peut-être oublieux d'autres fautes,
Aurient mis au niveau des têtes les plus hautes
Ton front, si tu l'avais toi-même respecté.

Bien d'autres sont tombés, dont l'âme était sincère,
Sans qu'ils aient en complainte arrangé leur misère,
Sans qu'aux budgets ventrus ils aient tendu la main,
Sans qu'ils aient en lingots monnayé l'auréole
D'un passé glorieux, sans que pour une obole
Chaque passant les ait trouvés sur son chemin.

Dante, guelfe indompté que l'exil illumine,
Ne t'a-t-il point parlé d'opprobre et de famine ?
Demande à Chatterton, qui vécut dix-sept ans,
Demande aux affamés que plus d'un riche envie,
Combien, sans leur honneur ils estiment la vie,
Et si vivre après lui c'est vivre trop longtemps !

Mais puisqu'elles n'ont pas pénétré ses oreilles,
Les voix que le poète écoute dans ses veilles,
Puisque sa conscience, elle aussi, ne dit rien,
Que c'est son dernier mot, et qu'une fois pour toutes
Il veut que la patrie aide à ses banqueroutes,
Ne lui marchandez pas un peu de notre bien,

Donnez-lui cette part, la part qu'il a choisie,
Et qu'il ne parle plus d'art ni de poésie ;
On le paiera, c'est bien, mais qu'il meure caché,
Et qu'il n'espère point que l'avenir le venge ;

La gloire, ce joyau, ne veut pas de mélange,
Et ne se donne pas par-dessus le marché !

Louis HÉMON²⁶.

Nous savons que c'est à cette attaque précise qu'a voulu répondre notre poète car, sur la coupure de presse conservée dans ses archives, il a porté la mention : « La pièce à laquelle j'ai répondu en 1867 »²⁷.

Poursuivant sa défense du grand homme oublié de tous, Jean Aicard lui rendit encore hommage à l'occasion de son décès :

VARIÉTÉS.

LAMARTINE.

LETTRE À MA SŒUR²⁸.

Tu penses bien, ma chère sœur, que, sous ce titre, ce n'est point un article *bibliographique* ou *biographique* que je vais écrire. Assez d'autres des plus *autorisés* et des moins *autorisés*, ont répandu et répandront encore, au sujet de Lamartine, leur écriture sur le papier. Je veux seulement noter l'émotion que

²⁶ *La Gazette rimée*, n° 3, samedi 20 avril 1867, pages 44-45. — Louis Hémon, né à Quimper le 21 février 1844, décédé à Paris le 4 mars 1914. Avocat et journaliste, fondateur du journal *Le Finistère* en 1868 ; député du Finistère puis sénateur. Il ne faut pas le confondre avec son homonyme Louis Hémon (1880-1913), auteur du très célèbre roman *Maria Chapdelaine*. — *La Gazette rimée* était un petit périodique poétique mensuel en seize pages, publié à Paris chez Alphonse Lemerre sous la direction de R. Luzarche. Elle ne connut que cinq livraisons, du 20 février au 20 juin 1867.

²⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 7 « Articles de 1865 à 1872 », pages 25-26.

²⁸ *Le Phare de Marseille*, vendredi 16 avril 1869. Voir les coupures de presse aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 7 « Articles de 1865 à 1872 », pages 52-55 ; ou carton 1 S 34, n° 301, *Mes vers d'enfant*, pages 41-43.

j'ai éprouvée à ce mot : « Lamartine est mort ! » et les souvenirs éveillés en moi à cette nouvelle.

Lamartine est mort ! Rien de plus simple, en somme, de plus naturel ; rien de si consolant même (si j'ose dire), à de certains points de vue ! Cependant la tristesse m'a envahi. Que Lamartine respirât encore, cela me donnait (je m'en aperçois aujourd'hui) je ne sais quelle émotion qui avait le charme d'une espérance. Le passé qu'il représentait était encore un peu le présent, et il me semblait que, lui vivant, la France, malgré tout, était encore un peu la France artistique de 1820, et la France politique de 1848 !

Illusion de jeune homme et d'enthousiaste, peut-être ; mais n'est-ce pas la jeunesse et l'enthousiasme qui font les belles époques ? Où voit-on que la maturité précoce et l'indifférence amère aient produit de grandes choses ?

Cet homme qui datait de la Révolution (il était né en 90), a eu une destinée ample et magnifique. Il a vécu au plein jour, et nul en ce siècle, pour me servir d'une expression sculpturale de Préault, nul en ce siècle n'a *parlé de si haut* ! — Son œuvre tout entière a pour caractère la majesté ; les vers, la prose de Lamartine ont ce même caractère ; sa parole, son extérieur étaient majesté.

Il avait le cœur haut, l'esprit hautain, ces deux grands mots peuvent résumer mon sentiment sur Lamartine.

Certes ! l'homme qui le premier a dit les aspirations confuses de l'âme vers l'infini, et qui força le monde à l'écouter ; l'homme qui le premier, depuis les antiques prophètes, parla face à face au Dieu de ses croyances ; — certes ! l'homme qui répandait sans compter les bienfaits autour de lui, sans souci du blâme des autres hommes, parce qu'il savait qu'il faisait véritablement le bien : le te qui répondait à un insulteur : « tu peux m'injurier, j'oublierai l'injure.

Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir !

Le héros qui disait avec calme, en 48, aux citoyens qui demandaient sa tête : « Ma tête ? citoyens ! plutôt à Dieu que chacun de vous eût la pareille sur ses épaules ! » Certes ! cet homme était à la fois amour et mépris, grand par l'amour, grand par le mépris !

On oublie de faire à Lamartine un éloge qui n'en serait pas un en des temps d'honneur, de désintéressement, de dignité ; Lamartine a pesé un jour dans ses mains la France et sa fortune ; il pouvait, à l'exemple de tous les maîtres de peuples, nous tromper et nous dépouiller : il ne l'a pas fait ! Loin de là ! il a *régné* avec une honnêteté sans déclamation, une bonté infinie, majestueux à son ordinaire, et quand il est descendu du pouvoir, au lieu de se retirer gorgé de notre or, il a tendu la main et a dit : « Je suis votre poète, votre Homère ; je vous ai fidèlement servi en citoyen ; j'ai besoin d'argent, donnez-m'en ! » — La France s'est étonnée ! — Cela n'était plus de mise, et comme nous sommes en une période d'absolue dignité, d'honneur absolu, on s'est généralement récrié, et (Lamartine l'a dit lui-même en mourant) la France a fini hypocritement, sous couleur de générosité, par tirer un coup de pistolet dans le cœur de son poète.

Certainement, Lamartine *aurait pu* vivre pauvre ; certainement il *aurait pu* vivre très-pauvre (en admettant qu'il fût très-pauvre !) certainement il *aurait pu* ! mais cela est *un conditionnel* ! Il aurait pu... s'il l'avait pu ! il ne l'a pas fait, parce qu'il était essentiellement aristocrate, de la seule aristocratie, j'entends, de l'aristocratie de l'art qui consiste dans l'amour des belles choses !... Lamartine en paletot râpé ! on n'ose y penser ! il en eût été amoindri ! Le milieu où l'on vit (vieille vérité au-

jourd'hui) le milieu matériel même exerce une influence directe sur les caractères.

M. de Lamartine, dans une mansarde étroite aurait-il fait l'œuvre qu'il a faite, telle qu'elle est, aussi large, aussi noble ? je réponds hardiment que je ne le crois pas ! car on a beau faire, on a beau dire, la pauvreté mutile un homme dans notre société ! — D'ailleurs, la pauvreté de Lamartine eût été une de nos hontes devant l'histoire, nous n'avons rien à regretter que nos hésitations et notre lésine !

Question mesquine au total, question infime ! et dire que je sais des gens qui donneraient à Chapelain la supériorité sur Lamartine, parce que Chapelain n'était pas un gaspilleur, lui, mais bien un grappilleur !

Quoiqu'il en soit, ce côté de la vie de Lamartine n'est pas à donner en exemple à nos enfants, n'est pas, à coup sûr, à imiter ; mais à Lamartine, il me paraît qu'on doit de bon cœur le pardonner.

Je me rappelle avoir vu en 1859 et 1860, le grand poète à Montceau ; je le vois encore, de taille élancée, dans son court paletot boutonné, un gros bâton à la main, suivi d'un énorme chien que j'enfourchais comme on enfourche un petit âne ; si enfant que je fusse, si ignorant, si naïf, je sentais néanmoins, sans la bien comprendre, la hauteur de cette physionomie, et le meilleur portrait que j'ai de Lamartine est dans mon souvenir.

Oh ! comme je me rappelle le poète ! et la douce M^{me} de Lamartine ! et M^{mes} de Cessiat, et les longs arbres sombres où je grimpais ! et les longues lignes des horizons de Bourgogne ! et les paons de la cour du château, et les levrettes du salon, et l'admiration de M. de Lamartine pour ces levrettes couchées sur le tapis, immobiles comme si elles eussent été de marbre.

Il y a un an, j'avais répondu par des vers à une insulte adressée au poète mourant. Lamartine a lu ces vers, et j'ai la

satisfaction (dont je m'honore à haute voix) de savoir qu'il m'en a été reconnaissant, m'en a aimé un peu.

Si, de son vivant, je n'avais pas écrit ces vers, je n'eusse pas écrit ces lignes aujourd'hui, dans la crainte d'être rangé parmi la foule des amis du lendemain, détracteurs de la veille, — qui ne rendent justice à un homme juste qu'après sa mort. JEAN AICARD.

Paris, mars 1869.

6. Asthma

Le poète a voulu faire une mention de son père, Jean-François Aicard, décédé à Paris le 16 mars 1853 à l'âge de quarante-trois ans. La pièce porte un titre grec, *Ασθμα*, signifiant « souffle court, essoufflement, respiration pénible », pour rappeler de quelle maladie est mort Jean-François ; mais *asthma* signifie aussi « souffle » en général et désigne ici l'aspiration qui emporte le poète vers l'au-delà.

Jean Aicard a très peu connu son père et n'en a conservé que quelques souvenirs idéalisés ainsi qu'un petit répertoire de poèmes, renfermés dans deux cahiers, calligraphiés, d'une facture très classique, finement ciselés et multipliant les références à l'Antiquité. L'apprenti-poète aura peut-être trouvé dans la production paternelle ses premières sources d'inspiration ou son intérêt pour la Grèce et l'Italie.

7. Samson

Dans le premier quatrain de son sonnet :

Tu dors content, Voltaire, et de ton fin sourire
L'ironique reflet parmi nous est resté ;

Le siècle t'a compris ; la jeunesse t'admire :
Toi, tu sommeilles, calme, et dans ta majesté.

Jean Aicard pastiche les célèbres vers anti-voltairiens d'Alfred de Musset :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés²⁹.

Le romantisme avait en effet opposé ses nouvelles valeurs à celles du Siècle des Lumières : primauté de l'émotion face à l'hégémonie de la raison, restauration du sentiment religieux en lieu et place du matérialisme, par exemple. Et les écrivains de la première moitié du XIX^e siècle se sont particulièrement attachés à combattre et ridiculiser Voltaire. La réaction de Louis Veuillot, catholique ultra – « Bravo, jeune homme ! C'est bien ainsi qu'il faut chanter entre M. Jourdan et *la femme d'un robespierriste*³⁰ » – montre qu'en 1867 le philosophe des Lumières suscitait encore une haine implacable.

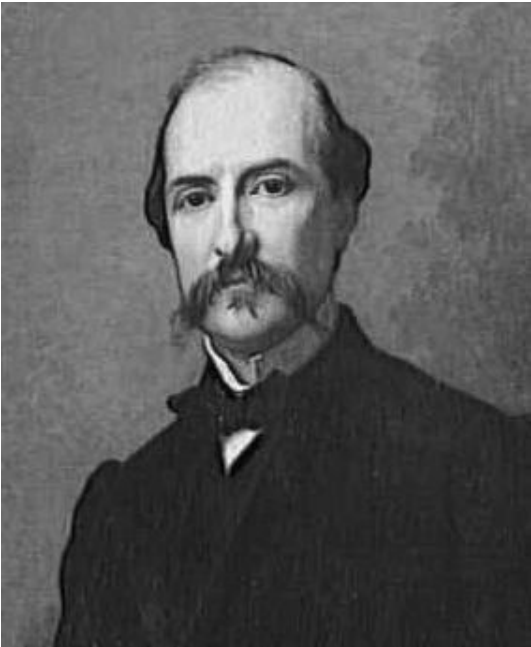
²⁹ MUSSET (Alfred de), *Poésies nouvelles 1836-1852*, nouvelle édition, Paris, Charpentier libraire-éditeur, 1852, in-12, 298 pages. Pour les vers cités, voir « Rolla », iv, page 16.

³⁰ *L'Univers*, n° 25, samedi 11 mai 1867, page 1, colonnes 4-5.



Victor de Laprade

*Clichés Internet
DR*



Léon Laurent-Pichat

Notes et Documents

Victor de Laprade	217
Léon Laurent-Pichat	222
Charles Alexandre	228
Ernest Morin	230

Rédacteur : Dominique AMANN

VICTOR DE LAPRADE

Victor de Laprade naquit à Montbrison (Loire) le 13 janvier 1812, où son père était médecin : il achèvera sa carrière à Lyon comme médecin à l'Hôtel-Dieu et professeur à l'École de médecine de cette ville.

Le jeune Victor a passé son enfance dans le Forez avant d'être envoyé, en octobre 1820, au collège royal de Lyon. Scolarité d'abord difficile dans cet établissement plus proche d'une prison, avant d'y découvrir les belles lettres, les humanités classiques et la philosophie.

Bachelier ès lettres le 6 août 1830, il débuta des études de médecine... pour en éprouver aussitôt le dégoût !

En 1833, il s'en fut étudier le droit à Aix-en-Provence ; il y fit les quatre années d'études, animant également un petit cénacle poétique. Reçu licencié le 6 avril 1836, il revint dans sa famille et s'inscrivit au barreau de Lyon ; il entra comme avocat stagiaire chez un parent.

Mais, s'il était poussé vers le droit par la nécessité, il était surtout attiré vers la poésie par l'instinct. Parallèlement à son travail, il écrivait des vers, envoyés à la *Revue du Lyonnais*, ou des chroniques théâtrales pour les journaux de la région.

Il se consacra de plus en plus à la littérature et publia successivement : « Les parfums de Madeleine » (*Revue du Lyonnais*, 1839) ; « La colère de Jésus » (*Revue du Lyonnais*, 1840) ; « Éleusis » (*Revue des deux mondes*, 1^{er} juillet 1841). Il collabora également à la *Revue indépendante* voulue par George Sand. Le 7 juin 1842, il fut élu à l'académie de Lyon et y fit son

entrée le 31 août suivant avec un discours intitulé *Philosophie de la poésie*.

Psyché (1841), *Hermia*, *Odes et Poèmes* (1843) consacrèrent sa réputation. En novembre 1847, il fut nommé directeur de la bibliothèque du Palais-des-Arts et, en décembre 1847, il prit possession de la chaire de littérature française à la faculté des lettres de Lyon. Il quitta alors le barreau et soutint sa thèse de docteur ès lettres le 11 août 1848, qui lui conféra le titre de professeur.

Poèmes évangéliques (1852) puis *Les Symphonies* (1855) achevèrent d'établir sa réputation de poète spiritualiste. Il fut élu à l'Académie française, au fauteuil d'Alfred de Musset, le 11 février 1858 et reçu sous la Coupole dans la séance solennelle du 17 mars 1859.

Ses « Muses d'État », publiées dans *Le Correspondant* du 25 novembre 1861, adressées à Sainte-Beuve sous la forme d'un véritable pamphlet contre l'Empire, lui valurent d'être démis de son poste à la faculté.

Le poète se consacra alors à ses travaux personnels, tant en poésie qu'en prose, et publia : *Les Voix du silence* (1865), *Sentiment de la nature avant le Christianisme* (1866), *Éducation homicide* (1866), *Sentiment de la nature chez les Modernes* (1868), *Le Baccalauréat et les études classiques* (1869), *Pernette* (1870), *Harmodius* (tragédie, 1870).

Le 8 février 1871, il fut élu député du Rhône, alors même qu'il n'avait pas sollicité cette investiture ; il démissionna de cette charge en mars 1873 en raison de ses problèmes de santé.

Il revint alors à ses travaux : *L'Éducation libérale* (1873), *Poèmes civiques* (1873 ; deux éditions la même année), *Livre d'un Père* (1876), *Contre la musique* (1880), *Essais de critique idéaliste* (1882).

Victor de Laprade est décédé à Lyon le 13 décembre 1883.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1847. Lauréat de l'Académie en 1849 et 1885.

Élève de Chateaubriand et de Lamartine, il est resté toute sa vie attaché à la royauté et au catholicisme ; son œuvre est celle d'un poète spiritualiste chrétien.

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve deux lettres de Victor de Laprade à notre poète : l'une du 21 mars 1865 et l'autre du 29 juin 1866, toutes deux pour le remercier de l'envoi de vers et pour l'encourager à travailler.

Victor de Laprade fut membre correspondant de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var de 1857 à 1873. Au terme d'un séjour à Hyères, il passa par Toulon et participa à la séance extraordinaire que la société lui consacra le 17 janvier 1859. Accueilli par Charles Poncy, en l'absence du président en titre, il donna à l'assemblée la primeur de vers qu'il venait d'achever :

À LA PROVENCE¹

Puisque assis au foyer de tes chaudes collines,
J'en ai bu les parfums dans l'or de ton soleil,
Puisque tes pins, touchés par les brises marines,
Bercent si doucement mon rêve ou mon sommeil ;

Puisqu'en me réchauffant, comme eut fait une mère,
À ton hôte engourdi tu rends force et gaîté,

¹ Poème de Victor de Laprade, *Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var, séant à Toulon*, 27^e année, 1859, pages IX-XII. – Ce poème a été également publié par *Le Toulonnais*, 25^e année, n^o 3696, samedi 29 janvier 1859, « Société académique du Var », page 1 colonne 4 et page 2 colonnes 1-2. Et par *l'Almanach historique, littéraire et biographique de la Provence*, 1860, « Poésies », pages 43-45.

Je dois, en mes adieux, selon le vieil Homère,
Payer d'une chanson ton hospitalité.

N'es-tu pas, à l'égal de la blonde Ionie,
Riche de l'olivier, de la vigne et du miel ;
N'offres-tu pas, comme elle, aux pinceaux du génie
L'azur au bord des mers, la pourpre au fond du ciel ?

À l'abri de tes caps ruisselants de lumière,
Heureux de contempler des horizons connus,
Les fils des Phocéens, debout sur leur galère,
Dans le golfe natal se croyaient revenus.

Tes coteaux verdoyants sous le myrte et l'acanthé,
Pareils aux coteaux grecs en ont reçu les noms ;
Et tes rochers de marbre à la cime éclatante
Semblent faits pour porter aussi des Parthénons.

Sous ton ciel, qui des mers enflamme l'étendue,
D'Athènes à Sunium on croit errer encor ;
La Muse ionienne est chez toi descendue ;
Elle vient m'y parler devant les Îles d'Or.

Elle habite à jamais ton rivage, ô Provence ;
Elle y donne à tes fils, comme aux Grecs leurs aïeux,
Le fleuve du parler et la vive éloquence,
Et l'âme qui s'épanche à flots mélodieux.

Comme l'huile et le vin coulent de tes amphores,
Tes chantres, à ton ciel empruntant ses couleurs,
Sèment, à pleines mains, les riches métaphores :
Leurs faciles chansons naissent comme tes fleurs.

Ton azur plus profond fait leurs ailes plus grandes.
Chez toi, sous ton soleil, le long des chênes-verts,
Dans l'air tout embaumé de sauges, de lavandes,
J'ai senti de mon cœur voler mes premiers vers.

J'avais couvé longtemps, sous mon ciel incolore,
Mes pensers endormis par la morne saison ;
Dans ma terre natale ils germaient sans éclore :
Ta lumière a percé leur humide prison.

Depuis qu'à tes rayons j'ai vu s'ouvrir mon âme,
La neige et le brouillard n'ont pu la refermer ;
Quand mon corps s'alanguit et quand s'éteint ma flamme,
À ton foyer connu je viens tout rallumer.

Car tu m'as conservé des amitiés sacrées,
De chastes oasis habités à vingt ans,
Des souvenirs, pareils à tes cimes dorées,
Qui brillent, comme toi, d'un éternel printemps.

Sans y trouver de cœur ou de saison contraire,
Dans tes heureux jardins je fais d'amples moissons.
De poète en poète accueilli comme un frère,
J'échange avec tes fils mon cœur et mes chansons.

Tu fis naître pour moi, sur tes plages sereines,
Ce frère harmonieux (*), aux splendides couleurs,
Qui sait rendre à tes flots la voix de leurs Syrènes
Et l'accent de Virgile à tes bruns Laboureurs.

Mêlant tous deux notre âme et nos rêves sans nombre
Dans ces chants alternés à la Muse si chers,

L'élégant Phocéén parle au Druide sombre :
Moi je dis les grands bois, et lui les blondes mers ;

Vers ton soleil, ainsi, lorsque je m'oriente,
Quand le morne brouillard étend chez moi son deuil,
La poésie en fleurs, l'amitié souriante,
Sous ton ciel sans hivers, viennent me faire accueil.

En tes fleurs, ô Provence, en tes fils que j'embrasse,
En tes mille vaisseaux voguant vers l'avenir,
En tes flots, en tes monts dentelés avec grâce,
À l'heure des adieux, laisse-moi te bénir.

Chez toi, sur ces sommets qui surplombent la grève,
Où le myrte jaillit du rocher qui se fend,
Je veux dresser ma tente... au moins j'en fais le rêve,
Car j'y devins poète et presque ton enfant.

(*) J. Autran.

Hyères, le 16 janvier 1859.

LÉON LAURENT-PICHAT

Léon Laurent-Pichat naquit à Paris le 11 juillet 1823 et fut déclaré « fils naturel de Rosine Laurent ». Son « parrain », – qui semble être son père biologique – l'adopta le 5 septembre 1832 : il prit alors le nom de Laurent-Pichat.

Il fit ses premières études à l'Institution Chevreau à Saint-Mandé, puis au collège Charlemagne. Doté d'une importante fortune, il partit, en 1842, pour un long voyage en Italie, en Grèce, en Égypte et en Syrie, avec le fils du directeur de l'Insti-

tut de Saint-Mandé, Henri Chevreau, voyage dont il rapporta un premier volume de vers, *Les Voyageuses*, qu'il publia en 1844 avec les encouragements de Victor Hugo.

Il se tourna vers l'étude des questions politiques et sociales et, dans cette inspiration, composa des vers qu'il publia sous le titre : les *Libres paroles* (1847) ; vint ensuite une *Chronique rimée* (1850), recueil poétique dans lequel il invite les poètes à rejoindre les idées nouvelles et à aborder la philosophie sociale ; mais sa poésie fut jugée terne et sans éclat.

Après la révolution de 1848, il s'adonna au journalisme, notamment dans le but de défendre les idées républicaines, et devint ainsi rédacteur du *Propagateur de l'Aube*, fondé par Louis Ullbach ; fondateur de *La Revue de Paris*, avec A. Houssaye, Théophile Gauthier, Maxime Du Camp ; chargé d'une correspondance parisienne au *Phare de la Loire*, journal républicain de Nantes ; rédacteur à la *Correspondance littéraire* et au journal radical *Le Réveil*.

Il fit aussi quelques essais dans le roman : *La Païenne* (1857), *La Sibylle* (1857), *Gaston* (1860) ; et donna en 1861 une série de conférences qu'il réunit sous le titre *Les Poètes de combat*.

Ses engagements politiques lui valurent plusieurs désagréments.

Il fut cité à comparaître au procès du 7 février 1857 devant VI^e Chambre correctionnelle de Paris, comme gérant de *La Revue de Paris*, en compagnie d'Auguste-Alexis Pillet, imprimeur de la *Revue*, et de Gustave Flaubert, tous trois prévenus d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs pour avoir publié des fragments du roman intitulé *Madame Bovary*. Le procès se solda par un acquittement, mais la *Revue de Paris*, condamnée pour une autre affaire, fut supprimée l'année suivante.

Il fut encore poursuivi à plusieurs reprises et condamné, en novembre 1865, à trois mois de prison et 1 000 F d'amende pour un article « excitant à la haine et au mépris du Gouvernement de l'Empereur » ; nouvelle condamnation, en mars 1868, à un mois de prison et 1 000 F d'amende.

Entré en franc-maçonnerie en 1876 il fut cofondateur, avec Charles Risler et Abel Hovelacque, de la loge *La Fédération Maçonnique* (Orient de France) en juin 1882.

Républicain convaincu et ardent, il rejoignit la Ligue d'union républicaine des droits de Paris en 1871 et fut, en 1883, le fondateur de la Ligue républicaine pour la révision de la constitution de 1875.

Élu représentant de la Seine, dans le groupe Union républicaine, lors des élections législatives du 2 juillet 1871, il devint sénateur inamovible le 17 décembre 1875. Il présenta au Sénat un programme qui porte son nom et comporte entre autres : l'amnistie des communards et la suppression absolue de l'état de siège ; la liberté de réunion et d'association ; la liberté de la presse ; l'instruction primaire obligatoire, gratuite et laïque ; la défense de la société civile contre l'envahissement du clergé ; le service militaire obligatoire pour tous ; la séparation de l'Église et de l'État.

Il est décédé à Paris le 12 juin 1886.

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve trente-trois lettres écrites par Laurent-Pichat à notre poète, dont la plupart concerne les *Jeunes Croyances*. L'écrivain apporta en effet une aide importante à son ami Jean pour la réalisation de son recueil. Et notre écrivain lui en fut reconnaissant en diverses circonstances :

Monsieur L. Laurent-Pichat, qu'on sait un homme de courage, (*rara avis !* un homme honnête !) et qui va bientôt se constituer prisonnier pour cette raison, — M. L. Laurent-Pichat vient de publier un volume de vers et un volume de prose. Ce volume de vers a pour titre expressif : AVANT LE JOUR ; c'est de celui-ci que nous voulons dire un mot.

Dans ce livre, un certain nombre de vers ont été remplacés par des lignes de points ; ces vers ont paru redoutables ; l'imprimeur en a demandé la suppression ; le public évidemment y perd de fortes pensées, très bien exprimées ; quelque jour, quand on ne rognera plus les ailes de la pensée tout en lui disant : vole ! nous aurons là, paraît-il, de belles choses à admirer².

Les poètes ne sont pas fréquemment des politiques, il faut en convenir... pas plus que des savants ; mais ils peuvent, ils doivent s'assimiler les résultats de la science, de la politique ; d'autres (qui sont hommes d'idée, d'administration, économistes et spéculateurs) président à l'opération difficile et toujours à recommencer de l'équilibre social ; eux, s'approprient les résultats de ces travaux, les rendent compréhensibles à tous, pittoresques, vivants, — selon leurs goûts, selon leur âme, — et pourvu qu'ils soient sincères, c'est-à-dire honnêtes, ils ont raison, et peuvent être grands. Tel Tyrtée, tel Leopardi, tous deux éclopés, boiteux, incapables de soulever une épée, incitaient aux combats, au chant de leurs marseillaises, l'armée qui sans eux peut-être, de son propre aveu, n'aurait pas vaincu.

Voilà ce que savait le cher et malheureux Lamartine, voilà ce que sait Victor Hugo, voilà ce que Laurent-Pichat, mon maître

² *Le Toulonnais*, jeudi 7 mai 1868, page 3, colonnes 1-2

et mon ami, m'a le premier gravé dans le cœur³.

On peut enfin ajouter que Jean Aicard avait envoyé un poème de compassion à Laurent-Pichat à l'occasion de sa condamnation de novembre 1865 :

Pêle-Mêle⁴.

I.

À L. Laurent-Pichat

Ah ! si nous pouvions parler ; si nous pouvions ouvrir
notre cœur et répandre notre douleur ;...

L.L. Pichat.

Donc, ils ont prononcé la sentence : c'est bien.
La Justice à présent ne demande plus rien,
Si ce n'est de punir les juges et leur maître.
Le temps accomplira ses vœux un jour peut-être,
Mais à présent, c'est nous, fils de la Liberté,
Qui jetons l'anathème à tant de lâcheté !

Vous possédez, tyrans, des chevaux de batailles,
Et des sabres et des canons,
Vous avez recouvert d'argent et de médailles
La fange qui salit vos noms ;

³ AICARD (Jean), discours de réception à la société académique du Var le mercredi 26 janvier 1870 ; publié dans le *Bulletin de la société académique du Var*, nouvelle série, tome III, 1870, pages XI-XXX.

⁴ AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier relié « Ms 224 », pages 1-3.

En vos mains vous tenez cette force brutale
Que Quatre-Vingt-Neuf renversa,
Quand le peuple français, beau de colère, et pâle,
Prit la Bastille et la brisa !

Vous arrachez leurs fils à nos femmes en larmes,
Et vous en faites vos valets ;
Et vous les affublez de ridicules armes
Quand les sillons manquent de blés !

Et tout cela pour vivre entourés de maîtresses,
Pesants d'or et de vin pesants ;
Pour dormir longuement dans toutes les ivresses,
Pour être rois, pour être grands !

Afin de voir germer et vos âmes, et le vice,
Et les jésuites parmi nous
De blasphémer sans fin l'éternelle Justice,
Et de courber Dieu devant vous.

Frappez ! Nérons ! Le Peuple a des milliers de têtes !
Ô noirs fossoyeurs de Satan,
Creusez, creusez toujours : la tombe que vous faites
Est la tombe qui vous attend !

Notre règne viendra. Car l'âme est immortelle,
Car tout cadavre un jour pourrit ;
Car vous êtes, tyrans, la matière charnelle,
Tandis que nous sommes l'Esprit !

Nous, nous marchons, front haut, vers l'avenir sublime
Qui viendra tôt ou tard vaincre et chasser le crime ;

Et, mettant notre espoir dans la cause de Dieu,
Renfermant dans nos cœurs l'enthousiasme en feu,

À l'exil, aux prisons nous envoyons notre âme.
Ô poète, avec nous l'Avenir vous acclame !

Toulon. 25 Novembre 1865.

CHARLES ALEXANDRE

Charles-Émile Alexandre est né à Morlaix (Finistère) le 23 août 1821. Issu d'une riche famille de la ville, il fit ses études secondaires à Paris, au lycée Louis-le-Grand puis entra au ministère des Finances.

En mars 1843, il fut présenté à Lamartine par Jean-Marie Dargaud et se lia d'amitié avec le grand poète.

En août 1844, il perdit son jeune frère, officier de marine, mort à Saint-Domingue de la fièvre jaune. Il abandonna la vie parisienne et revint en Bretagne auprès de ses parents.

Il se présenta, avec le parrainage de Lamartine, aux élections législatives du 23 avril 1848 destinées à former l'Assemblée nationale constituante chargée de rédiger la nouvelle Constitution⁵. Mais c'est le nom de Lamartine qui recueillit les suffrages dans le Finistère.

Reçu à Monceau, à la veille de Noël 1849, il accepta le poste de secrétaire particulier de Lamartine, qu'il conserva jusqu'à la mort du poète en 1869. Cette charge le fit résider principalement

⁵ Cette assemblée se sépara au début mai 1849 après avoir voté la Constitution du 4 novembre 1848, qui sera abrogée par la Constitution de 1852.

à Mâcon, plus précisément à Charnay-lès-Mâcon où il épousa, le 4 octobre 1852, la jeune Fany Chamborre.

Charles Alexandre fut élu député de Saône-et-Loire aux élections législatives du 8 février 1871 et siégea, jusqu'au 7 mars 1876 au centre gauche.

Il est décédé à Charnay-lès-Mâcon le 9 janvier 1890.

Charles Alexandre a principalement laissé deux ouvrages sur les Lamartine : *Souvenirs sur Lamartine*, Paris, G. Charpentier, 1884, in-16, XIV-442 pages ; et *Madame de Lamartine*, 2/ Paris, Dentu, 1887, in-16, 342 pages.

Jean Aicard a connu Charles Alexandre alors que, collégien à Mâcon, il était admis dans l'intimité de la famille Lamartine :

« La première fois, disais-je, que j'ai entendu prononcer votre nom, c'était à Monceaux, chez Lamartine. J'étais, au lycée de Mâcon, un petit élève de huitième, et j'avais le mal du pays. Assez souvent j'allais à Monceaux, les jeudis ou les dimanches.

« On nous dictait du Lamartine au lycée. Un jour, ce fut *La mort du chevreuil* ; un autre jour, cette autre histoire, vous savez, des petites harpes éoliennes faites avec de blonds cheveux d'enfants, puis avec les cheveux blancs de la grand'mère qui, plus tristement, chantent à la brise... Les écoliers ont pour les poètes dont ils apprennent la prose ou les vers des vénération inexprimables. Virgile, La Fontaine leur paraissent des êtres fabuleux, presque des dieux. M. de Lamartine m'inspirait une sorte de terreur sacrée. Je savais que c'était un roi détrôné et un poète triomphant.

« Mais il y avait, à Monceaux, des chiens, et les chiens m'apprivoisaient. Il y avait des levrettes fines, élégantes, et puis un énorme épagneul, borgne, docile, qui se laissait monter comme un âne. On pouvait jouer avec lui du matin au soir.

« Le soir, dans le salon, la conversation réunissait tout le monde. Le plus souvent, il y avait là autour de M^{me} de Lamartine M^{me} de Cessia, M^{me} de Pierreclos, M. Charles Alexandre, qui fut le secrétaire, puis l'ami, et plus tard l'historien de Lamartine ; il y avait des visiteurs, je ne savais qui... J'écoutais, plein d'étonnement, — des choses. La haute stature de Lamartine m'imposait. Je revois très bien ce buste élancé, ce cou fier, ce port de tête à face relevée. Ses paroles tombaient de haut... Je me disais : Voilà pourtant l'homme qui a écrit *La mort du chevreuil* ! Et j'étais surpris. Ce qui m'étonnait, c'était d'être là, si près du dieu, et de n'en être pas foudroyé !⁶ »

ERNEST MORIN

Ernest Morin naquit le 14 mars 1826 à Gisors (Eure), où son père, originaire de Rouen, était notaire. Il fit ses études secondaires au lycée de Rouen. La grande œuvre de sa courte vie fut le sauvetage de la « tour Jeanne d'Arc » à Rouen. Il était alors professeur d'histoire au collège Chaptal et à l'école Turgot de Paris.

L'affaire du « rachat de la tour » mérite d'être contée.

Le roi de France Philippe Auguste (1165-1223), l'un des principaux souverains médiévaux tant en raison de la longueur de son règne (1180-1223) que de ses importantes conquêtes, envahit la Normandie — alors aux mains des Anglais — et prit Rouen en juin 1204. Pour défendre la ville, il fit édifier un château-fort,

⁶ AICARD (Jean), « Lamartine et Alphonse Karr. Souvenirs », *La Grande Revue. Paris et Saint-Petersbourg*, 4^e année, n^o 4, mardi 25 novembre 1890, pages 385-386. Conversation avec Alphonse Karr.

celui-là même où Jeanne d'Arc fut emprisonnée à Noël 1430. L'édifice fut progressivement démantelé à partir de la fin du XVI^e siècle : en 1840, il n'en subsistait plus que le donjon, enclavé dans un couvent d'Ursulines, et cette tour était dans un si mauvais état que les religieuses résolurent de la faire abattre !

Pour expliquer une telle décision — qui paraîtrait aujourd'hui sacrilège ! — il faut rappeler qu'après sa condamnation et son supplice, Jeanne fut d'autant plus vite oubliée qu'elle avait été déclarée — entre autres motifs de condamnation — schismatique, apostate et hérétique par l'Église romaine... et se trouvait ainsi vouée à la damnation éternelle⁷ ! On comprend mieux alors que les religieuses ne se soient pas embarrassées de préserver le cachot d'une sorcière et d'une hérétique...

La destruction programmée du donjon alerta le maire de Domrémy, dont la ville avait depuis déjà plusieurs décennies sauvé la maison natale de Jeanne ; justement ému par cette initiative malheureuse, le jeune professeur d'histoire Ernest Morin partit également en croisade : il plaida la cause de la conservation de la ruine dans une série de conférences qu'il donna à Paris (30 avril 1865), Orléans (début mai), Rouen (21 mai), Le Havre, Domrémy (17 septembre) et de nouveau à Paris (3 décembre 1865)⁸.

⁷ Il fallut attendre Philippe-Alexandre Le Brun de Charmettes et son *Histoire de Jeanne d'Arc* (1817) pour que l'héroïne médiévale fût rappelée à la mémoire collective. Et c'est surtout Jules Michelet qui réhabilita la Pucelle avec son opuscule *Jeanne d'Arc* (1841), formant le livre V de son *Histoire de France*, où la jeune guerrière apparaît comme une « sainte laïque », incarnation du peuple français et fondatrice de la Patrie.

⁸ Pour toute cette chronique, voir principalement *Le Petit Journal*, dont Morin était correspondant : n^o 819, samedi 29 avril 1865, « Paris », page 2, colonne 2 ; n^o 838, jeudi 18 mai 1865, « Départements », page 3, colonne 3 ; n^o 952, samedi 9 septembre 1865, « Départements », page 3, colonne 1 ; n^o 964, jeudi 21 septembre 1865, « Correspondance », page 3, colonne 1. — Voir aussi : *Journal de Rouen*, n^o 149, lundi 29 mai 1865, page 1, colonne 6, et page 2, colonne 1 ; *Le Monde illustré*, 9^e année, n^o 442, 30 septembre 1865,

Un comité national lança une souscription pour le rachat du donjon, rebaptisé « tour Jeanne d'Arc » ; la ville de Rouen vota une subvention de 25 000 francs ; l'architecte municipal Desmarests restaura la tour « à son état d'origine », sur les avis de Viollet-le-Duc : le second étage et la toiture furent entièrement reconstruits⁹.

Il se trouva que la ville de Toulon fut parmi les premières à apporter son obole à la souscription nationale :

167. — Tour du Donjon de Rouen, où fut enfermée Jeanne d'Arc.

Plâtre : Haut. 0 m. 35 c.

La Tour d'où Jeanne d'Arc sortit pour aller au bûcher était une propriété privée qui allait être détruite, lorsqu'en 1865 M. Ernest Morin eut la patriotique idée de faire une conférence sur les lieux mêmes, pour solliciter les moyens d'arrêter une aussi regrettable démolition. Immédiatement, le Conseil municipal de Rouen vota 25,000 fr. pour la conservation de cette relique, et un Comité de la même ville, qui comptait deux descendants des frères de l'héroïne parmi ses Membres, ouvrit une souscription. Toulon s'y inscrivit des premiers ; et, peu après, la Tour à jamais célèbre devenait une propriété nationale.

Ce modèle en plâtre est un don de ce Comité¹⁰.

« La maison et la prison de Jeanne d'Arc », pages 213-214 ; *Le Figaro*, 12^e année, n° 1129, dimanche 10 décembre 1865, « Écho de Paris », page 6, colonnes 2-3 (article humoristique sur le dévouement *sacerdotal* d'Ernest Morin).

⁹ Face à ce mouvement de glorification de Jeanne, l'Église romaine se trouvait fort gênée puisqu'elle l'avait condamnée pour sorcellerie et hérésie et l'avait livrée au bûcher. Elle ne pouvait cependant pas laisser des « libres-penseurs » la proclamer « sainte laïque » ! Aussi M^{sr} Dupanloup, évêque d'Orléans, mit en route, en 1869, le processus visant à la canonisation de l'héroïne. Le procès, ouvert le 2 novembre 1874, n'aboutit qu'en mai 1920 après avoir été interrompu par la Grande Guerre.

¹⁰ BRONZI (Antoine), *Notice des tableaux et autres objets d'art du musée de Toulon*, Toulon, typographie et lithographie F. Robert, 1869, in-8°, 78

Alexandre Mouttet semble avoir pris une part importante dans la décision de la ville. Son protégé fut donc sensibilisé à la personne de Jeanne et à la campagne nationale, d'autant plus qu'il avait dans ses papiers le manuscrit d'une tragédie écrite par son père¹¹ à la gloire de la guerrière Lorraine.

Jean Aicard voulut donc apporter sa contribution personnelle et composa un long poème ; il le porta chez l'imprimeur toulonnais Eugène Aurel qui le mit en vente au bénéfice de la souscription nationale. Cette pièce est dédiée à Jules Michelet, le célèbre historien, dont Jean avait fait la connaissance à Hyères au début du mois d'avril 1866¹² ; la troisième partie, « Le rachat », est dédiée à Ernest Morin :

JEANNE DARC¹³

LE MARTYRE.

À M. J. MICHELET.

I.

Par de cruels enfants une femme suivie
Se traînait. En ses yeux la mort avec la vie,
Hagardes, s'éteignaient, se rallumaient toujours.

pages. Le texte cité est pris à la page 61. — Le conseil municipal de Toulon vota, dans sa séance du 7 février 1866, à la majorité de vingt-cinq voix contre une, un crédit de cinq cents francs pour la souscription nationale (voir archives municipales de Toulon, délibérations du conseil municipal, registre 1 D^I 32, séance du 7 février 1866, 2^e objet de délibération, folios 133 recto-verso et 134 recto).

¹¹ AICARD (Jean-François), *Jeanne d'Arc, la fille du peuple*, tragédie en cinq actes et en vers, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, « Ms 225 », registre relié non paginé, manuscrit.

¹² Jean Aicard aura probablement fait lire son poème à Jules Michelet avant de l'achever à la date du « 27 avril 1866 » portée après le dernier vers.

¹³ AICARD (Jean), *Jeanne d'Arc*, Toulon, imprimerie d'Eugène Aurel, 1866, in-8°, 12 pages. On en trouve également deux versions autographes dans les

Les enfants la heurtaient au choc de leurs batailles ;
Elle, pour se venger, déchirait ses entrailles,
Folle, qui s'arrachait à son propre secours.

Or, la France a jadis souffert cette souffrance ;
L'Anglais la dépeçait longuement. Pauvre France !
Elle-même mordait ses bras, crevait son sein,
Et tandis que, tombée, elle rendait son rôle,
Le roi dansait au bruit d'une chanson banale,
Froid complice de l'assassin.

Et parmi les enfants de la mère-patrie
Pas un qui se levât, fier, et l'âme attendrie,
Chassant le léopard vil qui la dévorait.
Sentant plus de pitié que ses frères dans l'âme,
Ne voyant que des cœurs efféminés, la femme
Se fait homme — et soudain Jeanne Darc apparaît.

Vous la connaissez tous, cette figure étrange,
Cette vierge domptant les vieux guerriers, — cet ange,
Qui, l'auréole au front, traverse, tout-puissant,
Les livides lueurs de l'orage des armes,
Et, faible enfant, parfois se prend à fondre en larmes
Devant tant d'horreur et de sang !

De la France vaincue elle est le bon génie,
Et quand, vainqueur lassé dont la tâche est finie,
Elle voudrait revoir sa chaumière et ses bois,

recueils manuscrits *Flux et Reflux*, XLVI, page 103 ; et *Aimer-Penser*. — Le poème de Jean Aicard, également intitulé *Jeanne d'Arc*, que j'ai publié dans *Aicardiana*, n° 4, septembre 2013, pages 31-44 est une œuvre toute différente, composée en 1907.

On la jette aux bourreaux en repoussant sa mère !...
Oh ! tandis qu'on la brûle aux longs cris de : sorcière !
Grand Dieu, que faites-vous ? et toi, peuple ? et vous, rois ?

II

Dans ces jours en deuil où la France
Courbait son front pâle, abattu,
Ils murmuraient : « Pleins d'espérance,
Longtemps nous avons combattu !
Toi, quel est ton espoir, ô femme
Dont un souffle briserait l'âme ? »
Elle dit : « Je veux un drapeau !
Je veux t'aimer, France, ma mère,
Et dans la mêlée en colère,
Que mon glaive dorme au fourreau ! »

Jeanne, merci ! — Comme une Idée,
Glaive au repos, bannière au vent,
Luis sur la France fécondée
Où n'est plus un anglais vivant !
Pour tant de victoires divines,
Que veux-tu ? — « Revoir mes collines ! »
Ô Jeanne, suprême soutien,
Ton peuple, formidable armée
À ta vue enthousiasmée,
Si tu disparais n'est plus rien !

Elle resta, tuant en elle
Les jeunes songes du bonheur.
France ! qu'elle était grande et belle,
L'enfant sans reproche et sans peur !

Le Seigneur jettera sans doute
Tous les paradis en sa route ?
Non, mais l'horreur, la trahison ;
Et sur la vierge qu'on insulte,
Après la guerre et son tumulte,
La solitude et la prison !

Le roi dort dans sa nonchalance ;
Tes chevaliers vont accourir ;
Tu ne peux, sous tant de souffrance,
Fille de Dieu, vivre et périr !
Ah ! ton peuple grandi se lève ;
Il va broyer ces murs !... vain rêve !
Roi, Chevaliers, Peuple, — tout dort.
À quoi bon te fier aux hommes ?
Tu ne sais quels ingrats nous sommes !
Ta délivrance, c'est la mort !

Un conseil de prêtres s'assemble ;
Les Anglais tiennent leur vainqueur.
La Pucelle s'avance et tremble
Timide, la main sur le cœur.
Meurtrissant son âme meurtrie :
« Il faut renier ta patrie,
Ton roi, criaient-ils, et ton Dieu ! »
« Non ! » répond-elle, faible et forte,
Et du cachot passant la porte,
Sublime, elle se livre au feu !

Avec tous ses rayons, ta gloire
Ici nous apparaît, enfant !
Ce n'est point ta longue victoire,

Reims, ni le sacre triomphant ;
C'est de faire pâlir ces traîtres,
D'effrayer ces bourreaux, tes maîtres ;
D'avilir leur orgueil brutal ;
Par ta mort ta vie est complète !
C'est un triomphe, ta défaite !
Ton bûcher, c'est un piédestal !

Tout est consommé : le supplice
L'a prise à la face des cieux ;
Son grandiose sacrifice
S'efface des cœurs oublieux.
Avec son échafaud s'écroule
Le souvenir, — et de la foule
S'éteint la honte et le remord ;
Sur ces cendres, nulle statue,
Magnifique, ne perpétue
Cette existence et cette mort !

Mais Quelqu'un a veillé, qui laisse,
Lorsque le temps écrase tout,
Telle qu'une ombre vengeresse,
La Prison de Jeanne debout.
Voilà le monument, ô France !
Voilà le piédestal immense !
Et quand tu l'auras acheté,
Consolidant cette ruine,
Rouen, tombeau de l'héroïne,
Sera son immortalité !

III.

LE RACHAT.

À M. ERNEST MORIN.

Ô Maître, vous avez peint les époques sombres ;
Vous avez évoqué ces solennelles ombres,
Les Xaintrailles et les Dunois,
Et le réveil soudain de la France opprimée ;
Alors, grands et petits, foule enthousiasmée,
Frémisssaient, comme votre voix.

Non ! tout n'est pas si mort en nos frêles poitrines,
Que rien n'y batte plus ; — sur les tristes ruines
Naissent des arbustes souvent ;
L'incendie est éteint ; le feu vit sous la cendre ;
Formidable, il surgit, lorsque Dieu fait descendre
Du haut du ciel un coup de vent !

Or ce vent a soufflé de votre âme profonde ;
Votre fécond labeur rajeunit un vieux monde !
Pour vaincre les efforts du temps,
Sans armes, vous avez levé votre bannière :
Du bûcher noir jaillit une blanche lumière ;
Un jour refait quatre cents ans.

Et maintenant, esprits qu'illumine l'Histoire
Nous n'avons pas le droit d'oublier cette gloire,
Indifférents à tant d'amour ;
Chacun doit expier la faute universelle ;
Pacifiques soldats de l'Idée immortelle,
À la France rendons sa Tour !

Domremy jette un cri grand de reconnaissance ;
La pensée, aigle altier, de l'humble bourg s'élance,
Comme autrefois l'ange sauveur,
Et Rouen l'applaudit ; puis ma ville natale ;
Reçois donc, ô Toulon, la strophe filiale
Que mon cœur dédie à ton cœur !

Les Tisseurs de Lyon brodent une oriflamme ;
Travaillons tous, allons ! femmes, pour une femme !
Jeunesse, pour la liberté !
Debout ! Donnons avec nos cœurs notre parole ;
Tressons pour la martyre une blanche auréole
Éclatante de vérité !

Un jour, — quand régnera la Paix sainte et propice,
Nous serons acclamés les fils de la justice,
Acclamés d'une seule voix !
Car les Peuples voudront abdiquer leurs misères
Devant tous les Sauveurs saignants sur les calvaires,
Sur les bûchers et sur les croix !

Toulon, 27 avril 1866.

Cette action d'Ernest Morin en faveur de la sauvegarde du donjon de Rouen fut l'occasion d'une petite correspondance avec Alexandre Mouttet et notre poète. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve cinq lettres écrites en 1866 à Mouttet et Aicard à l'occasion de la contribution toulonnaise et des vers de notre poète ; une lettre datable avril 1867 par laquelle Morin invite le Toulonnais à se diriger vers l'enseignement ; et une ultime missive écrite début mai 1872 par laquelle le professeur félicite son jeune ami pour ses contributions à *La*

Renaissance littéraire et artistique et l'invite à venir déguster « la côtelette de l'amitié ».

Mais cette relation amicale s'est bien vite arrêtée puisqu'Ernest Morin est décédé le 22 octobre 1872, âgé de quarante-six ans : « Le corps enseignant vient de faire une grande perte : M. Ernest Morin, professeur d'histoire au collège Chaptal et à l'école Turgot, connu comme avocat de la Tour de Jeanne d'Arc à Rouen, est mort hier, après une courte maladie. ¹⁴ »

¹⁴ *Le XIX^e Siècle*, 2^e année, n° 345, samedi 26 octobre 1872, « Informations », page 2, colonne 2.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).